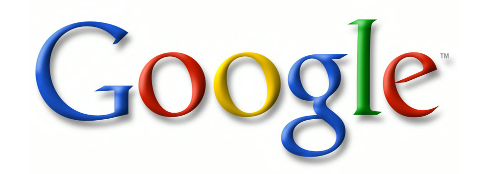
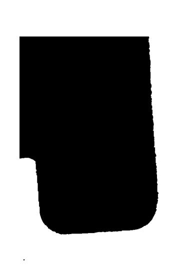
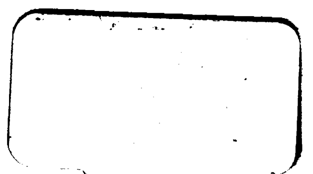



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158770 5





LA

CAMPAGNE DE 1870

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE ROUGE FRÈRES, DUNON ET FRESNÉ.
rue du Four-Saint-Germain, 43.

LA

CAMPAGNE DE 1870

RÉCIT

DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES

DEPUIS LA DÉCLARATION DE GUERRE

JUSQU'A LA CAPITULATION DE PARIS

WOERTH

SEDAN — METZ — PARIS

Traduit du *Times* par ROGER ALLOU

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1871

Les pages qui suivent ont paru dans le *Times*, à deux époques distinctes : au mois d'octobre 1870, pour les faits qui s'étendent jusqu'à la chute de Metz, et au mois de mars 1871, pour la dernière partie. L'écrivain avait considéré la campagne de 1870 comme achevée, au moment où succombait notre dernière armée régulière, et lorsque les troupes allemandes venaient

d'investir Paris. Le courage et le patriotisme de la France ont rouvert le livre qui se fermait déjà pour raconter nos désastres.

Ce récit a été remarqué et méritait de l'être. Il est, à l'heure actuelle, le seul qui comprenne encore l'ensemble des graves événements qui viennent de s'accomplir; il est rapide et complet cependant; technique sans cesser d'être accessible à tous; il est empreint d'un sentiment de justice et d'impartialité pour les efforts de notre pauvre pays, qui contraste singulièrement avec l'esprit général du *Times* lui-même, avec les dissertations doctrinales de M. de Sybel, et les invectives cyniques de Carlyle, auxquelles le grand organe de la cité offrait il y a quelques mois un accueil trop complaisant.

Méditons courageusement les enseigne-

ments qui se dégagent de cette lecture douloureuse.

La guerre, dans les circonstances où elle a été engagée, était un crime véritable. Elle n'avait qu'une signification dynastique. Au lendemain du jour où le vote du plébiscite avait si imprudemment accueilli la promesse menteuse de la paix, le pays était tout à coup engagé malgré lui dans la plus téméraire des aventures. L'Empire avait fait l'unité allemande. Il reculait maintenant épouvanté devant son propre ouvrage. Il sentait la France s'amoindrir à côté de cette grandeur nouvelle, et il cherchait le rachat d'une faute dans une faute plus effroyable encore.

C'était il y a quatre ans, qu'il fallait se prononcer. En présence de l'Allemagne, qui s'efforçait alors de rejoindre ses membres épars dans une formidable unité, quelle

attitude convenait-il de prendre? Il fallait, si les inspirations de la vieille politique étaient consultées, s'opposer hardiment dès le début à une transformation qui menaçait l'équilibre européen; ou si l'heure était passée et si l'on s'inclinait devant le principe plus haut de l'entière liberté des peuples dans l'œuvre de leurs transformations intérieures, il ne restait qu'à accepter le fait accompli, sans jalousie et sans ombrage, qu'à renoncer délibérément à ces rêves d'extension territoriale aux dépens de la terre allemande, aussi justement inviolable et sacrée aux yeux de l'Allemagne, que le sol français l'est aux nôtres; nous devions, sans arrière-pensée et loyalement, tendre la main à une grande nation avec laquelle nous pouvions si noblement lutter sur le terrain du progrès pacifique et de la civilisation.

Rien de tout cela n'a été fait.

On n'avait pas fait la guerre à temps : on a renoncé à la paix, quand elle était devenue nécessaire.

Le drapeau de la France une fois engagé, nous avons mieux compris encore l'esprit de vertige auquel on avait obéi. Rien n'était prêt, ni l'armée ni les approvisionnements. La direction intelligente manquait partout. Aucune alliance n'avait été seulement ébauchée. Les efforts diplomatiques avaient été aussi inintelligents que les efforts militaires, et la France se trouvait impuissante en présence de l'ennemi qu'elle avait provoqué, au milieu de l'Europe agitée, qui condamnait impitoyablement son agression.

Les désastres ont été rapides et épouvantables.

Quel était notre devoir quand la France

a rejeté d'un ébranlement subit le gouvernement qui l'avait perdue? Il n'y avait pas à hésiter. Nous ne pouvions que défendre l'honneur de la France. Si l'Allemagne l'eût voulu, après la reddition de Sedan, une paix généreuse eût fondé d'une manière indissoluble l'alliance de deux peuples que le voisinage, les intérêts, le caractère de leur génie individuel, devraient rapprocher étroitement. Mais l'Allemagne s'est laissé entraîner à son tour par le vertige de la conquête. Il n'y avait plus qu'à combattre. La France s'est levée tout entière. Ne regrettons pas nos sacrifices! Ne récriminons pas, ne discutons pas les mesures prises, la direction donnée! La France a bien été tout entière, dans cette lutte suprême, confondue dans un même sentiment, dans une même pensée. C'est là son orgueil et sa consolation!

Tous nos efforts ont été inutiles. Il était trop tard, et l'Allemagne a poursuivi impitoyablement son triomphe. Tout en condamnant avec dédain le scepticisme et la corruption de la France, elle a accompli audacieusement l'œuvre monstrueuse de la servitude de plusieurs millions d'âmes qui se débattent et se révoltent à la pensée de renier la patrie, plus chère encore dans ses malheurs qu'aux jours de sa prospérité.

C'est donc là la grande loi morale que la pieuse Allemagne avait pour mission de faire triompher dans cette effroyable lutte? C'est là l'inauguration de cette ère de paix universelle qu'elle nous promet encore? Nous allons assister, sous une compression impitoyable, aux convulsions périodiques d'une seconde Pologne et d'une nouvelle Lombardie; nous allons avoir au cœur de l'Europe, tout près de nous, plusieurs mil-

lions de compatriotes qui tendront incessamment, dans leur détresse, les bras vers la France, et vers lesquels s'élanceront incessamment aussi nos regrets et nos espérances.

Étrange paix que l'Allemagne a voulue là !

Elle justifie ses rigueurs d'aujourd'hui par les souvenirs du passé, et elle ne voit pas que l'inspiration qui l'anime est en elle-même la légitimation anticipée des efforts que nous aurons à tenter un jour; si l'Allemagne venge maintenant ses anciennes humiliations, elle nous reconnaît d'avance le droit de venger à notre tour les nôtres ! Elle s'est souvenue ; souvenons-nous !

Non pas qu'il s'agisse, au sortir des désastres que nous venons de subir, de préparer demain notre pauvre pays écrasé,

à reprendre encore la campagne; pas d'illusions nouvelles! il faut sincèrement, sans arrière-pensée et pour de longues années, nous résigner à la paix; notre sang a coulé par toutes les veines à la fois; les efforts de plus d'une génération peut-être, seront nécessaires pour nous relever de notre épuisement, ingénieusement calculé sous toutes les formes, par l'ennemi qui nous a vaincus; reconnaissons courageusement et sans folle vanité, toute l'étendue de notre défaite et la supériorité incontestable de la puissance militaire qui vient de s'emparer souverainement du monde; ne rêvons pas une trop prochaine revanche, où s'épuiseraient en vain des ressources si nécessaires ailleurs.

Mais attendons l'avenir.

L'Allemagne est incapable de s'arrêter dans la voie fatale où elle est entrée. L'i-

vresse de la gloire, nous le savons bien, ne tombe pas ainsi. L'organisation toute militaire et toute féodale de la Prusse s'est emparée de l'Allemagne entière; elle ne pourra se résigner, avec cette armée victorieuse et ses chefs éblouis, aux labeurs pacifiques de l'industrie et du commerce, à la vie paisible de la famille, aux travaux de la pensée qui faisaient son honneur et sa gloire; elle ne s'arrêtera pas; et dans son essor nouveau, les complications de l'Europe imprévoyante et coupable, peuvent ramener pour nous l'heure de la réparation.

L'esprit d'ailleurs se remettra en marche dans cette terre des méditations et de la pensée : pour l'Allemagne, tout se perd aujourd'hui dans le triomphe éclatant de l'unité nationale; le moment viendra où la Prusse, qui vient d'absorber l'Allemagne,

sera à son tour absorbée par elle, par les aspirations libérales d'une race que nous maudissons, mais dont nous ne méconnaissons pas la grandeur. Ce jour-là, l'esclavage de la Lorraine et de l'Alsace devra finir. Courage! Embrassons ceux qu'on nous arrache, comme des frères qui s'éloignent pour une longue absence, mais qui reviendront plus tard prendre leur place dans la grande famille, attristée jusque-là et en deuil.

Seulement, si nous voulons nous rendre dignes d'une meilleure fortune, envisageons résolûment les devoirs que nous avons à remplir. Acceptons courageusement nos humiliations, et reconstruisons la France. C'est l'abandon de nous-mêmes qui nous a perdus; reprenons possession de nous-mêmes. Il faut que l'énergie individuelle s'affirme partout. Retrempons-

nous dans l'obéissance aux règles austères de la conscience. Ne nous abandonnons pas aux exagérations folles, aux violences coupables, avec l'indifférence qui nous a livrés vingt ans au despotisme honteux qui nous a perdus.

Il n'est pas difficile de dégager le sentiment constant de la France des transformations multiples par lesquelles elle a passé. Elle n'a été, quoi qu'on en dise, ni inconstante, ni légère; elle a toujours voulu la même chose : l'ordre et la liberté; l'ordre avec passion, quand elle sortait des agitations tumultueuses de l'anarchie; la liberté avec frénésie, quand elle échappait au despotisme. Un journal anglais disait ingénieusement l'autre jour, que notre histoire de près d'un siècle ne présentait, en définitive, sous l'apparence de réformes constitutionnelles radicales, que des chan-

gements pour ainsi dire de ministères, tour à tour *whigs*, ou *torys*, selon le courant du sentiment populaire; sous une forme spirituelle, l'idée est profondément vraie.

Ce gouvernement de l'ordre et de la liberté, il faut le fonder aujourd'hui. Il ne s'agit pas de refaire la Société. Il ne s'agit pas de la violenter, au profit de doctrines absurdes ou criminelles, il suffit de l'organiser. Il faut simplifier notre législation, nos rouages administratifs, assurer le libre développement des aptitudes de tous, remanier sérieusement notre système militaire et répandre l'instruction publique; il faut, avant tout, rétablir la sécurité dans le pays, et l'ordre dans nos finances. Soyons prêts à tous les sacrifices nécessaires, et aidons-nous par l'économie. Plus de faste, plus de *prestige*, plus de

travaux somptueux, plus de dilapidations ruineuses, plus de liste civile impériale, plus de traitements de fonctionnaires, s'accroissant en quelque sorte à mesure que les services rendus diminuent. D'un trait de plume, et par la simple suppression de son superflu, la France peut trouver l'intérêt de la moitié peut-être de sa dette nouvelle !

Mais, pour que cette œuvre s'accomplisse, il faut que le travail des partis ne vienne point la troubler. L'esprit militaire nous a manqué : que l'esprit politique ne nous fasse pas défaut. Le gouvernement actuel de la France est sorti, librement, spontanément, du vœu populaire. Il est bien l'expression de la pensée du pays. Inclinons-nous avec respect devant lui. Le respect, c'est là notre premier devoir moral, au milieu de l'ébranlement universel.

Serrons-nous résolûment autour des hommes auxquels nos destinées viennent d'être confiées ; laissons-les en repos poursuivre leur tâche ; qu'ils réalisent sans entraves, sans revendications prématurées, le grand programme du gouvernement libéral de la France ; qu'ils nous protégent contre toutes les violences, contre toutes les réactions ; ils feront mieux ainsi que de proclamer la République, ils l'auront fondée !

E. A.

I

WOERTH

I

15 juillet 1870 : Déclaration de guerre. — 2 août : Saarbruck. — 4 août : Wissembourg. — 6 août : Woerth et Forbach.

Les résultats définitifs de la guerre de 1870 ne peuvent encore se dévoiler à nous : ouvrira-t-elle une nouvelle page de l'histoire, dans laquelle le nom et la race des Teutons prendront l'ascendant au sein de l'Europe orientale, et le Germain, comme aux jours de Clovis, dominera-t-il le Celte latinisé ? Enlèvera-t-elle quelques-unes de ses plus riches provinces à cet empire glorieux lentement élevé par la valeur, la sagesse et la di-

plomatie de la France, et qui a échappé aux périls de 1814-15? L'Allemagne va-t-elle consommer enfin l'œuvre de son unité par la communauté des efforts, des triomphes et de la gloire, détruire l'œuvre de la guerre de Trente ans et renverser l'échafaudage élevé par la politique de Richelieu et de Mazarin? Ou bien, comme pour le premier Napoléon, sommes-nous seulement en présence d'une série de succès militaires, sans résultats sérieux et permanents? Ce sont là des questions qui ne recevront peut-être pas de réponse pendant la génération présente.

Cependant, comme chroniqueur du jour, nous pouvons essayer de placer sous les yeux de nos lecteurs, le plus clairement possible, cette succession de scènes militaires qui commencent avec la déclaration de guerre de la France, pour finir à l'incroyable journée de Sedan, et de tracer l'esquisse d'une campagne non moins extraordinaire assurément que celles d'Austerlitz, d'Iéna, de Leipzig et de Waterloo; il n'est point difficile d'ailleurs de dégager la moralité immédiate de cette grande catastrophe. La campagne rapide de 1870 est véritablement féconde en leçons

mémorables pour les chefs d'État, les soldats, les politiques et les sujets, pour ceux qui sont chargés des destinées des nations, et pour ceux qui expient par l'humiliation de leur pays, leur complicité dans les fautes de leur gouvernement.

Elle ne démontre pas seulement comment l'art de la guerre demeure toujours le même dans ses principes essentiels, en dépit de quelques changements accessoires, comment, plus que jamais peut-être, le génie militaire et le savoir-faire conservent aujourd'hui leur supériorité en campagne, et comment le sort des batailles dépend bien moins de ressources simplement mécaniques que de l'habileté du commandement, de la valeur, de la résolution, et du nombre. — Elle révèle encore de la manière la plus saisissante, quels peuvent être les résultats de l'incertitude et de l'hésitation, combien est faible tout pouvoir militaire qui repose seulement sur les souvenirs et la tradition et non sur sa propre force, à quel point apparaît miné et vacillant, au jour de l'épreuve, l'édifice du plus imposant despotisme, dégagé du contrôle de l'opinion publique, et quel peut être l'effroyable châtiment d'un peuple

qui confie ses destinées à la volonté d'un seul, et sans prévoyance, sans calcul, s'embarque à l'aventure dans une lutte désespérée.

S'il faut regretter que, par certains détails, les renseignements que nous possédons soient incomplets, et si, à l'exception de la journée de Woerth, les comptes rendus officiels français nous font entièrement défaut, nous pensons cependant que, grâce surtout aux efforts et à l'indépendance de la presse anglaise, il est possible d'entreprendre aujourd'hui un récit des faits suffisamment exact et pratique.

Il est inutile de s'arrêter longuement aux causes de la guerre de 1870. Elle a toujours été menaçante depuis le jour où Sadowa plaça la Prusse à la tête de l'Allemagne, amena la formation de la Confédération du Nord, entraîna l'Allemagne du Sud et mit en danger la suprématie militaire de la France, en changeant la carte de l'Europe centrale. Les symptômes d'une rupture prochaine n'avaient pas manqué d'ailleurs, avec les armements immenses de la France et de la Prusse, la réorganisation du système militaire français, l'affaire du Luxembourg

en 1867, la jalousie officieuse déployée par la France, à l'occasion du traité de Prague, la question des chemins de fer Belges et Suisses, l'inquiétude fiévreuse et l'attente du continent pendant les quatre dernières années.

Cependant, comme il arrive souvent, l'occasion immédiate du conflit fut puérile et insignifiante, et l'histoire dira que la lutte terrible qui mit aux prises les deux races les plus belliqueuses de l'Europe, des bords du Niémen à l'Atlantique, eut pour origine une simple question de point d'honneur. On peut se demander si la perspective d'un Hohenzollern sur le trône d'Espagne valait seulement une remontrance de la part de la France, et lorsque ses susceptibilités avaient reçu satisfaction, les exigences arrogantes de M. Benedetti étaient simplement un acte de criminelle folie. La responsabilité de ce redoutable conflit doit retomber sur l'empereur Napoléon et sur son gouvernement, et ses premiers mouvements militaires, en même temps que le langage imprudent de son Sénat docile, montrent que la querelle avait été manifestement préméditée par lui,

Les écrivains qui soutiennent que la France était en contradiction avec son chef à cet égard, et que, maintenant qu'elle a rompu avec l'Empire, elle n'est pas moralement responsable des actes de celui-ci, oublient l'explosion de passion nationale qui précéda la déclaration de guerre, et qui en suivit les préparatifs, les dispositions de la majorité dans l'Assemblée législative, la violence de la presse française, les scènes du mois de juillet à Paris, et il est impossible de croire que le fatal Empereur, dans la direction prise par lui, se soit engagé dans une entreprise véritablement contraire à la volonté nationale.

En fait, quoique combattue au nom des grands principes par quelques honnêtes gens comme M. Jules Favre, quoique blâmée au point de vue de l'opportunité par des hommes d'État comme M. Thiers, et quoique privée peut-être de l'adhésion des campagnes, la guerre fut populaire chez toutes les classes que l'on peut considérer dans l'organisation impériale, comme l'expression véritable de l'opinion publique, et il n'est pas difficile d'en trouver l'explication sans imputer à

la France, en tant que nation, un désir particulier de conquête étrangère, ou même tout simplement de gloire militaire.

Une série d'événements avaient fait incontestablement de la France le premier pouvoir du continent, et lorsque cette suprématie se trouva mise en question par le résultat de la campagne de 1866, il était tout simple, avec les leçons de l'histoire, que la France dût tenter d'arrêter les progrès et d'abaisser la grandeur croissante de sa rivale. Pour comprendre l'attitude de la France, il suffit de nous demander ce que serait le sentiment national en Angleterre si notre ascendant sur les mers se trouvait tout à coup menacé, et quoique la guerre de 1870 n'ait pas été provoquée par l'Allemagne, celle-ci aurait fort à faire de prouver aujourd'hui que les Français ont tort de mettre à sa charge un plan et des combinaisons d'ambition sans scrupule.

Après les tentatives de médiation de l'Angleterre, la guerre fut déclarée le 15 juillet. La manière dont l'appel aux armes fut accueilli en France et en Allemagne, est caractéristique, de la part des deux grandes races qui allaient se

ruer l'une sur l'autre dans un choc mortel. Le cœur léger de M. Ollivier, les applaudissements qui ébranlèrent l'Assemblée législative, l'exaltation répandue dans les rues de Paris, la foule chantant *la Marseillaise* sur le passage des troupes en marche pour le Rhin, les clameurs, le bruit, les promesses pleines de jactance d'une nouvelle journée d'Iéna, rappellent au lecteur les traits particuliers qui, depuis César, ont distingué la Gaule : pendant que, dans la réserve sévère, la mâle résolution, la force contenue de l'Allemagne unie, nous retrouvons bien toutes les qualités de ce peuple puissant qui écrasa les légions de Varus et défia l'empire Romain.

Peu de jours suffirent pour montrer que les espérances que la France avait pu fonder sur la désaffection du Hanovre, sur l'hostilité de Francfort, sur la division de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne du Sud, perpétuée par un antagonisme de deux siècles, n'étaient que le rêve d'une diplomatie ignorante, et il ne fut plus permis d'imaginer qu'une Confédération du Rhin livrerait les portes de la mère-patrie, ou se prêterait à reconnaître la suzeraineté d'un Napoléon.

La Bavière, Bade et le Wurtemberg répondirent allègrement à l'appel de la Prusse ; la Saxe, écartant les souvenirs de 1866, prépara son contingent ; toutes discussions cessèrent dans les provinces annexées, et l'Allemagne tout entière, du même esprit et du même cœur, courut aux armes pour repousser l'étranger. Avant qu'un coup de feu eût été tiré, l'Empereur des Français avait dû comprendre qu'il s'était mépris, que ses calculs d'alliances ou de soulèvements au delà du Rhin, étaient sans fondement ; et, en réalité, le défi de 1870 a probablement fait plus pour la consolidation de l'Allemagne qu'aucun événement depuis la guerre de l'indépendance.

Le dé était jeté cependant, et la France qui, au début peut-être, avait compté lutter avec la Prusse seule, se précipita dans la plus terrible aventure avec une confiance incroyable, quoique son chef lui-même, plus prudent, semble avoir eu de sérieuses inquiétudes sur l'issue définitive.

Pendant ce temps-là, les troupes françaises s'avançaient nombreuses et rapides vers la fron-

tière, et à la fin de la troisième semaine de juillet, une vaste et formidable armée avait pris position dans l'espace qui s'étend de Thionville sur la basse Moselle à Belfort, du côté des Vosges du Sud; le premier corps, sous le Maréchal Mac-Mahon, formé en grande partie de régiments d'Afrique, s'était avancé vers le nord, et se concentrait dans Strasbourg et tout alentour; le cinquième et le second corps, sous de Failly et Frossard, partis l'un de Tours et l'autre de Châlons, stationnaient à Bitsche et à Saint-Avold, jusque sur la lisière des provinces du Rhin. Le quatrième corps, conduit par Ladmirault, et provenant de Lille, d'Arras et du département du Nord, occupait une ligne à peu près parallèle à Thionville, pendant que Bazaine, avec le troisième corps, s'avançait de Besançon et de Lyon, et campait devant la grande forteresse de Metz. Le sixième, sous le commandement de Canrobert, marchait de Châlons sur Nancy. La garde impériale quittait rapidement Paris. Au sud-est, le septième corps avec Douay surveillait Belfort, un des points faibles de la France, et d'un accès facile pour l'Allemagne du Sud. L'armée française, étendue en

front, avec ses réserves resserrées sur une plus courte ligne, se développait ainsi, comme un large éventail, et menaçait l'Allemagne du Nord et du Sud, depuis la vallée de la Moselle jusqu'à la forêt Noire.

Telle était la disposition des armées françaises; et la manière dont elles avaient été rassemblées et dirigées graduellement vers la frontière, en partie même avant la fin de juin, ne permet pas de douter qu'une attaque sur la Prusse eût été arrêtée à une époque antérieure à la déclaration de guerre. Un semblable plan était tout à fait d'accord avec la politique peu scrupuleuse du premier Empire ; l'étudiant militaire remarquera que la distribution des armées françaises était non-seulement calculée pour un mouvement offensif, mais répondait bien à son objet. Les corps les plus avancés sur la Moselle et la Saar, en communication suffisante entre eux tant que l'ennemi était à distance, appuyés sur Metz et même sur Strasbourg, menaçaient toutes les provinces du Rhin, pendant que Bade aussi était en péril, et une large force était sous la main à l'arrière, qui pouvait être lancée rapi-

dement sur tout point définitivement choisi par l'envahisseur.

La stratégie des Français en conséquence se proposait évidemment une attaque rapide, et tout avait été combiné à cet effet. Ils avaient pris tout d'abord une position avantageuse et il n'y avait pas à craindre que les généraux français, élevés dans les traditions de la grande armée, pussent perdre une occasion favorable.

En outre, il est une autre considération qui ne pouvait avoir échappée à l'Empereur et qui laissait croire à l'Europe qu'il prendrait dès le début une vigoureuse initiative. La force militaire de la France consistait en une armée permanente et organisée de telle sorte, qu'au commencement de la guerre on la supposait supérieure à toutes les ressources immédiates de l'Allemagne, quoiqu'on sût bien qu'elle dût se trouver plus faible à la longue, et que son mode de recrutement fût lent et faiblement soutenu par les levées nationales qui, en imitation du système allemand, avaient été récemment organisées à titre de réserve.

Mais l'Allemagne était une nation armée; si au

début ses troupes permanentes étaient véritablement inférieures à celles de la France, elles pouvaient prendre rapidement des proportions immenses, et derrière elles se trouvaient des masses toutes prêtes comprenant la fleur du pays, qui, l'expérience l'avait montré, se rangeraient avec une rapidité extraordinaire sous le drapeau de l'armée régulière et qui, une fois rassemblées, présenteraient un ensemble bien supérieur à toutes les ressources de la France.

L'espoir de la France reposait donc sur l'offensive, et si sa première ligne attaquait hardiment, elle pouvait paralyser ou briser les forces de l'Allemagne, l'empêcher de concentrer ses ressources, l'écraser rapidement, et raviver peut-être des dissensions intérieures, réveillées par un désastre soudain et terrible. D'un autre côté, si l'Allemagne pouvait réunir ses gigantesques ressources militaires et avait le temps de les mettre en ligne, la balance devait incliner de son côté, et la campagne entière de 1866 avait montré que la Prusse, même seule, était au plus haut degré formidable.

Pour ces motifs, il semble évident qu'une

campagne offensive contre l'Allemagne était entrée dans les desseins de l'Empereur des Français, et on était généralement persuadé que l'orage de la guerre se concentrerait dans les provinces du Rhin, au moins dans la dernière semaine de juillet. Qui peut dire ce qui fût arrivé, si le commandement de l'armée eût été dans les mains d'un général comme le premier Napoléon, alors que les premières divisions françaises touchaient déjà les frontières allemandes sans défenses ?

A ce moment, on le sait, l'Allemagne était comparativement loin d'être prête. Les contingents de Bade et de Wurtemberg commençaient seulement à se réunir, l'armée Bavaroise était loin encore. Les forces mêmes de la Confédération du Sud n'avaient pas dépassé le Weser et l'Elbe, et l'on a affirmé avec de bonnes autorités que les grandes forteresses du Rhin n'avaient qu'une faible garnison, et que trois corps allemands seulement, ceux-ci à de grandes distances les uns des autres, de Dusseldorf à Trèves et à Mayence, pouvaient avoir gagné le Palatinat.

Il y avait là une occasion qu'un grand général aurait saisie, et il n'est pas improbable que si le premier Napoléon eût été en scène dans de pareilles circonstances, il eût complétement changé le caractère de la campagne, et par un mouvement rapide et bien combiné, pris possession des provinces du Rhin et marché peut-être jusqu'à Mayence.

Mais la faiblesse et l'indécision tenaient la place du génie et de l'habileté dans le camp français, et l'occasion fut perdue dont la destinée des deux nations dépendait peut-être. L'Empereur qui avait attendu à Paris plus longtemps qu'il n'aurait dû (il avait été probablement engagé jusqu'au dernier moment dans des négociations diplomatiques infructueuses), n'atteignit pas son quartier général à Metz avant le 28 juillet; et même lorsqu'il prit le commandement de l'armée, il fit une longue pause de mauvais présage pour ses opérations à venir.

Pendant ce temps, le corps de Mac-Mahon s'avançait de Strasbourg sur la Lauter, ceux de de Failly et de Frossard touchaient à la Saar. La garde impériale avait rejoint Bazaine à Metz,

pendant que Ladmirault gardait sa première position et que Canrobert arrivait à Nancy, et rien encore ne pouvait arrêter une marche hardie à travers le Palatinat.

Mais les jours se succédèrent et en exceptant l'affaire absurde de Saarbruck, l'armée française tout entière resta inactive et ses divisions ne furent même pas réunies pour le mouvement offensif que l'on attendait toujours.

On dit que le motif de cette inaction tint à la découverte faite par l'Empereur que son corps était plus faible qu'il ne l'avait supposé, que son commissariat était très-défectueux, et nous croyons cela certain en effet. Mais dans la situation actuelle des choses, lorsque d'une rapide attaque dépendait le sort de la patrie, des considérations de cette espèce n'auraient pas paralysé un grand général, et il n'y a dans aucun cas d'excuse possible pour avoir laissé l'armée française placée comme elle l'était, éparpillée sur une large étendue, avec ses corps sans appui réciproque, lorsque près de trois semaines après la déclaration de guerre, l'approche de l'ennemi pouvait être attendue.

Pendant que l'Empereur perdait ainsi son temps sur la Saar, son ennemi agissait tout autrement. Aussitôt que les hostilités éclatèrent, des ordres furent donnés dans toute l'Allemagne de placer l'armée sur le pied de guerre, et ils furent obéis avec un dévouement plein de patriotisme. Il est bien connu aujourd'hui que les hommes éminents qui dirigent la fortune militaire de la Prusse, redoutaient que l'organisation nationale fût au-dessous des nécessités d'une irruption soudaine, et craignaient les conséquences d'une guerre offensive. Mais, à mesure que le temps s'écoulait, en présence du merveilleux spectacle de l'Allemagne se levant tout entière en armes, non pas avec l'élan désordonné de la passion, mais avec la force de la méthode et de la discipline, l'anxiété dut faire place à la confiance; de la mer du Nord au Danube, du Rhin au Niémen, l'appel pour combattre le vieil ennemi fut entendu; et même à l'étranger, partout où le nom allemand se retrouvait, le cri de guerre fut unanime.

En peu de jours ce merveilleux système qui, comme au temps de Tacite, enrégimente l'Allema-

gne pour le combat, « chaque tribu et chaque famille à sa place et non dans la confusion d'une aggrégation de hasard », était en pleine activité à travers le pays tout entier, et sous l'influence d'un zèle ardent, d'une discipline éprouvée et d'une direction habile, les armées nationales devinrent véritablement formidables. Chaque bataillon rappela rapidement ses réserves à son centre de recrutement, et se constitua dans toute sa force. Les régiments ainsi formés, se distribuaient immédiatement en divisions et en corps, sous des chefs éprouvés et munis de tous les accessoires de campagne.

Derrière, pour renforcer les troupes régulières et organisée de même selon les localités respectives, la landwehr se tenait en seconde et en troisième ligne. Et ces masses gigantesques, parfaitement équipées, et formant dans toute la force du terme une armée nationale, étaient dirigées vers l'ouest, avec toute la rapidité qui appartient seulement à la locomotion moderne. Des témoins oculaires ont dit comment, chaque jour, de la seconde semaine de juillet à la fin du mois, les chemins de fer alle-

mands transportèrent successivement la puissante armée, comment les soldats fournis de tout le matériel de guerre roulèrent rapidement, quoiqu'en ordre, jusqu'à leur point de réunion fixé, pendant qu'en même temps l'œuvre de préparation se poursuivait dans les forteresses du Rhin, qu'on y renforçait les garnisons, qu'on y réparait les ouvrages, qu'on y remplissait d'eau les fossés, que les remparts se couronnaient de canons et qu'elles étaient mises en état de défier l'envahisseur.

Aux premiers jours d'août, trois grandes armées avaient pris possession de la bande de territoire qui, de la basse Moselle au Rhin, a été, pendant des siècles, le champ de bataille des races franques et germaines.

La première armée, composée du septième, du huitième et d'une partie du dixième corps, sous le commandement du vieux Steinmetz, était descendue du Nord dans la vallée de la Moselle, et probablement de Bingen, le long du chemin de fer, et elle s'approchait maintenant de la ligne de la Saar, avec sa division d'arrière-garde à peu de distance.

La seconde armée, conduite par le prince Frédéric-Charles, mais sous le commandement nominal du Roi, avait traversé le Rhin à Manheim et à Mayence, et n'était pas si avancée que la première, mais son front avait rejoint la gauche de Steinmetz, et elle occupait en force la région centrale entre le Hochwald et les Vosges du Nord, principale avenue pour pénétrer au cœur de la ligne du Rhin. Cette armée, encore incomplète, ne devait pas comprendre moins de sept corps : — la garde, le premier, le deuxième, le troisième, le quatrième, le neuvième et le douzième, composés de Saxons; elle formait le centre des grandes masses allemandes et était dès à présent en situation de coopérer à un mouvement sur la Saar; pendant que s'étendant de Landstuhl à Kaiserslautern, et de là, par son aile gauche, à Neustadt et Spire, elle était également prête pour l'attaque et pour la défense.

Cependant, sous le Prince Royal de Prusse, la troisième armée avait franchi le Rhin. Elle se composait de trois corps Prussiens : — le cinquième et le onzième avec le sixième à l'arrière,

et de deux corps Bavarois considérables avec les contingents Badois et Wurtembergeois ; et s'appuyant sur Landau et Gemersheim, touchant par sa droite la seconde armée, ses avant-postes atteignaient la Lauter, où les lignes de Villars auraient dû rappeler à la France qu'elle avait un point faible sur la frontière d'Alsace.

Les huit corps de l'armée française ne comptaient pas moins, dit-on, au début de la guerre, de trois cent cinquante mille hommes, avec de l'artillerie et de la cavalerie en proportion ; il est certain cependant qu'il y a beaucoup à déduire de cette force imposante, et des bruits terribles ont circulé relativement à la corruption officielle et aux dilapidations qui auraient fait entrer en campagne des régiments etdes bataillons réduits aux deux tiers seulement de leur force supposée ; nous pensons que ces huit corps n'atteignirent jamais trois cent mille hommes, et comme il n'y en avait que six dans le cercle d'opérations des provinces du Rhin, véritablement constitués tout au moins, les corps deDouay et de Canrobert étant encore bien loin, nous doutons qu'il y ait jamais eu en ligne entre Thionville, Metz

et Strasbourg plus de deux cent vingt mille Français.

Mais, le 2 et le 3 août, nous sommes également convaincus qu'il y avait bien sur la frontière près de la Saar et de la Lauter, deux cent mille Allemands, tandis qu'à l'arrière, deux cent mille encore, et plus peut-être, s'avançaient le long des principales routes qui descendent en France, par les provinces du Rhin, et étaient en communication avec leur avant-garde.

Le retard qui avait permis à l'Allemagne de s'armer et de se jeter sur le Rhin, avait ainsi placé l'armée française dans une infériorité numérique de deux contre un, sur le point choisi par ses chefs, et littéralement, avant même qu'aucun coup eût encore été frappé, les chances de succès s'étaient presque évanouies.

Un simple calcul de chiffres ne suffirait pas cependant à donner une idée exacte du danger dans lequel les Français se trouvaient maintenant placés et de la distance qui sépare l'énergie et l'habileté déployées si admirablement par les généraux allemands et la stratégie maladroite des généraux français. Un regard sur la carte mon-

trera que le corps qui de Thionville au nord de Strasbourg, formait la ligne avancée de l'armée française, était non-seulement éparpillé sur un large front et sans solidité, mais était jeté beaucoup trop loin en avant de son point d'appui à Metz, et se trouvait ainsi exposé à se laisser isoler et battre en détail par un ennemi hardi. Ce fut particulièrement le cas avec les corps de Frossard, de de Failly et de Mac-Mahon, qui, séparés les uns des autres et des corps en arrière, étaient dans une position quelque peu semblable à celle des Français, avant les succès de Napoléon Ier, à Landshut et Ratisbonne.

D'un autre côté, les corps allemands ramassés de Saarlouis à Wissembourg avec leurs points d'appui à portée, de Neuenkirchen à Hombourg, Kaiserslautern, Neustadt et Landau, et maîtres de trois chemins de fer et de trois grandes routes, étaient déjà à même de jeter une force supérieure sur la ligne française, quel que fût le point d'attaque, et l'ayant rompue, de faire déborder en France, le flot d'une invasion irrésistible.

En fait, par rapport au front français, ils te-

naient la corde de l'arc, de Thionville à Bitsche et Strasbourg, avec de plus faciles moyens de concentration, et ils étaient en mesure de seconder une marche vigoureuse en avant, par un mouvement offensif tout puissant.

Les combinaisons qui aboutirent à un pareil résultat, font le plus grand honneur aux généraux allemands et à leurs troupes. Elles révèlent à la fois l'habileté, la prévoyance, l'énergie, la résolution, et elles furent conduites avec ce secret et cette rapidité qui sont inappréciables dans les opérations militaires. Déjà l'orage qui flottait au-dessus de la Saar, menaçait les forces de la France d'un véritable désastre : nous allons voir comment il éclata.

Les généraux allemands ne furent pas longs à profiter des avantages qu'ils avaient acquis, et à assaillir le front éparpillé de l'ennemi. Le 2 août, un détachement français du corps de Frossard avait atteint les hauteurs qui dominent la ville de *Saarbrück* et avait délogé une force inférieure prussienne ; mais comme il ne fut fait aucune tentative de passer outre, il y a lieu de croire que ce que l'on supposait le commencement

d'un mouvement offensif pour saisir le point important de Neuenkirchen, et couper la communication entre les lignes de chemin de fer qui convergent sur ce point de l'Est et de l'Ouest, n'était tout simplement qu'une démonstration destinée à occuper les troupes et à offrir au Prince Impérial un simulacre de guerre.

Le lendemain, tout était tranquille le long des lignes françaises ; les divisions restèrent dans leurs positions précédentes et, quoique le pays entre Saarbrück et Saarlouis eût été, dit-on, l'objet de reconnaissances partielles, pas un seul des généraux français ne semble avoir imaginé que les têtes de colonnes de trois armées ennemies étaient à quelques lieues d'eux seulement, de l'autre côté de la frontière.

Ces rêves indolents d'une confiance étourdie furent brusquement dissipés le 4 août. Le matin de ce jour, le Prince Royal de Prusse qui avait peu à peu augmenté ses forces, traversa la Lauter, et tomba sur une division française, qui, détachée du corps de Mac-Mahon, et jetée négligemment loin de tout appui, était campée près de la vieille ville de *Wissembourg*.

Le Prince, en commandant habile, avait pris soin de s'assurer le succès, afin d'être certain que le premier coup qu'il frapperait (matière d'importance vitale en guerre) serait irrésistible et complétement décisif. Ayant détaché une division Badoise à sa gauche, il lança trois divisions contre les Français en front et, par un mouvement rapide, tomba vigoureursement sur son ennemi surpris et sans défiance.

Il avait à peu près quarante mille hommes contre dix mille ou douze mille et le résultat fut ce qu'on peut toujours attendre, quand une force de plus de trois contre un attaque subitement un adversaire non préparé.

Les Français éparpillés négligemment dans leur camp et prenant, dit-on, leur repas du matin furent complétement surpris quand les avant-postes prussiens sortirent des bois dans lesquels ils s'étaient cachés ; et quoiqu'ils opposassent une vaillante résistance et arrêtassent un instant l'ennemi dans les maisons et les enclos du voisinage de Wissembourg, ils furent bientôt accablés par une force supérieure.

Quand le Geisberg eût été enlevé par les Prus-

siens, la ligne française lâcha pied en désordre, et ses débris ayant perdu leur commandant (le frère du chef du septième corps) se retirèrent précipitamment abandonnant dans leur fuite un canon et environ cinq cents prisonniers.

L'affaire de Wissembourg ne fut qu'un combat dont on ne pouvait pas nécessairement attendre des conséquences absolument importantes, mais il fut utile aux vainqueurs parce qu'il donnait à leurs armes ce crédit et cette espérance de succès si précieux au début d'une campagne.

Le Prince Royal consacra le 5 août à rassembler ses troupes en avant de Wissembourg, et avant la tombée de la nuit, il avait concentré une armée qui n'était pas au-dessous de cent vingt mille hommes, qui menaçait la grande route de la frontière à Strasbourg, pendant que sa division Badoise restait menaçante sur la ligne parallèle qui part de Lauterbourg.

Il avait beaucoup souffert le jour précédent, un grand nombre de traînards encombraient la marche de ses colonnes, et si de Failly conduisant le cinquième corps français, combiné avec une force française en tête, avait, de Bitsche, attaqué

les Allemands en flanc, comme ils jetaient leur aile droite en avant, il n'est pas impossible qu'un échec eût été infligé au général prussien.

Rien de la sorte néanmoins ne fut tenté, et pendant que de Failly envoyait une division qui ne pouvait être que de peu d'utilité à travers les montagnes, il restait immobile avec le gros de ses forces, interprétant mal, dit-on, ses ordres, pendant que l'armée allemande se concentrait.

Cependant, Mac-Mahon qui, avec le premier corps, accru de renforts peu importants, avait été placé au delà de Haguenau, se préparait à marcher sur la Lauter, à la nouvelle de la défaite de Wissembourg, ramassait sans délai ses troupes, et se tenait prêt à accepter la bataille.

Le bruit qu'il s'avança imprudemment pour attaquer le Prince Royal et qu'il alla lui-même au-devant de sa défaite, est évidemment faux et les dispositions du Maréchal de France semblent avoir été bien conçues et bien exécutées.

Il chercha et occupa une forte position, d'où il menaçait le flanc des Allemands, s'ils avançaient sur la grande route de Strasbourg, — les

forçant ainsi à l'attaquer, — et vers laquelle il pourrait tirer des renforts de de Failly, si ce général venait à son aide, en même temps qu'elle suffirait à couvrir sa ligne de retraite, excepté dans le cas d'une complète déroute.

Il plaça son armée sur une suite d'éminences, dans des emplacements garnis de roches, en partie protégées par le ruisseau de la Sauer, avec des hameaux et un terrain difficile sur leurs pentes, et qui s'étendait à peu près de Reichshoffen par Frœschweiller, au delà d'Elsasshausen. La gauche des Français s'appuyait sur Reichshoffen, protégée par la ville et les hauteurs; son centre s'étendait au delà de Frœschweiller, et occupait le terrain qui s'élève entre cette place et Woerth; la droite se prolongeait bien au delà de Elsasshausen, flanquée d'un village et d'une colline extrêmement roides et ardus. Là, occupant le plateau à l'ouest de cette ligne, le front solide et les flancs bien gardés, dans une position avec laquelle toute attaque était entravée par des obstacles multiples : enclos, villages, vignes et ruisseaux, Mac-Mahon attendit avec fermeté l'ennemi, et il semble établi

qu'il avait fait tout ce qu'il est permis de demander à un général habile.

Il avait peut-être quarante-sept mille hommes, composés de son propre corps, dont une division avait été grandement réduite à Wissembourg, d'une division du septième corps de Douay, et d'une brigade de cuirassiers du sixième corps; il disposa son armée en deux lignes, maintenant sa cavalerie à l'écart et en réserve.

Le Prince Royal avait en main une force immense pour assaillir l'ennemi dans sa forte position.

Il avait concentré deux régiments Bavarois, et le cinquième et le onzième corps Prussiens, avec une forte division de Wurtembergeois, et il se mit en mouvement avec plus de cent vingt mille hommes, et probablement près de quatre cents canons, contre le Maréchal de France.

Obligées de dévier un peu à droite et de détourner leur front de la route de Strasbourg, les masses allemandes se trouvaient désunies le 6, au matin, et pendant que leur centre et leur droite approchaient des Français, plusieurs de leurs divisions se trouvaient encore à distance.

Le combat commença environ deux heures après l'aube, par des escarmouches sur la droite et le centre des Allemands, auxquels les Français répondirent vigoureusement ; le cinquième corps prussien avança alors son artillerie pour protéger la position qu'il occupait à *Woerth*.

Cependant les généraux allemands attendaient l'arrivée de leurs masses pour attaquer, et un mouvement en avant d'un corps Bavarois, qui avait fait impression à la gauche française, fut contremandé vers dix heures.

La retraite de ce corps laissa le cinquième corps Prussien quelque peu exposé ; et Mac-Mahon, saisissant l'occasion, se jeta en avant et chercha à écraser cette partie isolée des forces de son adversaire.

Un engagement sanglant se déchaîna pendant deux heures environ autour de Woerth, chacun, des deux côtés, combattant avec la valeur la plus obstinée ; mais l'arrivée du onzième corps Prussien força les Français, qui étaient pris en flanc, à se replier lentement sur leur centre. C'était maintenant le tour des Allemands d'avancer, et les deux corps Prussiens assaillirent les hauteurs

près de Frœschweiller, avec un courage héroïque, pendant qu'un corps Bavarois engageait la gauche des Français, qui, pendant quelque temps, avait été peu occupée.

L'attaque et la défense furent également acharnées; les Allemands, en s'élançant sur les talus escarpés, furent, à plusieurs reprises, rejetés en arrière avec de grosses pertes, et le sort de la bataille flottait indécis, les Français, quoique grandement inférieurs en nombre, ayant d'immenses avantages par leur position.

A deux heures cependant, les forces Allemandes tout entières étaient entrées en ligne, et le Prince Royal se détermina à faire un effort décisif contre l'ennemi.

Pendant qu'il engageait encore Mac-Mahon en front, il mit en mouvement un corps Bavarois pour tourner l'extrême droite des Français, et il lança sur Reichshoffen les autres corps Bavarois et les Wurtembergeois, pour tourner la gauche des Français et leur meilleure ligne de retraite. Les Français frappèrent vigoureusement au centre des Allemands un instant affaibli par tous ces mouvements, mais quoiqu'ils déployassent une

bravoure consommée, ils furent définitivement rejetés en arrière et repoussés sur Frœschweiller.

Pendant ce temps, l'attaque des Allemands sur leurs ailes se développait avec des forces formidables, et des colonnes épaisses s'étendaient loin au delà d'Elsasshausen, pendant qu'à plusieurs lieues en avant, les hauteurs de Reichsoffen étaient enveloppées d'une ligne de feu.

Quand l'orage éclata sur la droite des Français, Mac-Mahon ramena son aile sur son centre, mouvement exécuté sous un feu violent, et s'efforça de s'arrêter pour un moment, mais la pression devint bientôt accablante, et furieusement assaillis en front et en flanc, la droite et le centre des Français furent coupés en deux et rompirent, brisés et dispersés.

A peu près au même moment, l'aile gauche entière des Français était prise en flanc, repoussée et écrasée, et avant six heures du soir, la magnifique armée qui avait couronné les hauteurs au-devant de Woerth, au lever du soleil, n'était plus qu'une masse confuse de fuyards dé-

couragés se précipitant sans espoir le long des routes qui conduisent à Niederbronn, Saverne et Strasbourg.

La retraite, quoique couverte par une division du corps de de Failly, qui était accourue de Bitsche trop tard pour prendre part à la bataille, fut une déroute précipitée et désastreuse. Plus de vingt mille hommes furent tués, blessés ou faits prisonniers. Trente canons et six mitrailleuses furent pris, et pendant plusieurs jours les forces de Mac-Mahon au point de vue militaire, se trouvèrent réduites à néant.

Le plan de la campagne et la caisse du premier corps tombèrent dans les mains des vainqueurs, et témoignage du luxe qui prévalait malheureusement dans l'armée française, parmi tous les trophées de la victoire, se trouvait jusqu'à une collection chamarrée de robes et de parures de femmes !

Cette bataille, très-disputée, fut honorable à la fois pour les vainqueurs et les vaincus.

Les Allemands certainement étaient en force irrésistible, mais on ne put s'en apercevoir que dans l'après-midi, et pendant plusieurs heures

les Français eurent l'avantage d'une formidable position.

Quand l'attaque des Allemands se développa complétement, elle se montra, comme on pouvait s'y attendre, écrasante. Toutefois il y eut un moment où les Allemands combattirent avec une supériorité de nombre qui n'était pas encore trop grande pour rendre la lutte tout à fait inégale.

D'un autre côté, les Français attaquèrent à plusieurs reprises avec un courage splendide, et résistèrent avec une résolution indomptable ; ils manœuvrèrent évidemment avec l'aisance, la rapidité et la précision d'une armée bien disciplinée.

Néanmoins, comme il leur est souvent arrivé, ils montrèrent des signes de panique vers la fin du combat : ils fléchirent rapidement lorsqu'ils furent pris en flanc, et se retirèrent du champ de bataille en confusion et en désordre.

En ce qui touche la tactique des généraux opposés, les mouvements des Allemands, au commencement de la journée, semblent n'avoir pas été bien réglés ; leurs attaques furent partielles

et sans ensemble, et Mac-Mahon eut plus d'une chance, surtout contre le centre qui était à Wœrth, et s'il eût eu avec lui le corps de de Failly, le résultat aurait pu être bien différent.

Il est reconnu aussi par les Allemands eux-mêmes, que leur cavalerie aurait pu faire davantage; si elle eût été plus hardiment et plus vigoureusement mise en œuvre, après que les flancs de l'armée française furent définitivement tournés, l'armée de Mac-Mahon aurait pu être détruite ; il est au moins probable qu'elle eût été complétement coupée, et qu'elle aurait perdu presque toute son artillerie. Néanmoins, la manière dont le Prince Royal disposa ses forces pour la double attaque dirigée sur les deux flancs français, semble avoir été admirable quoique périlleuse, et si l'on peut dire qu'il agit d'abord avec timidité, quelque hésitation et peut-être sans l'espoir d'un grand succès, il montra néanmoins les qualités d'un vrai général au moment décisif.

La conduite de Mac-Mahon dans la première partie de la journée, fut digne de sa haute réputation : il tira tout le parti possible de son armée

et du terrain qu'il avait choisi, et mania ses troupes avec entrain et habileté; mais peut-être aurait-il dû effectuer sa retraite pendant qu'une occasion lui restait encore, lorsque les grandes attaques en flanc se développèrent.

Il ne paraît pas avoir essayé de faire impression sur les colonnes prussiennes par le large usage de la mitrailleuse encore inconnue et redoutée; mais il est possible que la nature des pentes boisées et interrompues, ait empêché le jeu de cette arme terrible, et on ne peut guère supposer que ce général eût manqué l'occasion, si elle se fût offerte naturellement.

Les Français commirent assurément une grande méprise vers la fin du jour; la brigade de cuirassiers du sixième corps reçut l'ordre de charger les Prussiens qui s'avançaient, sur un terrain complétement impropre à la cavalerie, et cette belle réserve qui aurait dû couvrir la retraite, fut presque entièrement anéantie.

Pendant que cette lutte désespérée s'engageait sur l'extrême droite de la ligne française, une autre bataille d'une différente nature se livrait près de son centre.

Le 5 août, le deuxième corps français commença à évacuer les hauteurs de Saarbrück qu'il avait négligemment occupées trois jours avant, et à la tombée de la nuit, il s'étendait en s'élargissant le long de la vallée qui conduit de cette plaine à Forbach.

Le matin du 6, ses avant-postes furent repoussés en arrière, et surpris par une seule division allemande de l'avant-garde du septième corps de Steinmetz qui, avec des renforts considérables derrière lui, avait franchi la Saar et passé à travers Saarbrück.

S'apercevant de la faiblesse de l'ennemi en face d'eux, les Français, dont les forces, dit-on, étaient soutenues par une division du troisième corps de Bazaine, s'avancèrent dans la vallée, encore du côté de Saarbrück, prirent possession d'une ligne de hauteurs avec des bois à droite, et attendirent l'approche de l'ennemi avec une entière confiance.

Là, ils furent assaillis avec une étonnante témérité par les Allemands qui, quoique grandement inférieurs en nombre, vinrent à bout pendant quelques heures de harasser les Fran-

çais et de les tenir en échec, et les empêchèrent même, en menaçant leur flanc gauche, de descendre des hauteurs et de tomber en force sur l'ennemi.

Cette attitude hardie donna le temps à une autre division du corps de Steinmetz de se hâter et d'arriver sur le théâtre de l'action; bientôt cette division fut encore renforcée par une troisième division de l'armée du prince Frédéric-Charles, accourue en hâte par le chemin de fer, de Neunkirchen et mise rapidement en mouvement au bruit du canon.

La lutte devint alors moins inégale, quoique l'avantage fût encore en faveur des Français; les Allemands se déployant, attaquèrent la droite des Français par un feu continuel de tirailleurs lancés à travers les bois, pendant qu'ils s'élançaient de face, le long des hauteurs qui étaient la clef de la position française. Le combat fut sanglant et furieux; les Allemands chargeaient sans relâche et étaient repoussés en arrière avec des pertes considérables; mais à la fin, la droite des Français lâcha pied, mutilée par les sanglantes décharges partant des bois, et les batail-

lons allemands s'élancèrent sur les hauteurs avec un courage étonnant.

Après ce grand succès de leurs adversaires, les Français réunirent toutes leurs forces pour tenter un dernier effort, mais leurs attaques échouèrent contre les lignes allemandes comme les vagues qui se précipitent et se brisent contre les rochers, et bientôt un nouvel ennemi apparut qui les contraignit à une retraite précipitée.

Une quatrième division allemande du corps de Steinmetz venue de Saarbrück, se montra sur la gauche et aussitôt que ses colonnes atteignirent le champ de bataille, l'armée française tout entière se brisa et s'enfuit en débandade complète, abandonnant bagages, canons, caissons et perdant sa meilleure ligne de retraite par *Forbach.*

Cette victoire fut glorieuse pour les troupes allemandes, qui pendant une grande partie de la journée, luttèrent contre des masses accablantes, et délogèrent l'ennemi d'une très-forte position.

Quoique les Français eussent d'abord combattu valeureusement, ils furent certainement très-mal dirigés et vers la fin de la lutte ils perdi-

rent toute confiance et leur retraite devint une déroute. Il n'est pas improbable que le mouvement en avant de la première division allemande fut prématuré, mais les dispositions des généraux allemands, une fois la bataille engagée, furent habiles. Leurs renforts furent rapidement amenés sur le champ de bataille; ils semblent avoir choisi les vrais points d'attaque; un témoin oculaire a constaté avec quelle adresse admirable ils se servirent du couvert des bois pour lasser et détruire la droite des Français. D'un autre côté, la tactique des Français semble avoir été aussi mauvaise que possible; ils furent non-seulement surpris dans la matinée mais encore ils auraient dû facilement écraser la première division allemande; ils attaquèrent en force quand il était déjà trop tard, et l'ensemble de l'affaire semble bien confirmer ce bruit presque incroyable, que le général Frossard resta éloigné de ses troupes pendant la plus grande partie de la journée.

Les résultats des deux engagements du 6, auxquels les vainqueurs ont donné les noms de Woerth et de Forbach, révélaient pleinement les erreurs

fatales de stratégie commises par le commandant en chef des Français et plaçaient l'armée française tout entière dans la plus critique position.

La ligne de front française, faible et trop étendue, avait été brisée par deux coups terribles, et rejetée en déroute sur ses réserves, qui pouvaient être enveloppées dans son désastre; dès maintenant il était devenu douteux si ces fragments rompus et dispersés pourraient se réunir et opposer leurs forces combinées à l'ennemi triomphant. L'aile droite sous Mac-Mahon était rejetée derrière les Vosges, masse confuse et désorganisée. Le corps de de Failly qui restait entre les armées mise en déroute à Woerth et à Forbach, était exposé à être coupé en deux et détruit; et la gauche et le centre des Français, espacés à de longs intervalles, avec le corps de Frossard presque détruit, n'était pas en position de résister au flot tout-puissant de l'invasion allemande, dont les vagues allaient les unes après les autres, déborder maintenant au delà de la Saar, et à travers les défilés des Vosges.

II

SEDAN

II

14 août, 16 août : Borny, Mars-la-Tour et Rezonville. — 18 août : Gravelotte. — 1er et 2 septembre : Sedan.

Après la terrible défaite qu'elle avait éprouvée à Woerth, l'armée du Maréchal Mac-Mahon était dispersée et une grande partie de son aile droite brisée s'était enfuie vers Haguenau et Strasbourg, tandis que le reste de ses troupes s'était éparpillé sur les routes qui courent au sud à travers les Vosges. Le Maréchal semble avoir fait un effort pour atteindre le corps de de Failly et Bitsche, afin de rejoindre le gros de l'armée et

il essaya de s'arrêter à Niederbronn ; mais ses troupes lâchèrent pied à la vue des Allemands, et il se replia en toute hâte sur Saverne où, ralliant ses débris du mieux possible, il marcha rapidement et en détresse vers l'ouest. Cependant les corps français qui restaient, s'efforçaient d'effectuer leur jonction en Lorraine, harcelés çà et là par l'ennemi et forcés de faire plus d'un faux mouvement à cause de la distance entre leur première ligne sur la Saar et leur seconde ligne à Metz. De Failly, qui avait toutes ses communications coupées à Bitsche était incapable de regagner le corps principal, et fut obligé de tâcher de se diriger vers le sud, espérant rejoindre Mac-Mahon, trop heureux s'il pouvait sauver le cinquième corps des dangers nombreux qui l'environnaient de toutes parts.

Frossard, après la déroute de Forbach, avait fui avec les débris de son corps du côté de Metz, abandonnant Saint-Avold et plusieurs bonnes positions. Ladmirault de même, qui bien que n'ayant pas encore été attaqué, était enveloppé dans le désastre commun, évacuait Thionville avec le quatrième corps et se mettait en retraite

sur Metz, le long de la Moselle. Bazaine, pendant ce temps, avec le troisième corps, avait reçu l'ordre de marcher en avant de Metz, pour rallier les forces qui étaient devant lui et avait pris position sur la Nied, mouvement inévitable peut-être, mais qui évidemment jetait en avant d'une manière compromettante une grande partie de l'armée française et l'exposait à plus d'un danger. En même temps, tandis que la garde impériale restait dans son camp à l'entour de Metz, une partie du sixième corps de Canrobert se mettait en marche vers la grande forteresse, le reste continuant à tenir Nancy. Quant au septième corps, celui de Douay, il avait été laissé à la place qu'il occupait et, à l'exception de la division qui avait combattu à Woerth, il était encore éloigné du théâtre des opérations.

Telle était la position de l'armée française trois jours environ après Woerth et Forbach. Mac-Mahon, avec son aile droite brisée, vers laquelle inclinait maintenant de Failly, était entièrement coupé du corps principal. Sa gauche et son centre, à peine réunis, marchaient sur Metz, exposés encore à être défaits en détail, et éten-

dus sur une ligne qui, en cas d'attaque, les exposait à un sérieux désastre. Cette force aussi, le principal espoir de la France, composée seulement de trois corps entiers, des restes du deuxième et d'une partie du sixième, comptant peut-être cent cinquante mille hommes et quatre à cinq cents canons, était manifestement bien inférieure aux masses immenses qui s'avançaient déjà victorieuses, en dedans de la frontière. Que serait-ce donc si, séparée de tout appui, elle devait être assaillie en Lorraine et défaite ou bloquée dans le cas où elle essaierait de résister au courant rapide de l'invasion allemande, tandis que les vainqueurs de Woerth attaqueraient et accableraient les corps dispersés et éloignés de Mac-Mahon? Cette perspective paraissait déjà menaçante, car près de deux cent mille hommes des armées de Steinmetz et du prince Frédéric-Charles marchaient des bords de la Saar sur la Nied, pendant qu'à gauche le Prince Royal, en communication avec eux, traversait les passes des Vosges et les grandes routes qui conduisent à la Champagne.

Dans ces circonstances, nous ne pouvons nous

étonner que l'Empereur, ayant heureusement réussi à rallier une force respectable sur la Nied, se soit rabattu sans délai sur Metz, et ait placé sous la protection de la forteresse les débris de sa gauche et de son centre. Et bien lui aurait pris si, après l'avoir fait, il eût continué ce mouvement rétrograde. A l'heure de cette crise, la mobilité et la faiblesse qui avaient marqué, dès le début, la stratégie impériale, reparaissent avec une clarté évidente, et le danger, éloigné pour un moment, devait surgir de nouveau et devenir inévitable.

Toute l'armée française, à l'exception, bien entendu, des corps de Mac-Mahon, de de Failly et de Douay, était concentrée sous les canons de Metz, vers le 10 ou le 11 du mois d'août, et l'on ne peut douter qu'après avoir jeté dans la place une garnison suffisante, elle aurait dû, sans perdre un moment, se rabattre par Verdun sur Châlons, seule place où elle pouvait espérer effectuer sa jonction avec son aile droite brisée et où elle pouvait contribuer, si elle était bien conduite, à défendre les lignes de la Seine et de la Marne et renouveler les grandes scènes de 1814.

Au lieu de cela, trois jours précieux furent per-

dus. L'empereur resta indécis à Metz, occupé, dit-on, à passer des revues, à tenir des conseils de guerre et à forger des plans de campagne ; et ce n'est que dans la matinée du 14 que son armée reçut l'ordre d'accomplir un mouvement général pour traverser la Moselle. Est-ce Napoléon III ou le Maréchal Bazaine, qui venait d'être chargé, dit-on, du commandement en chef, qui est responsable de ce retard? Nous n'en savons rien. Il suffit de dire qu'il était gros de ruine et de désolation pour la France. Tandis que les généraux impériaux s'arrêtaient inactifs, les lourdes masses allemandes s'étaient rapidement avancées, et tandis que le Prince Royal, à leur gauche, continuait sa marche, leur aile droite et leur centre se reformaient sur Metz et l'enveloppaient de forces irrésistibles.

Le 13, les colonnes de Steinmetz s'étaient avancées à l'extrémité nord de la forteresse; une grande partie de la seconde armée se trouvait à quelques lieues vers l'est, tandis que le reste, sous les ordres du Prince Frédéric-Charles, avait traversé la Moselle à Pont-à-Mousson, et marchant vers le nord, se trouvait déjà en po-

sition de couper la retraite aux Français et même d'atteindre les flancs de l'armée française si elle cherchait à marcher par Verdun pour atteindre Châlons. Bien près de deux cent cinquante mille hommes avec environ huit cents canons avaient inondé le pays tout autour de la forteresse de la Lorraine, et les forces beaucoup plus faibles qui s'y étaient appuyées, étaient entourées de dangers de toutes parts.

Par ces opérations, toute l'armée française allait se trouver enfermée dans Metz et menacée dans sa retraite sur Châlons, ou si elle s'éloignait de Metz, elle devait être exposée avant peu à une attaque formidable en flanc, combinée probablement avec une attaque par derrière de la part d'un ennemi bien supérieur en nombre. Les étudiants militaires ne manqueront pas de comparer la faiblesse et l'irrésolution des généraux qui s'étaient placés dans cette position critique, avec la hardiesse et l'énergie des généraux allemands, dont les mouvements rapides et bien concertés avaient rendu le succès presque certain. Les conséquences, comme on pouvait s'y attendre, ne furent pas longues à se manifester.

Le 14 août, l'avant-garde des Français se mit en mouvement pour traverser la Moselle sur la route de Verdun ; il est évident que ses chefs ne se doutaient pas même qu'une force allemande était déjà en marche pour intercepter leur retraite. L'Empereur était avec le corps qui effectua en sûreté le passage de la Moselle, évacua Metz sans perte et fit halte à peu de distance probablement. L'Empereur lui-même, le lendemain, s'éloigna et gagna Châlons au plus vite, délaissant ainsi ostensiblement un commandement que, pour le salut de la France, il aurait mieux fait de ne jamais prendre.

La masse de l'armée française cependant n'atteignit pas la Moselle le 14. Trois de ses corps, ceux de Ladmirault, de Frossard, et le troisième commandé maintenant par le général Decaen, en remplacement de Bazaine, continuèrent à camper à l'est de Metz, et ils ne semblent pas avoir commencé leur marche avant l'après-midi. Ils furent assaillis à *Borny* par le septième corps de Steinmetz, et par un corps de la deuxième armée, les généraux allemands sentant bien l'importance, comme ils le disaient, de

les clouer sur place jusqu'à ce que le mouvement de flanc, de l'autre côté du fleuve, se fût développé d'une manière suffisante.

Les Français, qui occupaient plusieurs petits villages et s'étaient retranchés eux-mêmes sur leur front, combattirent vaillamment et disputèrent le terrain avec fureur. Le feu du chassepot qui, dans les rencontres précédentes, avait été relativement désordonné et irrégulier, fut, comme on l'a remarqué, particulièrement mortel du fond des fossés où les tireurs étaient cachés par milliers.

Les Allemands cependant avançaient toujours, et la supériorité de leur feu peut se justifier par ce fait que, dans une des fosses dont ils s'emparèrent, ils ne trouvèrent pas moins de sept cent quatre-vingt et un Français tués par le fusil à aiguille, en dépit de l'embuscade. Après une lutte sanglante de trois ou quatre heures, dans laquelle les assaillants souffrirent cruellement, s'étant laissé attirer sous les canons de Metz, et, frappés en flanc par une attaque bien dirigée, les Français se retirèrent vers le soir et cherchèrent un abri, dit-on, dans les glacis de la for-

teresse. Quoi qu'il en soit, l'objet principal de leurs adversaires avait été atteint. Le gros de l'armée française avait été retenu dans ses premières positions, et chaque heure allait amener maintenant des forces croissantes pour intercepter sa ligne de retraite.

Les opérations du jour suivant sont encore enveloppées d'une grande obscurité. Les généraux allemands hâtèrent la marche de leurs colonnes par la route de Verdun, et s'étendirent tout à l'entour de Metz. Mais il est évident d'après les dépêches du Roi, qu'un succès complet était considéré comme douteux, et que la sortie des Français n'était pas encore impossible. Cependant Bazaine qui désormais doit être regardé comme responsable de tout ce qui suivit, faisait défiler la masse de son armée à travers Metz, passait la Moselle, envoyait en avant une partie de ses bagages et des équipages militaires, et rejoignant son avant-garde, il avançait dans la soirée ses avant-postes jusqu'à Mars-la-Tour et Doncourt, sur les deux lignes qui conduisent à Verdun et à Étain, ses forces principales s'étendant en arrière du côté de Metz.

Il est difficile, dans l'état de nos connaissances, de censurer un général qui a donné des preuves de grande énergie et de fertilité de ressources, et qui prit le commandement dans ces circonstances critiques, pour ne pas s'être jeté plus résolûment en avant. Mais certainement, alors que le temps était tout pour les Français, et que Bazaine devait savoir ou soupçonner que les Allemands convergeaient en force vers lui et allaient couper sa seule ligne de retraite, une marche de trois à quatre lieues est bien au-dessous de ce qu'il aurait dû faire.

Là encore on aperçoit la trace du manque de décision et de rapidité qui caractérisèrent partout les mouvements de l'armée française. Il ne semble pas que le 15, Bazaine fut sérieusement harassé par l'ennemi.

La route de Verdun était encore ouverte, au moins pour une armée de la force de la sienne. Les généraux allemands craignaient, comme nous l'avons vu, qu'il n'eût le temps d'effectuer sa retraite, et il est peut-être possible que s'il eût marché avec plus de célérité dans cette journée décisive, et s'il eût massé étroitement ses di-

visions, il eût réussi à briser les toiles que ses vigilants adversaires tissaient tout à l'entour de lui. Il semble cependant qu'il ne comprit pas toute l'étendue du danger qui devenait imminent, car dans la nuit du 15 ou le lendemain matin, il envoya une dépêche portant qu'il serait, avec toute son armée, le 16, à Étain, c'est-à-dire au delà de l'atteinte de l'ennemi, et il se mit en mouvement peut-être avec une lenteur relative pour éviter l'apparence d'une retraite forcée, et empêcher la perte de trop nombreux traînards. Nous pouvons écarter les bruits malveillants qui supposent qu'il tarda seulement pour donner le temps à l'Empereur de se sauver à Châlons, ou qu'il ne put se résigner à battre en retraite le jour de l'anniversaire de la fête du premier Napoléon.

Le jour suivant il était trop tard, et les calculs habiles des généraux allemands se révélèrent alors avec une effroyable évidence. L'armée de Bazaine avait commencé sa marche sur les routes de Verdun et d'Étain, et ses colonnes s'étendaient en longues lignes, quand elles furent attaquées tout à coup sur la route de Verdun par

la cavalerie du troisième corps prussien, faisant partie des forces du Prince Frédéric-Charles, qui était arrivé sur le flanc gauche des Français, venant de Pont-à-Mousson. Il est évident, d'après les dépêches allemandes, qu'un large corps d'infanterie aurait dû être en ligne ; mais les cavaliers, avec cette audace obstinée qui a signalé les opérations allemandes partout où il y avait un grand coup à frapper, tombèrent sur l'ennemi avec une valeur brillante et s'efforcèrent de l'arrêter jusqu'à l'arrivée de leurs renforts qui devaient rendre la partie plus égale. La colonne de tête des Français se trouva être une partie du corps battu de Frossard ; démoralisée par l'effet de sa dernière défaite et frappée de panique par la fureur du choc des Allemands, elle se débanda en essayant de se déployer et ne fit qu'une faible résistance.

La cavalerie la pressant vigoureusement en flanc, la jeta en peu de temps dans un désordre complet ; il se communiqua à la colonne suivante qui, pendant qu'elle arrivait pour renforcer la première, fut incapable aussi de dégager la route et se retira battue et désorganisée.

Pendant ce temps, l'infanterie du troisième corps avait atteint le théâtre du combat, et les assaillants s'acharnant sur l'ennemi qui s'avançait, continuèrent avec succès à leur barrer le passage et leur infligèrent des pertes considérables. Peu à peu, trois corps français, avec une partie de la garde impériale, se trouvèrent engagés sur la route de Verdun, et une partie du huitième et du neuvième corps, sous les ordres du prince Frédéric-Charles, étant arrivée, la bataille s'étendit sur toute la ligne, de *Mars-la-Tour* à *Rezonville*. Les Français, bien que très-supérieurs en nombre, combattirent avec un grand désavantage, l'attaque se maintenant toujours sur leur flanc. Mais il semble qu'ils auraient pu se frayer un chemin sans une magnifique charge de cavalerie exécutée par le dixième corps allemand, qui leur tint tête sur la route de Verdun et les repoussa après un combat acharné. Ce brillant exploit, digne de tous les hauts faits de Seidlitz, fut décisif. Toute la ligne française renonça à sa tentative de passage, et se rabattit sur Metz. Et quoique la charge eût coûté la vie à des centaines de bra-

ves soldats, la perte ne fut rien en comparaison du résultat.

En même temps, le reste de l'armée française était attaqué sur la route d'Étain par une partie du septième corps de Steinmetz, qui s'était avancé dans ce but, et après une série d'efforts sanglants, de ce côté aussi, la retraite devenait nécessaire ; il fallait abandonner Doncourt et se retirer par Gravelotte sur Metz. Tels furent les combats du 16, que le Maréchal Bazaine a revendiqués comme une victoire. Il est possible qu'il àit infligé plus de pertes aux Allemands qu'il n'en souffrit lui-même, bien que la prise de deux aigles, de sept canons et de deux mille prisonniers, ne présente pas assurément l'apparence d'un succès.

Mais, mesurées à leurs résultats stratégiques, les opérations de la journée furent désastreuses, et bien que le Maréchal ne pût saisir encore toute la vérité, il dut assister, le cœur gonflé, au mouvement de recul de son armée. La retraite des Français avait été paralysée. Ils avaient été repoussés de leurs premières positions, à Vionville et Doncourt, sur les routes de Verdun et

d'Étain, et forcés de se rabattre sur Metz ; et les Allemands les pressant en flanc et de front, occupaient déjà les lignes principales qui pouvaient les conduire à Châlons.

Qu'était-ce donc si l'ennemi dont les forces réunies étaient si supérieures aux leurs, arrivait à s'établir solidement sur ces avenues, à leur opposer une barrière infranchissable, et les enfermant dans Metz, parvenait à leur couper toutes communications et à les tenir emprisonnés dans la forteresse?

Le Maréchal, cependant, comme un brave soldat, résolut de tirer le meilleur parti possible de la situation, et après avoir tout fait pour persuader à ses lieutenants qu'ils avaient été vainqueurs le 16, et que l'armée s'était seulement retirée pour se procurer des munitions, il s'efforça lui-même, avec une énergie calme, de tirer ses hommes de cette dangereuse position. Le 15, il avait pu se méprendre ; le 16, il n'avait pu se frayer un chemin, et il avait peut-être manqué de l'esprit de résolution que la circonstance réclamait d'un grand général ; maintenant que le péril devenait imminent, il

s'efforçait courageusement de l'éloigner et de le combattre.

Il avait quatre corps et une partie d'un cinquième, à peu près cent trente mille hommes sous les armes, en défalquant les blessés et les malades, et son premier soin fut de choisir une forte position où il pût offrir une résistance acharnée, garder ses lignes de retraite, et d'où il pourrait, s'il était vainqueur, se dégager et assurer son mouvement projeté sur Châlons. Il trouva cette position dans la rangée de hauteurs, traversée par des ravines, avec des ruisseaux et un terrain très-difficile en front, une ceinture de bois à peu de distance, qui s'étend du village de Gravelotte au nord-est, à Privat-la-Montaigne, derrière la route qui court de Metz à la frontière. Le 17 août se passa pour Bazaine à établir ses troupes le long de cette ligne et à rassembler tous les moyens de défense capables d'en augmenter la force naturelle, et les dispositions du Maréchal témoignent assurément de la tactique habile pour laquelle il est renommé.

La gauche de l'armée française tenant Gra-

velotte, à la jonction des routes de Verdun et d'Étain, et de là se prolongeant par la grande route jusqu'à Metz, occupait une rangée de hauteurs avec un bois au-dessous, qui commandait toutes les approches environnantes ; protégée en front par des lignes de retranchements avec des puits de tirailleurs et une artillerie formidable, s'appuyant en outre sur le fort de Saint-Quentin, à l'arrière, elle pouvait être considérée à peu près comme inexpugnable.

Le centre français, bien que moins fort, avait aussi l'avantage d'un terrain en pente, avec de nombreux obstacles sur le devant; probablement aussi la position avait été solidement retranchée.

Bazaine plaça à peu près cent dix mille hommes le long de cette formidable ligne de défense, s'appuyant sur Gravelotte avec ses meilleurs troupes, et laissant environ vingt mille hommes de réserve, près de Metz.

Ces dispositions du général français, considérées simplement au point de vue défensif, sont marquées au coin de l'habileté et de la prudence, et sont peut-être les meilleures qu'il fût possible de prendre. Le résultat cependant devait attes-

ter la vérité de cette parole du premier Napoléon, qu'une position défensive est toujours défectueuse si elle n'offre pas des moyens d'offensive, puisqu'elle permet à l'ennemi de chercher à loisir les points faibles de l'armure. Les Français ne pouvaient que combattre passivement tout le long de leur ligne de front. Ils n'avaient aucun moyen d'attaquer à leur tour, et les rangées de bois très-éloignées qui s'étendaient devant une grande partie de leur centre et de leur droite, offraient à un ennemi audacieux un terrain avantageux pour tourner leur position à l'endroit le plus faible.

Tandis que Bazaine faisait ces préparatifs, les généraux allemands disposaient leurs forces pour une attaque, qui, si elle était hasardeuse, promettait, en cas de succès, d'immenses conséquences.

Le 17, la force entière qui occupait Pont-à-Mousson était venue en ligne, et en communication avec celle de Steinmetz, avait complétement intercepté la ligne de retraite des Français, et avait occupé les routes de Verdun et d'Étain, de Rezonville, au nord, jusqu'à Don-

court ; elle était, en outre, soutenue par les autres corps qui avaient pris part aux opérations de Metz. Les généraux allemands avaient maintenant neuf corps et une partie d'un autre sous la main, et comme des renforts venaient de leur arriver, ils avaient probablement une force de deux cent quarante mille hommes pour opérer contre leurs adversaires.

Comme la gauche des Français, à Gravelotte, était prodigieusement forte, et qu'il était très-difficile de s'emparer de cette position, ils résolurent de faire mouvoir une grande partie de cette vaste armée le long du front de l'armée de Bazaine pour assaillir et tourner son aile droite, attaquant en même temps la gauche, espérant que, sous cette pression, toute la ligne française lâcherait pied, perdrait les routes de Verdun et d'Étain, et serait rejetée sous les canons de Metz pour s'y trouver isolée et complétement coupée. A cet effet, cinq corps devaient exécuter le grand mouvement tournant, tandis que trois autres occuperaient la gauche française, un corps seulement et une partie d'un autre étant gardés à l'est de Metz, pour surveiller les commu-

nications avec la frontière. La marche sur le front de Bazaine devait être moins dangereuse qu'elle ne semblait à raison des forces avec lesquelles elle devait être entreprise, et parce que les lignes successives de bois devaient couvrir les mouvements en grande partie, et empêcher une attaque sérieuse de la part des Français. Si elles étaient couronnées de succès, les opérations du jour devaient avoir des résultats splendides.

Les récits populaires de la bataille qui s'ensuivit sont défectueux, parce qu'ils nous donnent seulement le récit de ce qui se passa d'un seul côté, et le meilleur compte rendu qui ait encore paru des opérations dans leur ensemble, se trouve dans une lettre du roi de Prusse, publiée le 26 août. A la première heure, le 18, la garde Prussienne, le douzième et le neuvième corps secondés par le troisième et le dixième, sortirent de leur camp, et s'étant avancés vers Doncourt, sur la route d'Étain, commencèrent le grand mouvement pour tourner l'aile droite de la position française. La marche des colonnes fut entravée par les bois et des obstacles de toute sorte, et comme elles convergeaient sur les Français à

une certaine distance, le Maréchal Bazaine dut regretter amèrement de n'avoir aucun moyen de tomber sur elles.

Pendant ce temps, le septième, le huitième et le deuxième corps allemands avaient continué de stationner à Rezonville attendant l'heure d'attaquer la gauche fortifiée des Français, quand la fumée des canons, à Privat-la-Montagne, montra que l'attaque, dirigée sur la droite, se développait. Il était à peu près midi, et peu à peu la droite française et le centre droit, d'Amanvilliers à Roncourt et à Jaumont, fut assaillie par un nombre considérable d'ennemis qui, sortant des bois, se pressant sur les hauteurs, s'efforçaient de s'emparer de la route de Sedan et de briser en flanc les lignes françaises. La résistance cependant fut fière et obstinée; chaque point de défense fut chaudement disputé, et ce ne fut que tard, dans l'après-midi, que Saint-Privat fut écrasé par la garde Prussienne et qu'une trouée fut faite dans les positions françaises.

Cependant les Allemands qui, depuis midi, avaient été engagés dans des escarmouches près

de Gravelotte, s'étaient avancés en force contre la gauche des Français, et avaient dirigé contre elle une attaque terrible. Les abords du village furent bientôt enlevés, mais les pentes au delà devinrent le théâtre d'une des luttes les plus épouvantables et les plus meurtrières, rappelées dans les annales de la guerre.

Les Français, postés dans leurs retranchements ou couronnant les bois d'alentour, entretinrent de leurs embuscades, un feu épouvantable, tandis que leur artillerie balayant toutes les approches et maniée, dit-on, avec une grande précision, principalement celle de la garde impériale, abattait les assaillants littéralement par milliers. La mitrailleuse, à peine essayée jusque-là, se montra une arme de destruction terrible, et des batteries de ces engins qui avaient été placées de manière à se trouver hors de l'atteinte des bombes, firent un ravage effrayant dans les rangs.

En vain les Allemands, chargeant toujours, s'efforcèrent d'enlever les fatales hauteurs. En vain l'attaque de l'infanterie fut secondée par l'élan impétueux des masses de cavalerie. La

bataille resta plusieurs heures indécise, tandis que la plaine au-dessous était remplie de morts et de mourants ; et ce ne fut qu'après qu'une attaque à gauche eut chassé les Français de leur première ligne de défense qu'ils purent être enfin entamés. Même alors la lutte continua avec furie et, bien que les canons allemands enfilassent une partie des positions ennemies, ils ne gagnèrent pas cependant un pouce de terrain, et la résistance fut aussi héroïque que l'attaque.

Mais, pendant ce temps, le grand mouvement tournant de la matinée avait produit son effet. La droite des Français avait été débordée, leur centre cédait peu à peu, et la ligne de feu qui s'éloignait graduellement de Verneville, Amanvilliers et Jaumont, avertissait les braves défenseurs de la gauche que l'heure de la retraite était venue. Ils se retirèrent à regret et combattant jusqu'à la fin. A la tombée de la nuit, les Allemands avaient conquis les pentes ensanglantées au-dessus de Gravelotte et toute l'armée française abandonnant la position, s'était retirée à l'abri de Metz.

Telle fut la bataille désespérée du 18 août

aussi noblement disputée que celle de Borodino. Les Français perdirent, dit-on, dix-neuf mille hommes, et le cri de douleur qui s'éleva du fond de l'Allemagne, attesta suffisamment les effroyables brèches qui avaient été faites dans son armée. Nous n'hésitons pas à croire qu'à *Gravelotte* les assaillants souffrirent dans la proportion de trois contre un, en comparaison des défenseurs, et il est probable que les Allemands s'affaiblirent de plus de vingt-cinq mille soldats.

C'en est assez pour attester l'énergie de la résistance française et la puissance de tacticien de Bazaine, qui, avec une armée inférieure en nombre et déjà ébranlée par de sérieux revers, parvint à infliger à ses adversaires des pertes terribles.

Les dispositions du Maréchal, cependant, furent, comme nous l'avons vu, entièrement défensives, et bien qu'il n'en pût être sans doute autrement, l'impuissance des Français à attaquer les Allemands, lorsqu'ils accomplissaient leur mouvement tournant, les exposa en définitive à une défaite.

Quant aux opérations allemandes, un chro-

niqueur impartial constatera que la longue marche pour tourner la droite française, bien que pleinement justifiée par le résultat, et grâce au caractère particulier du terrain, bien moins hasardeuse qu'elle aurait pu l'être, n'était pas cependant sans péril. L'expérience a montré ce que pouvaient faire, en de telles circonstances, de grands généraux qui se gardent les moyens d'attaque nécessaires pendant un mouvement de flanc. Dans l'élan sur la gauche des Français, à Gravelotte, il semble y avoir eu un sacrifice effroyable de troupes. Pendant quelques heures ce fut une boucherie inutile ; la cavalerie en particulier fut littéralement écharpée. Aussi, et malgré la valeur glorieuse des Allemands, on assure que Steinmetz qui avait le commandement ne fut pas félicité de ses manœuvres de la journée.

Embrassant cependant les opérations d'ensemble, il faut reconnaître que si Bazaine avait bravement combattu et si les pertes de l'ennemi étaient immenses, les généraux allemands avaient pleinement réussi dans leur grande, bien que quelque peu hasardeuse, stratégie. Les Français, re-

poussés complétement dans Metz, avaient leur ligne de retraite coupée. L'ennemi les entourait de tous côtés, et gardait leurs communications avec Châlons; les routes de Verdun et d'Étain étaient perdues et une victoire décisive, sur un adversaire bien supérieur en nombre, pouvait seule maintenant les dégager. L'armée de Bazaine était complétement isolée et séparée des autres forces françaises. Emprisonnée dans la forteresse, elle n'avait pas d'autre perspective que de se frayer un chemin avec des risques terribles ou de se rendre, et bien lui aurait pris de ne pas appeler à son secours une armée qui en s'efforçant vainement de la secourir, devait être enveloppée dans sa défaite et dans sa ruine.

Des ravins et des collines ensanglantés tout à l'entour de Metz, descendons maintenant au sud et à l'est, et nous suivrons les mouvements du corps qui formait l'aile droite de l'armée française et des forces victorieuses du Prince Royal de Prusse.

Mac-Mahon, nous l'avons vu, après la défaite de Wœrth, avait rallié les débris de son

armée à Saverne et avait marché en toute hâte vers l'ouest, abandonnant toute la ligne des Vosges, et la partie de son corps qui avait été coupée de sa droite, dans la direction d'Haguenau et de Strasbourg. Le Maréchal, suivant la grande route par Sarrebourg et Lunéville, atteignit Nancy, et là, le 12 août, effectua sa jonction avec la portion du sixième corps, qui y était demeurée, le reste ayant, comme on l'a dit, rejoint Bazaine à Metz. Avec ces forces réunies, il atteignit Châlons le 16; cette position bien connue comme le point d'intersection des routes qui descendent des Vosges, et qui couvre les approches de Paris, était évidemment celle où l'armée française tout entière, repoussée de la frontière, devait se concentrer. Il avait peut-être trente mille hommes; son armée personnelle, celle du premier corps, se trouvant à peu près réduite à quinze mille hommes. Ces troupes harassées, démoralisées, vaincues, privées de tout outillage de guerre, demandaient à être complétement réorganisées.

En peu de jours, le Maréchal reçut un renfort considérable, composé du douzième corps, sous

le général Lebrun, qui avait été rassemblé à la hâte, et d'une quantité de soldats de marine et de mobiles; l'administration du comte Palikao qui avait remplacé celle de M. Ollivier, avait fait les plus grands efforts pour réparer les pertes causées par les désastres de Forbach et de Wœrth. Mais ces troupes étaient bien inférieures aux légions aguerries qui avaient combattu derrière les Vosges ; elles étaient novices, indisciplinées, elles ne connaissaient pas leurs chefs, et bien des semaines étaient nécessaires pour les mettre en état de constituer une force militaire sérieuse.

Cependant le septième corps, celui du général Douay, le seul de la première ligne de l'armée française qui fût resté intact, s'était rabattu en toute hâte de Belfort à Châlons; et le cinquième corps était arrivé de Bitsche, après avoir échappé par une marche forcée, de Fénétrange et de Nancy, le long de la chaîne ouest des Vosges, aux armées ennemies qui se trouvaient des deux côtés. Il y a justice, pour un malheureux général qui a terni, dans cette campagne, la renommée qu'il avait justement acquise en 1859, à reconnaître que ce mouvement fut bien

exécuté, et quoiqu'il soit probable que les fortifications de Bitsche, en arrêtant un détachement du Prince Royal de Prusse, contribuèrent au salut de de Failly, sa retraite semble avoir été rapide et bien combinée.

Vers le 20 août, le maréchal Mac-Mahon, qui avait été rejoint par l'Empereur, revenu de Metz, avait concentré dans le vaste camp de Châlons, cent trente à cent cinquante mille hommes avec, dit-on, plus de cinq cents canons. Mais cette force, quoique imposante en nombre, était composée d'éléments qui la rendaient peu efficace comme instrument de guerre.

Pendant que l'aile droite de l'armée française avait ainsi évité une entière destruction et se recrutait de tous côtés, séparée du centre et de la gauche restés à Metz, les forces triomphantes du Prince Royal la suivaient par les passes des Vosges. Après la bataille de Wœrth, la gauche des forces allemandes semble s'être divisée en trois corps, inégaux toutefois en force et en nombre, et isolée comme elle l'était jusqu'à un certain point par la barrière des Vosges, elle s'avançait lentement et avec précaution, malgré

le succès qu'elle avait obtenu. Un détachement de cavalerie se mit en mouvement de Niederbronn à travers le passage de Bitsche, et plaça ainsi la droite du Prince Royal en communication avec la gauche du prince Frédéric-Charles. Mais la forteresse, toute vieille qu'elle fût, semble avoir coupé le chemin à une force supérieure, et cette circonstance, comme nous l'avons dit, contribua non-seulement très-probablement à faciliter la retraite de de Failly, mais arrêta la marche de l'armée entière du Prince Royal, en barrant le passage à quelques-unes de ses colonnes.

La gauche du Prince Royal en même temps s'était avancée d'Haguenau sur Strasbourg, et la division Badoise et une partie des Wurtembergeois furent détachées pour le siége de la grande forteresse qui, quoique occupée par une garnison insuffisante, et composée en grande partie des débris découragés de l'armée de Mac-Mahon, devait faire une défense brillante sous le commandement du vieux général Uhrich.

Le 10 août, le sixième corps allemand qui avait été à l'arrière, à la journée de Wœrth, prit la place des assiégeants de Strasbourg, qui fu-

rent mis en mouvement le long de la grande route qui conduit par l'ouest dans l'intérieur. Cependant le gros de l'armée du Prince Royal s'était frayé son chemin à travers les Vosges dans la même direction, et avait été fortement retardé par les forteresses sur les collines, qui lui créèrent de grandes difficultés. La Petite-Pierre fut forcée de se rendre ; mais Phalsbourg comme sa sœur de Bitsche au sud, défia hautement les sommations allemandes, et on jugea nécessaire de masquer ces petites places qui sont restées depuis isolées au milieu du flot envahisseur de l'invasion teutonique, et dont le rôle important, au point de vue de l'ennemi paralysé, sera apprécié par l'étudiant militaire.

Le 13 août arriva avant que les colonnes du Prince Royal eussent atteint la grande route de l'Ouest, au delà des Vosges, à Sarrebourg, et ce ne fut pas certainement avant le 1er septembre que l'infanterie, au moins en grande force, arriva à Nancy sur la Haute-Moselle, quoique la cavalerie légère, cette troupe formidable qui nous rappelle le rôle de la Prusse en Pologne, eût poussé rapidement en avant et se fût déjà répan-

due dans les plaines de la Champagne ; ce ne fut pas le souvenir des exploits des Français à Wœrth, quoi qu'en ait dit le maréchal Mac-Mahon à ses troupes, mais la résistance des forteresses des Vosges et à quelques égards la circonspection des chefs qui retarda la marche de l'armée allemande et assura à la France quelques jours de plus pour rassembler les nouvelles levées qui devaient lui permettre de reprendre la lutte.

Le 20 août, les colonnes du Prince Royal ne s'étaient pas avancées au delà de Nancy, quoique ses uhlans eussent atteint Saint-Dizier et Vitry. Ce retard fut amené par la nécessité de garder le troisième corps allemand en communication avec le premier et le deuxième engagés à Metz, et par la résolution qui avait été prise de détacher après la victoire du 18, un corps considérable pour renforcer le Prince Royal et couvrir son aile droite dans sa marche vers Châlons.

Le 21, Mac-Mahon qui jusque-là s'était efforcé de réorganiser ses troupes et qui venait d'être rejoint par de Failly, s'échappa tout à coup du camp de Châlons et se retira avec toutes

ses forces sur Courcelles, à quelques lieues de Reims.

Comment ce mouvement fut-il résolu, c'est ce qu'on ne sait pas ; mais il y a lieu de supposer que le Maréchal expérimenté, sentant la faiblesse de ses troupes, s'était décidé à éviter une rencontre avec l'armée plus nombreuse du Prince Royal, éloignée alors de trois ou quatre marches seulement, et projetait suivant la direction qu'indiquaient le sens commun et les règles de la stratégie de se retirer par Reims et Soissons sur quelque point du côté de Meaux, de manière à menacer de là le flanc de l'ennemi et ses communications dans son approche vers Paris.

A Courcelles, cependant, une résolution fut prise, qui, quel qu'en soit l'auteur, doit être assurément considérée comme l'une des plus extraordinaires et des plus malheureuses qui aient jamais été adoptées par un général imprudent : la vérité tout entière à cet égard n'est pas encore connue, mais on croit qu'un conseil de guerre fut tenu, et que Mac-Mahon entraîné par une impulsion chevaleresque hors de propos, à dégager un collègue, ou plus probablement encore informé

en secret qu'une retraite sur Paris y jetterait l'alarme et serait fatale à l'Empire, se laissa persuader de prendre l'offensive, de faire un effort pour gagner Metz et d'y effectuer sa jonction avec Bazaine enfermé dans la place depuis le 18.

Mais par quel chemin et de quelle façon cette opération devait-elle s'accomplir ? On savait assurément dans le camp français que le Prince Royal marchait sur Châlons en trop grande force pour pouvoir être attaqué ; on savait probablement aussi qu'un corps nombreux descendait de Metz pour lui venir en aide, et on pouvait supposer que les autres armées allemandes étaient en possession des routes principales qui mènent par Étain et Verdun à Châlons. Il ne fallait pas songer dès lors à un mouvement par les routes directes, du côté de la forteresse de la Lorraine. Un semblable effort n'aurait abouti qu'à une bataille contre des forces très-supérieures, et le but était de rejoindre Bazaine et d'éviter un engagement avec l'ennemi.

Les généraux français avaient cru trouver un moyen d'atteindre ce résultat.

N'était-il pas possible de s'avancer au nord

sur la ligne ferrée de Reims à Rethel, et en se jetant rapidement à marche forcée à travers l'Argonne et la Meuse, d'atteindre Montmédy et Longuyon, et descendant de Thionville sur Metz, et peut-être prenant les forces combinées à revers, de dégager les défenseurs de la forteresse? Ce plan sans doute n'était pas sans danger, car la marche par Rethel sur Montmédy et Thionville, devait s'effectuer à travers un pays difficile, dans lequel l'ennemi pouvait rejoindre l'armée et la prendre en flanc, et dans ce cas, une vigoureuse attaque pouvait non-seulement paralyser toute l'opération, mais exposer les Français à une véritable défaite.

Mais jusqu'à Rethel, le mouvement devait être nécessairement masqué; il n'était pas probable que le Prince Royal fût en position d'y faire obstacle, et les divisions allemandes à sa droite devaient être impuissantes par elles-mêmes à l'arrêter ; une fois Thionville atteint, Bazaine coopérerait avec les forces nouvelles et engagerait les armées autour de Metz; d'ailleurs était-il à supposer que le Prince Royal et le corps sur sa droite, en marche probablement vers Paris, se

détourneraient tout à coup au nord pour attaquer Mac-Mahon ? S'ils le tentaient, pourraient-ils l'atteindre à temps, et n'était-il pas probable qu'ils s'avanceraient tout directement sur Châlons, s'y arrêteraient, hésiteraient et n'agiraient pas à temps pour prévenir le mouvement ?

A tout événement, s'il y avait quelque hasard à courir, le plan promettait des résultats extraordinaires, et si les deux armées françaises pouvaient se réunir à Metz, non-seulement Bazaine était dégagé, mais les armées allemandes devant Metz étaient en péril, et le Prince Royal engagé dans le cœur de la France, était exposé à un véritable désastre. Ce serait alors le tour des généraux allemands de se trouver isolés et coupés les uns des autres, et que n'était-il pas permis d'attendre des soldats de la France brûlant de venger leurs défaites inattendues ?

Telle était la combinaison arrêtée à Courcelles et les motifs sur lesquels elle s'appuyait ; il est peu équitable de juger les manœuvres stratégiques par leur résultat ; mais on peut, dans la circonstance actuelle, dire à coup sûr que jamais plan plus extravagant, plus déraisonnable, ne

fut arrêté dans un conseil aulique. Il est tout à fait vrai qu'à ce moment le Prince Royal était éloigné de plusieurs lieues sur la route de Nancy à Châlons, et le résultat montra que si l'armée de Mac-Mahon avait seulement marché avec une vitesse moyenne, le Prince Royal, même en se dirigeant vers le nord, n'aurait pas réussi à atteindre les Français, au moins jusqu'à ce qu'ils eussent franchi la Meuse. Il est vrai aussi que le corps allemand détaché de Metz à la droite du Prince Royal, pouvait être impuissant, s'il était obligé de recevoir seul le choc de Mac-Mahon, à repousser les Français, et sans doute la présence de Bazaine à Metz, devait nécessairement retenir une très-grande partie de la première et de la deuxième armée allemande, et les empêcher de faire face à un autre ennemi ; on ne peut nier que si les choses eussent tourné ainsi, le plan français promettait beaucoup, qu'il pouvait, comme l'imaginaient quelques prôneurs peu réfléchis, être suivi de résultats aussi considérables que la marche du Douro sur Vittoria.

Mais en guerre, comme partout, il faut que les moyens soient proportionnés à la fin, et le ridi-

cule dépassait de beaucoup le sublime dans le plan en question. Que le mouvement projeté ne fût pas deviné jusqu'à Rethel, que le Prince Royal fût incapable de l'arrêter avant le passage des défilés de l'Argonne et de la Meuse, que le corps à droite ne pût suffire à le contenir, et que le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz ne fussent pas assez forts pour se rabattre en force sur Mac-Mahon, soit ! l'opération n'en était pas moins injustifiable à tous les points de vue.

L'armée française en s'avançant de Rethel sur Metz, par Montmédy, s'étendait le long d'un arc dont la corde était occupée dans toute sa longueur par l'ennemi, et cela avec des forces supérieures, et si elle était une fois battue, elle devait être exposée au plus épouvantable désastre. Elle devait presque inévitablement être atteinte par le corps allemand à la droite du Prince Royal, en approchant de la région de l'Argonne et de la Meuse, car il n'était guère éloigné de cette ligne ; et s'il en était ainsi et que l'armée du Prince Royal eût le temps d'accourir, il fallait s'attendre encore à un revers terrible. Bien plus, si ces périls mêmes

étaient évités, et si Mac-Mahon se frayait un chemin jusqu'à Montmédy, il n'y avait rien qui pût empêcher le Prince Royal de faire un circuit, et après avoir atteint Metz, d'effectuer sa jonction avec les autres armées allemandes et de battre l'ennemi quand il s'avancerait par Thionville.

En fait, la manœuvre projetée était une immense et très-dangereuse marche en flanc, effectuée par une armée mal montée et désorganisée, avec un adversaire formidable en possession de toutes les lignes intérieures et invincible si toutes ses forces se concentraient.

D'un autre côté, les circonstances locales rendaient non-seulement cette marche insensée, mais exposaient Mac-Mahon, s'il était battu, à une ruine complète ; il fallait franchir l'Argonne et la Meuse par des chemins détournés et un pays difficile, et la Meuse une fois passée, le Maréchal devait se trouver acculé à la frontière tout du long de la route de Montmédy à Thionville. Il s'engageait donc dans une entreprise dans laquelle il devait être surpris en flanc, écrasé par des forces supérieures et dans laquelle, une fois

battu, il devait être très-probablement privé de toute chance de retraite et rejeté sur le territoire belge, où ses soldats seraient obligés de mettre bas les armes. Quant à l'idée que le Prince Royal continuerait sa marche sur Paris, et ne se retournerait pas en apprenant la direction nouvelle du Maréchal, elle est tellement puérile qu'on peut s'étonner qu'elle ait un seul instant été acceptée.

Voilà donc l'opération qui devait sauver la France, détruire les orgueilleux princes allemands et que les stratégistes des journaux de Paris comparaient à la marche à travers les Alpes, prélude de Marengo ! son auteur inconnu avait peut-être présent à l'esprit le célèbre mouvement de Napoléon Ier, en 1814, lorsque, laissant les alliés s'avancer sur Paris, il remonta vers les forteresses de la frontière pour en tirer leur garnison et renforcer son armée décimée.

Mais il y a toute la distance entre les deux combinaisons qu'il peut y avoir entre l'effort du génie jouant sa dernière partie et l'aveuglement de la présomption ignorante ; Napoléon, en se retirant sur Saint-Dizier, n'était pas assez fort pour couvrir Paris, privé alors, il faut se le rappeler, de

toutes fortifications. Il avait raison de croire d'ailleurs que le timide Schwartzemberg s'arrêterait à la nouvelle que le redoutable Empereur pouvait menacer ses derrières. Par-dessus tout il ne courait pas le risque d'être détruit dans sa marche sur la Lorraine, et une fois à Metz, il était assuré de se voir rejoint par une force considérable qui, après la gloire de Montmirail, pouvait au moins lui permettre de prolonger une lutte indécise. Son mouvement en conséquence répondait aux nécessités de la situation. Au point de vue politique il présentait quelque perspective de succès. Il ne mettait pas son armée en danger, et si les alliés eussent été moins forts, ou si Paris eût tenu une seule semaine, de graves conséquences pouvaient s'ensuivre.

Mais Mac-Mahon avait plus de ressour ces qu'i n'en fallait pour défendre Paris aujourd'hui bien fortifié. Son armée était tout à fait en situation de remplir ce rôle. Lui ou ses conseillers devaient bien penser que le Prince Royal se mettrait à sa poursuite dès qu'il se dirigerait au nord; surtout, et c'est là le point décisif, que sa marche sur Metz le long de la frontière belge,

l'exposerait inévitablement au plus grave danger et le conduirait très-probablement à une catastrophe. Rien ne lui imposait une pareille entreprise; elle ne devait donc pas être tentée. Elle présentait à peine une chance de succès, et elle pouvait déchaîner sur la France les plus effroyables calamités.

Nous ne pouvons croire qu'un général expérimenté et d'une habileté reconnue soit l'auteur de ce plan insensé ; nous préférons supposer que Mac-Mahon n'a fait que céder à la pression exercée sur lui dans l'intérêt de la dynastie impériale et sous le coup des circonstances politiques. Il n'échappe pas ainsi assurément à la responsabilité d'une marche si fatale. Dans sa situation, il aurait dû refuser de conduire ses troupes au-devant d'un péril tellement évident, et si son discernement militaire n'a pas failli, c'est le courage moral qui lui a manqué. Y a-t-il quelqu'un qui puisse supposer qu'en semblables circonstances le duc de Wellington eût jamais consenti, sur les instances de qui que ce fût au monde, à engager une armée anglaise dans une aventure aussi désespérée ?

Le 22 août, l'armée de Mac-Mahon commença à marcher définitivement dans la direction du nord. L'aspect des troupes et leur lenteur à se mouvoir auraient dû avertir un général prudent qu'elles n'étaient pas en état d'entreprendre une entreprise périlleuse qui requérait surtout pour réussir une grande célérité. L'artillerie était mal attelée et mal montée ; les trains étaient insuffisants et en désordre ; la cavalerie peu nombreuse et de qualité inférieure ; l'infanterie, composée d'un ramassis de tous les régiments, de levées inexpérimentées, de soldats découragés, manquait tout à fait de solidité ; l'Empereur était là, à côté de son armée, destitué d'un commandement qu'il avait été obligé d'abandonner ; bien différent du terrible chef de sa race, l'âme inspirée de ses bataillons armés, il embarrassait tout au contraire de la pompe fastueuse de sa grandeur, et avec lui il traînait l'impérial enfant enlevé à son palais pour contempler l'éclat d'une guerre triomphale, et attristé déjà du spectacle de tant de revers.

Ce n'est que dans l'après-midi du 23 que ces masses confuses traversèrent Reims, et on

dit que Mac-Mahon, inquiet déjà et sachant bien que tout dépendait de sa célérité, s'adressait à quelques colonnes en marche, et leur rappelait que les soldats français avaient fait un jour dix lieues sous le soleil d'Afrique; la différence était grande cependant entre les excursions de quelques régiments de troupes légères et le mouvement d'une armée novice et pesante, et quoique le Maréchal, sans doute, ait fait tous ses efforts pour pousser ses hommes en avant, il lui fallut deux jours pour atteindre Rethel à une distance de sept lieues seulement !

A ce point où la direction du mouvement devait nécessairement se révéler, Mac-Mahon fit évidemment tout pour marcher le plus rapidement possible, et ce n'est que justice pour un général courageux, quoique imprudent, de lui reconnaître au moins le mérite de l'intention; il partagea son armée en trois corps, et ayant dirigé vingt mille hommes par le chemin de fer de Rethel à Mézières, où ils avaient pour objet de rejoindre un corps auxiliaire venant de Paris, avec le général Vinoy, et qui devait se rattacher à son arrière-garde après le passage de la Meuse,

il s'avança en deux grandes colonnes par les routes parallèles qui, au nord, par Sedan et Mouzon, et au sud, par Vouziers et Buzancy conduisent, à travers l'Argonne, à Montmédy.

Il n'y a rien à reprendre dans ces dispositions, la fatale entreprise une fois commencée, et nous pouvons bien imaginer que le Maréchal accéléra son mouvement autant que possible. Mais son armée n'était pas faite pour les marches forcées : elle avait déjà donné des preuves d'indiscipline et même de rébellion. Elle était particulièrement faible du côté de la cavalerie, et elle se mouvait, dans ce moment critique, avec le désordre inhérent à sa mauvaise organisation. Encombrée de traînards, privée de pionniers et retardée par des obstacles de toute sorte, elle faisait à peine plus de trois lieues par jour, et le 27 août arriva avant que son aile droite, encore loin de la Meuse, eût traversé Vouziers.

Pendant que ces opérations, pleines de dangers, étaient dirigées par les généraux français, et que l'armée de Mac-Mahon essayait la tentative désespérée de dégager Metz, les chefs alle-

mands n'avaient pas perdu de temps et s'étaient préparés pour toutes les éventualités.

Deux jours après la bataille du 18, de grandes forces de la landwehr avaient atteint Metz afin de remplir les vides des derniers engagements, et une partie considérable de troupes régulières s'était ainsi trouvée libre pour de nouvelles opérations ; une nouvelle armée était placée sous les ordres du Prince Royal de Saxe, et elle quittait Metz vers le 19 août, en vue de coopérer avec le Prince Royal de Prusse, et de rejoindre son aile droite dans sa marche sur Châlons. Cette armée était composée de la garde Prussienne, du douzième corps Saxon et du quatrième corps Allemand qui n'avait pas pris part aux batailles de Metz ; c'étaient environ soixante-dix ou quatre-vingt mille hommes des meilleures troupes, et ils s'étaient avancés au delà de Verdun sur la Meuse, en vue d'atteindre Châlons par la ligne de Clermont et de Sainte-Menehould.

Cependant le Roi, avec quelques divisions, s'était mis en marche pour rejoindre son fils par Pont-à-Mousson et Commercy, en vue d'attaquer Mac-Mahon avec les armées réunies, s'il

s'arrêtait à Châlons, et, après l'avoir battu, de pousser sur Paris. Le 25 août, le Roi et le Prince Royal avaient fixé leur quartier général à Bar-le-Duc, à une grande distance encore de Châlons, la masse de là troisième armée Prussienne se trouvant autour de Bar-le-Duc et en arrière à Ligny, et la cavalerie occupant toute la région environnante, et ayant même dépassé Châlons. Les généraux allemands étaient pleinement convaincus que Mac-Mahon les attendait près du grand camp ou comptait se rabattre sur Paris, lorsque la nouvelle arriva qu'il s'était retourné vers Reims, et marchait dans la direction du nord; pendant quelques heures, on semble s'être refusé à accepter une nouvelle presque incroyable en effet; mais dès qu'elle fut confirmée, l'homme éminent, dont le souffle a inspiré toute la campagne, devina bien vite l'intention du Maréchal.

Nous ne croyons pas à cette fable que de Moltke ait eu une demi-heure d'anxiété, en suivant sur la carte la marche des Français, car il était dans une position qui lui permettait de frapper sur l'ennemi un coup terrible. L'armée du Prince Royal de Saxe, du côté de la Meuse,

était assurée de couper la route à Mac-Mahon, et si le Prince Royal de Prusse avait le temps d'envelopper l'ennemi par le flanc, que deviendrait le malheureux Maréchal acculé à la frontière par des forces écrasantes?

Le parti fut bientôt pris, avec cette clairvoyance qui a caractérisé toute la stratégie allemande; l'ordre fut donné au gros des forces allemandes d'exécuter un grand mouvement vers le nord, et le 26 août, le Prince Royal de Saxe s'avançait vers la Meuse par Stenay, pendant que son collègue, à marches forcées, remontait par Clermont, Grand-Pré et probablement Suippe, pour atteindre le flanc ou l'arrière des colonnes de Mac-Mahon qui s'efforçaient de se frayer un chemin à l'est. Le mouvement de la troisième armée allemande fut conduit avec une diligence remarquable, et il était évident que, si Mac-Mahon était battu, il devait être exposé à un effroyable désastre, car les deux armées allemandes réunies comptaient près de deux cent quarante mille hommes dans les meilleures conditions militaires, contre cent trente mille environ inférieurs sous tous les rapports; nous allons

voir les incidents de cette lutte gigantesque entre les deux armées et son extraordinaire résultat.

Laissant les Allemands en marche vers le nord, nous revenons aux mouvements de Mac-Mahon. La droite du Maréchal, comme nous l'avons vu, avait seulement traversé Vouziers le 27 août, et sa gauche, probablement le même jour, avait à peine atteint le Chêne-Populeux. Pendant ce temps-là, suivant des calculs raisonnables, le Maréchal aurait dû avoir déjà gagné la Meuse et s'il en eût été ainsi, un coup d'œil sur la carte montrera que, placé entre Rethel et le fleuve, il aurait échappé à la troisième armée Allemande, à ce moment à deux journées de marche encore au sud.

Comme nous l'avons montré, toutefois, cette considération n'excuse en aucune façon la stratégie des Français : car, avant que Mac-Mahon pût avoir atteint Metz par Montmédy et Thionville, il était inévitable qu'il fût rejoint par le Prince Royal de Saxe ou même par le Prince Royal de Prusse, et placé dans une position très-critique. Dans l'état actuel des choses,

le Maréchal était encore à huit lieues environ de la Meuse, ayant devant lui un pays difficile d'accès, et comme il était en retard, et qu'il fallait s'attendre à ce que les armées allemandes missent tout en œuvre pour le prendre en flanc, il n'aurait dû rien épargner pour avancer promptement.

Cependant, entre le 27 et le 29 au matin, la colonne droite de l'armée française avait seulement ses avant-postes à Buzancy, pendant que la gauche, quoique ses avant-postes touchassent Stenay, était seulement à Stonne et à Beaumont, le gros des colonnes s'étendant bien en arrière ; c'est-à-dire qu'elles étaient à une marche encore de la Meuse, lorsqu'elles auraient dû la passer trois jours auparavant, et que les divisions de l'arrière-garde étaient plus éloignées encore. Ce retard n'a pas été expliqué jusqu'ici. Nous l'attribuons seulement à l'état des troupes et à l'inintelligence des chefs de corps dont on dit de tristes choses, et non à l'incurie de Mac-Mahon, car ses dispositions en quittant Rethel, montrent qu'il entendait se déplacer rapidement. Quoi qu'il en soit, le temps approchait où les erreurs

de la combinaison française, empirées encore par cette déplorable lenteur, allaient devenir frappantes et saisissantes pour tous.

Les armées allemandes, du 26 au 29, avaient fait des efforts extraordinaires pour tomber sur Mac-Mahon, au passage de la Meuse, et leur succès était déjà assuré. Les forces du Prince Royal de Saxe, s'avançant probablement en deux colonnes, avaient atteint la Meuse à Dun le 28, et étaient ainsi en situation d'arrêter et de retarder l'avant-garde de l'armée française, si elle tentait de traverser la rivière. Cependant l'armée du Prince Royal de Prusse, se hâtant au centre par Varennes et Grand-Pré, et à gauche par Senne et peut-être Suippe, était arrivée sur la ligne de marche de la colonne droite du Maréchal de France, et dans la soirée du 28, nous le cróyons, l'avait occupée aux abords de Vouziers. Un pas de plus, et cette immense armée allait tomber sur les positions des malheureux Français qui, ainsi, en face de la Meuse, pris et assaillis en flanc et à l'arrière, allaient être écrasés par des forces supérieures et enveloppés dans un terrible désastre.

Les opérations du 29 et du 30, quoique grosses des destinées de la France et de l'Empire, sont encore imparfaitement connues, et nous ne pouvons les décrire que d'une manière générale. Mac-Mahon, averti par des engagements d'avant-postes à Buzancy et en arrière à Attigny, et par un combat plus sérieux à Nouart, de la présence des Allemands en force, semble avoir essayé de rejeter sa droite sur sa gauche, afin de masser toute son armée et évitant l'ennemi, de traverser la Meuse et de se frayer un chemin vers Carignan, dans l'espoir de pouvoir encore atteindre Montmédy. Cette opération prit plusieurs heures, mais elle fut exécutée sans grandes pertes, et l'après-midi du 29 août, l'armée de Mac-Mahon était à peu près concentrée au delà de Stonne, près de la Meuse; l'extrême arrière-garde touchait encore le Chêne; tout un corps était resté à Beaumont pour retenir plus bas les Allemands, et un petit corps de cavalerie atteignait Stenay, dans le but probablement d'observer l'ennemi.

Mais en même temps, toute la ligne allemande s'était avancée également; l'armée du Prince

Royal de Saxe avait garni les deux rives de la Meuse à Stenay et occupé tous les abords, pendant que celle de son collègue s'était avancée au delà de Grand-Pré et de Vouziers à l'est, et se massait sur le flanc et à l'arrière des Français. Le filet s'étendait autour du Maréchal, en se resserrant aux abords de la Meuse, et les mouvements des Allemands avaient été si bien combinés qu'un de leurs généraux avait pu indiquer quelques jours auparavant, les positions mêmes dans lesquelles l'armée française devait se trouver finalement acculée.

Cependant Mac-Mahon, à ce qn'on dit, n'était pas encore alarmé, et le bruit court que le matin du 30, l'Empereur envoya une dépêche à Paris annonçant le passage de la Meuse et « qu'on pouvait compter sur une brillante victoire. » L'armée française commençait alors à franchir le fleuve, et deux de ses corps ayant effectué le passage, marchaient dans la direction de Carignan, l'étape dernière sur Montmédy. Dans l'intervalle, cependant, un corps de Bavarois de la troisième armée allemande était arrivé à Beaumont, avait surpris le corps français qui s'y

trouvait et l'avait mis en déroute après une courte résistance ; et en peu de temps, toutes les forces françaises restées du côté gauche de la Meuse se trouvaient rejetées précipitamment sur le fleuve.

Mac-Mahon, qui s'était rabattu en arrière de Stonne, tenta un mouvement vigoureux et s'efforça, pour un temps, de retarder l'ennemi, laissant voir, dans la manière dont il réussit à masquer son mouvement de retraite, un éclair de son habileté bien connue de tacticien ; avant peu, cependant, un autre corps de la troisième armée allemande était venu en ligne. La principale partie des forces du Prince Royal de Saxe s'avança pour le rejoindre près de Stenay, et lorsque les Français arrivèrent sur la Meuse, ils furent assaillis d'une manière terrible à Mouzon et mis en déroute avec une perte effroyable. En même temps, le reste de l'armée du Prince Royal de Saxe s'était mis en mouvement de Stenay, au delà de la Meuse, vers Carignan, et menaçant les corps français qui avaient déjà passé de l'autre côté, les rejeta en arrière dans une retraite précipitée.

En opérant ainsi, l'armée française avait fini

par effectuer le passage de la Meuse, quoiqu'elle eût considérablement souffert, mais elle était dans une situation presque désespérée. Son mouvement sur Montmédy était coupé. Elle était menacée d'un grand désastre, et d'une destruction complète si elle tentait de combattre; ou bien elle allait se trouver acculée à la frontière, si les grandes armées allemandes, se concentrant, l'attaquaient dans toutes ses positions. Le rêve d'atteindre Metz par Montmédy, c'est-à-dire en traversant un arc de cercle dont un ennemi deux fois plus fort occupait toute la corde, s'était dissipé comme une immense illusion, et une erreur stratégique de la nature la plus grave, allait être suivie de ses conséquences naturelles.

Sans doute la lenteur de la marche de Mac-Mahon sur la Meuse, qui avait permis à la troisième armée allemande de le rejoindre en flanc et à l'arrière, sans doute la surprise du corps de Beaumont commandé par le malheureux de Failly, qui précipita la retraite sur Mouzon, et la convertit en une véritable déroute, accélérèrent et aggravèrent la catastrophe. On ne peut

nier non plus que les généraux Allemands tirèrent des chances qui leur étaient données, le meilleur parti possible. Mais tout cela, en définitive, n'était qu'accidentel, et le plan français était si profondément défectueux en lui-même, que comme nous y avons insisté, l'armée de Mac-Mahon devait presque inévitablement et en tous cas, être battue, et placée dans la position la plus critique avant d'avoir pu se frayer un chemin vers Metz.

Les mouvements qui suivent, pour le 30 août, peuvent être indiqués en quelques mots. Le corps français qui avait été battu à Mouzon se rabattit le long de la rive droite de la Meuse, dans un état véritable de panique et de démoralisation, jetant ses armes et effets d'équipement dans le fleuve et ne s'arrêta qu'après avoir passé la Chiers, rivière étroite et profonde qui, coulant au nord-ouest, tombe dans la Meuse près de Remilly, au nord de Sedan.

En même temps, l'autre corps français qui avait traversé la Meuse un peu plus tôt, et avait battu en retraite devant le Prince Royal de Saxe, se retirait de Carignan, derrière la Chiers, effec-

tuant sa jonction avec les troupes battues entre Remilly et Douzy.

L'armée de Mac-Mahon était ainsi rassemblée derrière la Chiers à la tombée de la nuit, le 30, mais découragée, humiliée et vaincue; on peut juger de la conduite de quelques-uns de ses officiers, d'après le bruit que l'état-major d'un des principaux corps, figura à un bal à Douzy, ce soir-là même, dansant véritablement sur un volcan.

Cependant toute l'armée du Prince Royal de Saxe s'avançait de Carignan vers la Chiers, pendant que le gros des forces du Prince Royal de Prusse, se concentrant rapidement, poussait vers Remilly et la contrée adjacente.

Telles étaient les positions des armées ennemies le matin du 31 août; une chance seulement, si légère qu'elle était presque sans espoir, et qu'il faut noter simplement pour les élèves de l'art militaire, restait peut-être au Maréchal de France, s'il eût été le général d'Arcole ou de Rivoli. Son armée était concentrée derrière la Chiers; le Prince Royal de Saxe était seul devant lui, et le Prince Royal de Prusse était sur la rive

gauche de la Meuse, à quelque distance, le fleuve entre eux deux. Mac-Mahon, qui avait probablement avec lui cent dix mille hommes, ne pouvait-il pas se dégager et tomber sur le Prince Royal de Saxe qui n'en avait pas plus de soixante-dix à quatre-vingt mille, s'efforcer de l'écraser, et libre, avant que le Prince de Prusse eût pu traverser la Meuse, accabler ensuite celui-ci par la supériorité du nombre ? Sans doute, un effort de cette nature aurait requis des troupes de qualité supérieure, alors que les Français étaient découragés par la défaite ; sans doute aussi, selon toute probabilité, Mac-Mahon aurait fini par être détruit, car le Prince de Prusse serait bien parvenu à franchir la Meuse et l'aurait rejeté sur la frontière belge ; mais en songeant à la catastrophe finale, il faut reconnaître que le Maréchal aurait peut-être consulté les véritables intérêts de la France, s'il eût tenté un coup pareil.

Le Maréchal cependant résolut de garder tout simplement une position défensive, et s'il se trompa, nous ne devons pas oublier que nous raisonnons aujourd'hui après l'événement, et que, très-probablement, il savait que son armée

n'était pas à la hauteur d'un grand mouvement offensif. La position qu'il prit, quoique essentiellement défectueuse, et moins bien occupée qu'elle aurait pu l'être, était cependant forte dans ses traits essentiels, et, avec sa situation compromise, la meilleure qu'il pût choisir.

Derrière la Chiers, et dans l'angle formé par cette rivière et le cours de la Meuse, une série de hauteurs, coupées par des ravins et traversées par des collines et des terrains inextricables, s'étendent de Givonne, sur la frontière belge, à la vieille ville de Sedan, sur la Meuse ; et avec les villages de Balan et de Bazeilles en face, sur la grande route de Sedan à Carignan, forment avec la Chiers, qui leur sert de fossé, une succession de lignes formidables de défense par rapport à l'ennemi qui s'avance contre elles. Givonne, au milieu d'une masse de forêts qui descendent tout à l'entour jusqu'en Belgique, présente une bonne position à l'aile d'une armée qui ne pourrait pas aisément y être tournée, et Sedan, d'un autre côté, offre des avantages à plusieurs égards, comme point défensif pour une autre aile.

La ville est sur la rive gauche de la Meuse, avec un petit faubourg rejeté sur l'autre rive, et le fleuve, dans son passage, forme un large détour, qui, coulant au nord-ouest et revenant vers le sud, oppose en quelque sorte une double barrière à l'aggression d'un ennemi de ce côté. Au delà de Sedan, et vers ce circuit, les éminences de Floing et de la Garenne, couronnées de bois et de villages, commandent le fleuve, et si elles étaient attaquées elles pourraient être vigoureusement défendues contre une attaque sur le derrière de la ville.

En laissant de côté quelques escarmouches sans importance, le 31 août fut employé par Mac-Mahon à établir son armée dans ses positions. Il n'avait probablement pas plus de cent dix mille hommes, si l'on tient compte des pertes du jour précédent, — les vingt mille hommes détachés de Mézières ne semblent pas l'avoir rejoint,—et environ quatre cent quarante canons; il dut enfin comprendre l'étendue de son péril. Le Prince Royal de Saxe était en face de lui, derrière la Chiers, avec toute son armée, et, à sa droite, sur l'autre rive de la Meuse, s'éten-

daient les masses nombreuses du Prince Royal de Prusse.

Le Maréchal évidemment fit ses préparatifs dans la supposition qu'il serait attaqué en front et aussi sur son flanc droit, quoiqu'il soit suffisamment clair qu'il ne prévoyait pas comment le Prince Royal de Prusse devait opérer contre lui. Il forma son armée en un large angle saillant, s'étendant de Givonne au sud-est jusqu'à Bazeilles et Balan à son sommet, et de là descendant à Sedan, du côté du circuit de la Meuse, et tout près d'une colline qui domine Floing. Sa gauche s'appuyait sur Givonne et la forêt avoisinante, et était composée de ses troupes les plus faibles, dans la pensée qu'elle ne pourrait pas être tournée, par suite des obstacles du passage et de l'étroit voisinage d'une frontière neutre.

La ligne française s'étendait de là, tout le long des hauteurs qui enveloppent Sedan, le centre droit occupant Bazeilles et Balan; et Mac-Mahon maintint en forces considérables ses meilleures divisions dans ces positions dominantes, afin de conserver libre la grande route de Carignan et de

renforcer son front en avant. Il avait défendu de son mieux ses positions de Givonne à Sedan ; des canons, avec des masses d'infanterie couronnaient les éminences, et commandaient les vallées intermédiaires toutes boisées, et sur quelques points des retranchements étaient disposés pour arrêter l'attaque attendue de l'ennemi.

La droite des Français, s'étendant derrière Sedan, était protégée en partie par le cours de la Meuse, en partie par la ceinture de la ville à l'ouest, et en partie par une inondation artificielle du fleuve, qui avait été organisée à la hâte. Au delà de Sedan les plateaux et les pentes de Floing et de la Garenne, du côté de la ville, étaient occupés par de larges corps de troupes, quoique le Maréchal semble avoir pensé qu'une attaque sérieuse sur ce point fût tout à fait improbable.

La Chiers, de Douzy à Remilly, coulait directement devant le front français, et opposait une barrière au Prince Royal de Saxe ; dans cette position, couverte par deux cours d'eau et derrière des obstacles de toute nature, Mac-Mahon se tint prêt à recevoir l'armée allemande, et le

malheureux Empereur, dit-on, attendait encore l'issue, plein d'espoir.

Cette position des Français, quoique forte sur quelques points et formidable par ses défenses naturelles, avait néanmoins tous les défauts inhérents à une formation d'angle saillant. Le front de projection sur Bazeilles et Balan était exposé à un feu croisé. Une fois écrasé, la défaite s'ensuivait, et pendant que les ailes devaient être embarrassées dans leur mouvement, si l'une d'elles était tournée, toutes deux étaient en péril, et la masse entière se trouvait obligée de reculer, enveloppée dans une terrible confusion.

Sedan aussi où, dans ce cas, l'armée était obligée nécessairement de se précipiter pour chercher un abri, était livrée au feu de l'artillerie des hauteurs et de la vallée de la Meuse, et si les pentes derrière la ville étaient occupées, elle devait être littéralement broyée par l'artillerie. Qu'était-ce donc si le Prince Royal de Prusse parvenait à atteindre les lignes du côté du circuit de la Meuse pendant que le front de Mac-Mahon serait forcé par le Prince Royal de Saxe à travers la

Chiers? L'ennemi ne se trouverait-il pas livré à un effroyable massacre sans espoir de fuite et exposé à une complète destruction?

Les généraux allemands ne furent pas lents à saisir tous les avantages qui étaient à leur disposition, et le 31 août, ils formaient le plan d'envelopper complétement l'armée française, de l'enfermer dans Sedan et de lui couper la seule issue qu'elle pût tenter dans un accès de désespoir, celle d'une retraite à travers la frontière belge. Ils avaient près de deux cent quarante mille hommes avec six à sept cents canons et, avec cette immense supériorité de force et l'ascendant de leurs succès ininterrompus, ils se décidèrent à des opérations qui, contre un ennemi plus fort et plus confiant, n'auraient pas été sans danger.

Le Prince Royal de Saxe devait attaquer et tourner l'extrême gauche des Français tout en assaillant leur front, et la gauche tournée et le front ébranlé, il devait envoyer des troupes par la droite, sur leurs derrières, qui, rencontrant un détachement du troisième corps de l'armée allemande, envelopperaient entièrement l'en-

nemi. Le Prince Royal de Prusse, cependant, était chargé d'attaquer la droite de Mac-Mahon aux points saillants de Bazeilles et de Balan, effectuant sa jonction avec son collègue. Il devait aussi accabler l'aile droite française quand elle se trouverait rejetée derrière Sedan, et, au nord, ses troupes devaient rencontrer celles du Prince Royal de Saxe, et en complétant le cercle, enfermer complétement les Français.

Le 31 fut consacré aux mouvements requis par cette grande opération ; le prince royal de Saxe plaça ses trois corps non loin de la Chiers et le long de son cours. Le Prince Royal de Prusse mit en mouvement ses Bavarois au delà de Remilly, pour traverser la Meuse et attaquer Bazeilles et Balan, et, pendant qu'il se préparait à franchir le fleuve par le circuit en arrière de Sedan, il maintint des forces importantes sur la rive gauche et envoya plus bas quelques divisions pour coopérer au grand mouvement tournant à accomplir de l'autre côté. Cent soixante-dix mille hommes avec près de six cents canons allaient être engagés dans la mêlée de la bataille. Le reste était destiné à cerner

les Français ou était massé à titre de réserve sur différents points.

Tel était le plan des généraux allemands, et quand on songe à la force de l'ennemi et aux grands résultats qu'il promettait, on peut le regarder comme un des plus hardis et des plus admirables qui aient jamais été conçus; quoiqu'il pût offrir quelques côtés faibles, il était assurément moins hasardeux que celui qui avait enfermé Bazaine dans Metz, et s'il réussissait, il anéantissait toute l'armée de Mac-Mahon.

La nuit du 31 fut claire, et l'horizon apparaissait comme une large voûte rougeâtre, car des deux côtés de la Meuse, d'innombrables feux marquaient les bivouacs des armées, attendant le combat du lendemain. La matinée cependant fut brumeuse, et c'est à la faveur du brouillard, que les gardes avancées du Prince Royal de Saxe traversèrent la Chiers, pendant que les Bavarois, qui avaient déjà franchi la Meuse, vinrent en ligne avec son aile gauche, et se préparèrent à attaquer Bazeilles.

Avec la négligence qui, durant toute la campagne, a si souvent compromis l'état-major

français, les ponts sur la Chiers n'avaient pas été rompus, et la première ligne de défense de Mac-Mahon fut emportée sans la moindre perte, les avant-postes de cavalerie française se dispersant de tous côtés, sans tentative de résistance.

Les colonnes du Prince Royal de Saxe furent alors dirigées sur Givonne pour tourner la gauche des Français et vers les hauteurs qui protégeaient leur centre gauche, pendant que les Bavarois s'avançaient pour écraser Bazeilles et forcer leur front vers Sedan. A la vue des Allemands, les mauvaises troupes qui gardaient le point important de Givonne, commencèrent à fléchir et à lâcher pied, et après un combat court mais décisif, l'aile gauche française fut tournée et rompue, des bandes de fuyards se précipitant vers les bois pendant que d'autres retombaient sur le centre maintenant pressé. A dix heures les Allemands victorieux balayaient tout devant eux, du côté d'Ally et de Saint-Meuges, bien en arrière des positions françaises, pour effectuer avec le Prince Royal de Prusse, cette jonction qui devait être le grand résultat de la journée,

et ne rencontrant de ce côté aucun obstacle, ils ne tardèrent pas à atteindre leur but.

Cependant, une lutte d'une nature bien différente et plus digne de la vieille renommée des Français, s'engageait sur leur front ; la fortune du jour y resta longtemps indécise : les pentes des collines furent ardemment disputées; chaque talus fut le théâtre d'une rude rencontre, et quoique la ligne française reculât peu à peu devant les efforts écrasants de l'artillerie allemande, la victoire fut courageusement et sérieusement débattue.

Bazeilles et Balan furent la scène des plus terribles efforts de la journée : les Français, convaincus de l'importance décisive de ces positions, s'y rattachèrent avec l'énergie du désespoir, et quoique les Bavarois s'y précipitassent avec une bravoure résolue, soutenus par des batteries qui y répandaient un feu croisé véritablement destructeur, la résistance fut longue et héroïque. Napoléon III s'efforçant de racheter ses fautes de général par son courage personnel, combattit, dit-on, au milieu des rangs. Une fois, ses soldats réussirent à repous-

ser les efforts de l'ennemi, et à une heure avancée de l'après-midi, la lutte sanglante était encore incertaine.

Pendant cette mêlée, une autre bataille s'était engagée à l'extrême de l'aile droite française. Mac-Mahon avait fait briser un pont du chemin de fer qui traversait la Meuse, pensant sans doute se protéger ainsi d'une manière suffisante, et comme nous l'avons dit, il ne semble pas avoir cru que de ce côté sa ligne fût exposée à un danger sérieux. Sous le couvert cependant du brouillard du matin, le Prince Royal de Prusse avait lancé une division, sur des pontons, à travers la Meuse, au circuit en arrière de Sedan, avait couronné de batteries la crête des collines qui dominent Floing et les alentours, et avait ainsi tourné la position française par un mouvement qui semble avoir été une véritable surprise. Les Allemands débordant de l'autre côté de la rivière et sous la protection de leur artillerie, attaquèrent en force les Français stupéfaits, qui, pris par derrière, n'avaient rien à faire qu'à défendre les positions qu'ils occupaient encore.

Le combat fut acharné pendant plusieurs

heures. Les plateaux près de Floing et de la Garenne, garnis de retranchements, furent longtemps le théâtre de rencontres sanglantes, et quelques brillantes charges de cavalerie s'efforcèrent de déloger les assaillants de ces positions favorables. Le résultat définitif cependant, si l'on songe à la force toute-puissante de la troisième armée allemande, ne pouvait pas être douteux, et lorsque la ligne du feu franchissant Givonne, annonça au Prince Royal de Prusse la défaite de la gauche française et le mouvement en avant de son collègue de Saxe, il avait en mains plus d'hommes qu'il ne lui en fallait pour le mouvement qui allait envelopper complétement l'ennemi.

Vers une heure, la ligne allemande s'était refermée sur les derrières de l'armée française, et lui avait coupé toute chance de retraite. Cela fait, c'est en vain que des forces nouvelles tentèrent de résister à leur destin, repoussées qu'elles étaient graduellement vers Sedan. En vain les batteries les unes après les autres, furent mises en mouvement, et la cavalerie s'élança sur les colonnes en marche ; la ligne reculait toujours, et

enfin, brisée en une masse confuse, elle se jeta en désordre dans la ville, écrasée sous le feu d'une artillerie formidable.

D'un autre côté, après une courageuse résistance, les Français étaient chassés des hauteurs sur leur front, et Bazeilles et Balan une fois enlevés triomphalement, en dépit d'une lutte acharnée à laquelle les habitants mêmes prirent part, l'armée française s'engouffra tout entière dans Sedan, véritable chaos de fugitifs rompus et au désespoir, incapables à la fois du combat ou de la retraite. Convergeant tout à l'entour de sa victime, l'armée allemande avec toutes ses forces, l'enfermait maintenant dans un cercle infranchissable.

On se rappellera toujours les scènes qui suivirent comme mémorables dans les annales de la guerre : pendant quelque temps, l'artillerie allemande tonna sur les masses qui remplissaient Sedan, jusqu'à ce qu'un pavillon blanc agité du haut des murs sans défense, annonçât la résolution d'une conférence. La tempête de feu cessa peu à peu, et la nuit descendit sur cet effroyable spectacle d'une armée détruite et captive sans

espoir sous l'étreinte toute-puissante de son vainqueur.

Mac-Mahon était tombé de bonne heure le matin, mis hors de combat par une blessure grave, et le malheureux général eut du moins ce bonheur d'échapper au spectacle plein d'angoisse de cette catastrophe sans égale dans l'histoire. Un conseil de guerre fut convoqué à Sedan, et on y décida dans la consternation, mais presque à l'unanimité, qu'il était impossible de résister au décret fatal, et qu'il était nécessaire de se remettre à la merci des vainqueurs.

Ceux qui s'efforçant à bon marché de conquérir un renom qu'ils ne méritent pas, ou qui s'empressant de fouler aux pieds l'homme tombé, prétendent aujourd'hui qu'ils furent trahis, que l'Empereur est responsable de tout ce qui s'est passé et qu'il était encore possible de se frayer un chemin à travers l'ennemi, se montrent indignes du nom de soldats et sourds à la voix de la vérité et de l'honneur. La seule chance de salut qui restât à l'armée française avait été perdue le 31 août, quand les Allemands étaient encore de l'autre côté de la Meuse. Maintenant, après

une écrasante défaite, cette armée était à la merci d'un ennemi irrésistible, et aucun effort ne pouvait conjurer son destin.

Napoléon III qui, durant la bataille, avait combattu bravement, et qui, ses détracteurs doivent se le rappeler, aurait pu aisément franchir à temps la frontière, se rendit à l'inévitable, et quoiqu'il retardât l'issue de quelques heures, et s'efforçât d'obtenir les meilleures conditions pour ses troupes, il reconnut lui-même la nécessité de se rendre. L'armée française à ce moment était presque à l'état de dissolution ; l'enfer a-t-on dit était déchaîné dans Sedan. Les liens de la discipline étaient complétement brisés, et les officiers au désespoir avaient perdu tout pouvoir sur une soldatesque mutinée et en furie.

Le matin laissa voir les masses nombreuses des Allemands rassemblées dans leur force menaçante, et les ruines fumantes de Bazeilles et de Balan, détruits par les bombes et le feu le jour précédent, montrèrent assez ce que pouvait être la fin de Sedan, si elle essayait de résister à l'artillerie prête à vomir la mitraille.

L'heure était venue, et à midi, le 2 septembre,

la dernière armée de la France qui tînt encore la campagne, avait subi les conditions du roi de Prusse, et le chef de l'État lui-même était prisonnier de guerre avec des milliers de malheureux.

Le respect dû à une vaillante nation dans ses jours d'épreuve, nous commande de passer rapidement sur les scènes qui suivirent ; quand la nouvelle de la capitulation se répandit, d'énergiques malédictions éclatèrent du sein de cette foule armée qui avait tout perdu, même l'honneur. Des cris violents de « trahison » et de « vengeance » se firent entendre. Quelques-uns brisaient et foulaient aux pieds leurs armes, pendant que d'autres menaçaient de les tourner contre leurs officiers. Cependant la fureur du désespoir fut impuissante. Humiliée et désarmée, l'armée française divisée en groupes sans défense, fut distribuée dans des camps où quelques canons et quelques régiments suffisaient à la surveillance, et les passions des soldats provoquèrent seulement les commentaires des Allemands impassibles, sur leur manque de discipline.

Il y avait là cependant de nobles cœurs qui, dans le malheur, se montrèrent dignes du nom français, et des témoins ont rappelé comment le regard résolu et la tenue militaire de plusieurs des captifs contrastaient honorablement avec l'aspect des vainqueurs.

Une armée de quatre-vingt-quinze mille hommes, des armes entassées, des aigles et des pavillons, plusieurs milliers de chevaux et de canons qui couvraient, parqués, un espace considérable, étaient les trophées de cette mémorable journée.

Telle fut la terrible bataille de *Sedan*, la tache la plus sombre dans les annales agitées des gloires et des désastres de la France guerrière. Ni Crécy, ni Azincourt, ni Pavie, ni Saint-Quentin, ni Blenheim, ni Waterloo, ne furent si calamiteuses, et l'histoire moderne cherche en vain un point de comparaison en présence de cette cruelle catastrophe. Les pertes des Allemands furent comparativement faibles, peut-être de six à huit mille hommes tués et blessés, témoignage de la qualité inférieure des forces de Mac-Mahon. L'armée française fut tout simplement ré-

duite à néant, prise comme dans une souricière et étouffée par ses vainqueurs.

C'était là l'issue naturelle de cette stratégie fatale, qui avait conduit les Français jusqu'à la frontière belge, avec une mauvaise armée, manquant de tout ce qui fait la force militaire, pendant que leurs adversaires, deux fois plus nombreux et mieux organisés, étaient en position de les surprendre et de les écraser par des masses supérieures. Assurément, la lenteur des mouvements de Mac-Mahon, l'indiscipline de ses troupes et les fautes de ses lieutenants, contribuèrent largement au résultat; mais la faute primitive fut dans le plan même d'une marche de Reims sur Metz par Montmédy, alors que les Allemands étaient maîtres des lignes les plus courtes,—marche qui ne pouvait aboutir qu'à un désastre.

Si quelque chose peut ajouter aux preuves décisives de l'effroyable folie de cette combinaison, c'est cette considération que le maréchal Bazaine ne demandait pas un secours immédiat, que l'armée de Mac-Mahon était l'unique espoir de la France, et était immédiatement nécessaire

à la défense de Paris, et que si elle s'était rabattue sur la capitale, la situation eût été bien différente de ce qu'elle est devenue.

Nous n'avons pas le désir de condamner les vaincus, mais combien doivent être amères les réflexions de ceux qui s'aperçoivent maintenant que cette armée véritable, soutenue par les fortifications de Paris et se façonnant peu à peu à la guerre, aurait probablement été en état de défier les Allemands, qui ont entouré la cité sans rivale, dont la défense suppose et requiert une force puissante et bien disciplinée, manœuvrant à l'extérieur.

Quant à la manière dont les généraux allemands se servirent des méprises de leurs adversaires, et les enveloppèrent en quelques jours dans une ruine complète, elle a droit à la plus haute admiration. L'étudiant militaire ne manquera pas de noter la prévoyance avec laquelle l'armée du Prince Royal de Saxe fut mise en mouvement pour aider le Prince de Prusse, la rapidité de sa marche sur la Meuse et l'énergie avec laquelle les deux armées allemandes furent en quelques heures seulement tournées

vers le nord pour arrêter et détruire Mac-Mahon. Ce sont là de grandes leçons d'art militaire, et les opérations finales ne sont pas moins instructives, par lesquelles l'armée française enfermée à Sedan, se vit couper toute retraite, écrasée et forcée de se rendre. L'habileté des chefs allemands fut aussi secondée d'une manière splendide par leurs troupes qui, dans leurs opérations, donnèrent des preuves de force, d'énergie et de rapidité dans les évolutions, dont les annales militaires ne présentent guère d'exemples.

III

METZ

III

31 août et 1er septembre : tentatives de sortie de Metz. — 17 et 18 septembre : investissement de Paris. — 27 septembre : capitulation de Strasbourg. — 27 octobre : capitulation de Metz.

Pendant les mouvements qui précédèrent la bataille de Sedan, des communications, à l'aide, suppose-t-on, d'un télégraphe souterrain aboutissant à Mézières, avaient été maintenues entre les maréchaux Bazaine et Mac-Mahon ; le 31 août, l'armée française de Metz s'efforça de percer les lignes allemandes, et de se frayer un chemin au nord, vers Thionville, opération évi-

demment concertée avec Mac-Mahon qu'on pouvait raisonnablement alors supposer peu éloigné de la forteresse de Lorraine. Cette tentative, quoique suivie d'un énergique effort le lendemain, fut repoussée avec pertes par les Allemands qui, depuis la terrible bataille du 18, s'étaient retranchés soigneusement, afin de repousser les attaques de la garnison.

Quelques jours plus tard, un parlementaire accompagné, dit-on, par le général Wimpffen, qui avait pris le commandement de l'armée de Mac-Mahon quand le maréchal, blessé, fut mis hors de combat, apporta la nouvelle de l'effroyable désastre de Sedan et de l'anéantissement des forces qui étaient destinées à dégager Metz. Bazaine, isolé et cerné, refusa, à son honneur, d'écouter toute proposition de capitulation et se prépara résolûment à défendre la forteresse, quoique ses dernières perspectives semblassent dès lors désespérées.

Il avait peut-être encore cent mille hommes, entourés par quatre corps et demi allemands, c'est-à-dire probablement cent trente mille hommes et par une masse énorme de landwehr, et

quoique sa position à Metz fût, à cette époque, assurée, quelle chance lui restait-il de briser une force pareille et d'échapper à l'approche redoutable de la famine? Le Maréchal, néanmoins, n'hésita pas, et pendant plus de sept semaines après Sedan, il tint l'armée allemande en échec devant Metz, continua d'approvisionner ses troupes, de maintenir à peu près leur discipline et de faire de nombreuses et vaillantes sorties qui, quoique repoussées, n'étaient pas sans résultats.

Les conséquences toutefois de la malheureuse stratégie qui avait permis de couper l'armée française et de l'enfermer dans Metz, étaient, comme on avait pu le prévoir, irréparables. Incapable de forcer les lignes allemandes, isolé, sans possibilité de secours, Bazaine devait succomber à la famine, et il lui fallut subir enfin la loi fatale qui, dès le 18 août, ne pouvait plus être évitée.

Le 27 octobre, soixante-dix jours après avoir été rejetée sous les canons de Metz, toute l'armée française avec la garnison de la forteresse et un nombre indéterminé de gardes mobiles et de

gardes nationaux, était forcée de se rendre, et les dernières forces organisées de la France n'étaient plus qu'une cohue de prisonniers sans espoir. Trois maréchaux de France, six mille officiers, cent soixante-treize mille hommes, des munitions de guerre innombrables et une des plus fortes places de l'Europe étaient les trophées de cette immense capitulation qui, très-différente de celle de Sedan, la dépasse encore comme désastre national.

Nonobstant tout ce qui a été dit, il semble certain que Bazaine résista tant qu'il put. Nous devons même exprimer l'étonnement que ses approvisionnements aient duré aussi longtemps, et nous serions désolés de croire que le brave défenseur de Metz se fût souillé du crime de trahison mis à sa charge par M. Gambetta.

Ceux qui soutiennent qu'un commandant habile aurait dû se frayer un chemin coûte que coûte, oublient la force de l'armée d'investissement et des lignes de défense redoutables qu'elle avait élevées, et le désastre qui aurait très-probablement suivi l'évasion de Bazaine, s'il avait pu l'effectuer. Il nous semble que, dans sa si-

tuation, il a fait tout ce qu'il était permis d'attendre de lui, en retenant presqu'à la frontière, pendant un temps considérable, une armée allemande immense. Le fait est que lorsqu'une armée, comme celle de Bazaine, est coupée de ses communications et de ses approvisionnements, sa reddition n'est qu'une affaire de temps, et quoique la catastrophe actuelle soit sans précédent, elle est tout à fait d'accord avec les principes militaires.

En même temps, ce terrible désastre était dû incontestablement à l'erreur stratégique qui permit d'envelopper complétement les Français; comme il a été dit plus haut, Bazaine semble avoir manqué de décision les 14 et 15 août, lorsqu'il pouvait réellement se frayer un passage, et quoique nous le regardions comme un vigoureux soldat, il manque très-probablement des rares qualités qui font le grand capitaine.

Quant à l'armée allemande qui entourait Metz, une haute admiration est due à la patience avec laquelle elle supporta les privations inséparables d'une tâche aussi gigantesque, et les dispositions

prises par ses chefs sont dignes des plus grands éloges.

Cependant, ayant complétement anéanti toutes les forces régulières françaises qui tenaient la campagne, les armées allemandes ne perdirent pas de temps pour marcher sur la capitale. Deux ou trois jours après la bataille de Sedan, elles s'étaient avancées en trois colonnes compactes sur Paris; les troupes françaises qni étaient à Mézières, et le corps intact du général Vinoy étaient parvenus heureusement à s'échapper. Le général Trochu qui, depuis quelques semaines, était activement engagé dans les préparatifs de la défense de Paris, avait réussi à armer les forts et les remparts et à rassembler une vaste force armée composée de bataillons de dépôt de la garde mobile, de gardes nationaux et de quelques milliers de soldats qu'il avait préparés à défendre la grande cité.

Les premiers efforts de ces masses mal organisées, comme on pouvait s'y attendre, échouèrent complétement contre leur ennemi redoutable et aguerri. Le 17 et le 18 septembre, les armées allemandes s'étaient approchées de Paris, et le 19,

une rencontre eut lieu entre un corps commandé par le général Ducrot, — officier qui aurait, dit-on, manqué à sa parole, après avoir été fait prisonnier à Sedan — et les gardes avancées du Prince Royal de Prusse. Les gardes mobiles semblent s'être bien comportés, mais quelques troupes désorganisées, appartenant à l'armée régulière, se sauvèrent honteusement à la vue des Allemands, et les Français furent obligés de céder leurs positions avec la perte de plusieurs canons et d'un certain nombre d'hommes.

Une affaire semblable, le 30 septembre, fut suivie d'un même résultat, et il n'était que trop évident que tout excellentes que pussent être les qualités naturelles des fraîches levées en France, quelque temps devait s'écouler nécessairement avant qu'elles pussent être en état de tenir la campagne.

Ainsi maintenant, les Allemands ne rencontrant plus en face d'eux de forces disciplinées, ont investi la malheureuse cité, ont réussi à l'isoler complétement de toute communication avec le monde extérieur, et l'enveloppent de masses formidables enivrées par une série de victoires mer-

veilleuses. Au moment où nous écrivons, huit corps et demi comprenant deux cent dix à deux cent quarante mille soldats, sont distribués autour de Paris du nord-est au sud-ouest. Le cercle de fer est renforcé par une nombreuse cavalerie. Une quantité énorme de canons de siége est, dit-on, déjà en batterie, et l'on regarde comme imminente une attaque qui partirait des hauteurs qui commandent les forts détachés d'Issy et de Vanves; un semblable effort cependant, selon toute probabilité, doit être combiné avec un mouvement sur les autres forts, et il est inutile de raisonner par avance sur le sens d'un problème qui aura peut-être reçu une effrayante solution avant que ces lignes ne soient publiées.

Derrière les remparts est rassemblée une force supérieure à celle des assiégeants, et composée assurément d'hommes braves, mais qui manquent de tout ce qui peut constituer une armée dans le sens propre du mot. Cependant comme elle s'appuie sur des défenses formidables, comme elle est renforcée par des engins de l'espèce la plus destructive, elle opposera sans doute une énergique résistance. L'Europe contemple épouvantée, la

perspective d'un siége sans parallèle à travers les annales de la guerre, dans lequel une population non armée d'un million et demi d'habitants et la civilisation de dix siècles, sont menacées de destruction !

Revenant aux autres points du théâtre de la guerre, peu de mots doivent suffire pour fixer la situation.

Strasbourg ayant été investie le 10 août, une tentative fut faite pour la forcer de se rendre par le bombardement général de la ville ; mais cette mesure rigoureuse ne fit qu'accroître la résolution de sa garnison et de ses braves citoyens. Après cet échec, il fut jugé nécessaire de recourir à un siége régulier. La première parallèle fut ouverte le 29 août, la seconde le 3 septembre, et une armée de près de soixante mille hommes fut retenue plusieurs semaines devant les remparts par une force composée de quelques milliers de soldats, pour la plupart échappés à la bataille de Wœrth, de gardes mobiles et de gardes nationaux. La place capitula le 27 septembre sans attendre l'assaut. Mais si l'on songe à la qualité inférieure de la garnison et au chiffre de la population, la défense

de Strasbourg a droit à l'admiration, et fait honneur au général Uhrich.

La résistance d'une ville d'une bien moindre importance fut peut-être plus honorable encore pour les armes françaises. Toul, place de quatrième ordre, n'ayant pour garnison qu'une bande bigarrée de gardes mobiles, sans un seul artilleur régulier, arrêta près d'un mois deux mille Allemands, et le temps ainsi gagné était de la plus grande signification, car en commandant le chemin de fer de l'Est, Toul retardait l'arrivée du train de siége pour Paris, et servait d'ouvrage avancé pour ainsi dire à la capitale elle-même. Bitsche et Phalsbourg aussi résistèrent, et en somme, la campagne a montré d'une manière décisive les avantages extraordinaires des places fortes pour arrêter l'invasion, en assurant des points de retraite à une armée en péril, et en offrant des positions sous la protection desquelles de fraîches levées peuvent s'armer et prendre la campagne. Sans tous ces obstacles, la guerre eût pris fin après la chute écrasante de Sedan, et à ce moment, si la France eût possédé seulement une véritable armée de cent cinquante mille hommes, ses forteresses en y

comprenant celles de la capitale, lui auraient permis de prolonger la lutte plusieurs mois.

Cependant les armées allemandes, comme nous l'avons vu, entourent Paris ; elles ont pris possession de tout le pays environnant ; elles ont masqué ou elles assiégent les villes et les places fortes qui peuvent, de quelque façon que ce soit, menacer ou arrêter leurs communications, et leur cavalerie inondant toutes les provinces, non-seulement y puise des approvisionnements abondants, mais étouffe les germes de toute résistance d'ensemble. Le respect de la vérité nous oblige de dire que la position de la France est désespérée. Sa dernière armée vient de se rendre à Metz. Presque toutes les forces qui lui restent sont engagées dans la défense de Paris, et quoiqu'on nous parle des armées de la Loire et du Rhône, et que des décrets de levée en masse aient été rendus, il n'est guère probable que des bandes pareilles puissent changer les faveurs de la fortune. Nous sympathisons profondément avec une grande nation à l'heure de son humiliation et de son agonie, nous sommes loin de condamner sa résolution de combattre à outrance,

car il y a des heures où il faut tout risquer pour sauver l'honneur d'un peuple; mais Paris tombera aussi sûrement que Metz, à moins que son sort ne soit changé par une négociation, et les destinées de la France ne présentent guère d'incertitude.

On invoque les souvenirs de 1792-93 ? Qui oserait blâmer le noble aveuglement du patriotisme ? Mais en faisant appel à ces souvenirs du passé, la République ne voit pas combien les circonstances sont changées.

Nous le répétons, l'épée de la France a été brisée à la fatale journée de Sedan, et au point de vue militaire, sa situation est sans espoir.

Quelles sont les conclusions qu'un esprit attentif doit tirer de cette étonnante campagne, dans laquelle les forces d'un grand empire, considéré comme la première puissance du continent, ont été écrasés, en quelques semaines, ses armées vaincues, enveloppées et détruites?

Quelques personnes appréciant le présent seul, ou entraînées par l'esprit de parti, attribuent ce résultat à la supériorité intrinsèque du soldat allemand sur le soldat français, et proclament l'in-

fériorité radicale des troupes de Napoléon III par rapport à leurs adversaires. Il faut protester contre une pareille erreur.

Il est tout à fait vrai que les armées de la France n'ont rencontré dans la lutte actuelle, qu'une série de revers, et ont souffert des défaites sans exemple ; il est vrai aussi qu'en plusieurs circonstances, les troupes françaises ont montré des signes de défaillance et manqué de courage, qu'elles se sont abandonnées plus d'une fois à de honteuses paniques, qu'elles ont trahi une certaine tendance à fléchir sous la pression d'un désastre inattendu. Il n'est pas douteux davantage, si presque toujours les forces allemandes ont été supérieures à celles de l'ennemi, qu'à Forbach et dans plusieurs autres engagements, elles étaient très-inférieures en nombre aux Français, et qu'elles gagnèrent cependant la victoire.

Toutefois nous ne voyons aucune raison de croire que le soldat français ait rien perdu de ses qualités naturelles, ou que, dans des conditions différentes, il ne se montrerait pas le digne rival de son adversaire allemand. A Wœrth et le

18 août, les Français combattirent contre des forces prodigieusement supérieures, et maintinrent plusieurs heures l'issue indécise ; le résultat fut le même dans la plupart des cas où ils furent seulement commandés d'une manière passable. A Forbach, ils furent honteusement conduits. Même sans l'inégalité du nombre, ils devaient être écrasés à Sedan. Il serait injuste de juger l'armée française d'après les levées indisciplinées de Mac-Mahon, et quant à la disposition des troupes françaises à se débander une fois battues, cela a toujours été un de leurs traits caractéristiques, et n'enlève rien à leur impétueux courage. Cet hommage est dû assurément à leur honneur, et quoique dans cette campagne il soit hors de doute que lorsque la supériorité des Allemands a été une fois établie, le soldat français a fléchi à plusieurs reprises, et n'a plus été égal à lui-même, le même phénomène se retrouve partout où le succès en guerre est resté constamment du même côté.

L'histoire impartiale n'oubliera pas comment les forteresses, après la journée d'Iéna, ouvraient leurs portes aux escadrons des hussards

de Murat ; comment les vétérans de Blücher prenaient la fuite devant les conscrits français à Lutzen et à Bautzen ; comment les bataillons de Wrède se laissaient écraser même après Leipzig, dans la forêt de Hanau ; comment pendant des années, les légions du premier Napoléon passèrent pour invincibles aux yeux des généraux allemands.

Il faut se rappeler tout cela. Il y a là de quoi réfuter cette illusion à laquelle l'Allemagne est peut-être trop disposée à s'abandonner aujourd'hui, que des deux races séparées par le Rhin, l'une est véritablement supérieure à l'autre en valeur, en courage et en talent militaire.

Cependant, si nous refusons d'arrêter la balance entre les qualités militaires des Allemands et des Français, d'une manière générale et à travers le cours des âges, il n'est pas possible de mettre en question dans cette campagne, la valeur comparative des deux armées rivales. L'armée française a montré tous les défauts d'une organisation défectueuse et négligente, de cette décadence qui est si souvent le résultat de la présomption et de la confiance qui

repose sur les traditions du passé. Elle avait, il faut le reconnaître, une certaine supériorité dans l'armement, car le chassepot s'est montré une arme formidable et dans certaines circonstances aussi la mitrailleuse, et il est grandement à l'honneur des Allemands, que leur désavantage sous ce rapport, n'ait pas un instant affaibli leur courage. Mais à moins que les résultats qu'elles produisent ne soient immenses et n'affectent profondément le moral du soldat, les ressources de cette nature ne peuvent jamais racheter le manque de pouvoir militaire réel, et l'armée française comme instrument de guerre, s'est trouvée insuffisante à beaucoup d'égards.

Ses trois grands éléments lui firent défaut. La cavalerie fut compromise comme à Wœrth, ou laissée de côté et mal dirigée. L'artillerie, dit-on, dans plusieurs occasions, est restée inférieure à sa vieille réputation, et l'infanterie semble avoir mis trop de hâte à tirer parti de ses armes de précision, et se montra souvent mal instruite et peu solide. C'est tout au moins une question que de savoir si la distinction entre la ligne et quelques corps choisis n'a pas eu des résultats pernicieux.

Mais il y a beaucoup à dire des deux côtés, et l'abaissement du pouvoir militaire de la France doit être assigné à des causes bien plus générales.

Indépendamment de la troupe, à l'égard de laquelle les témoignages d'indiscipline et d'insubordination abondent, nous trouvons un manque extraordinaire de confiance entre l'officier et le soldat : le soldat trop souvent en rébellion et de mauvaise tenue, l'officier arrogant et suffisant ; à l'heure du péril, ils ne se prêtèrent pas l'appui mutuel qu'on rencontrerait par exemple dans l'armée anglaise. Rien en outre ne paraît avoir été plus mal entendu que l'organisation générale de l'état-major, sans instruction, manquant tout à fait des connaissances requises, étrangement ignorant de la géographie ; des rangs les plus élevés jusqu'aux simples officiers de régiments, prévalait un système de luxe et de corruption, désastreux dans ses effets et dans ses tendances.

Nous croyons aussi que l'on peut apercevoir dans l'ensemble des faits quelques traces de ce vice invétéré des armées françaises, la discorde entre les généraux en chef, et que les rumeurs répandues soient vraies ou non, d'une effroyable

dilapidation dans les hautes sphères, qui amena la réduction déplorable des bataillons. Il est certain que l'administration des régiments et des corps était détestable, et le commissariat tout à fait défectueux. L'avancement n'appartenait pas à vrai dire au mérite. Quelques-uns des officiers les plus distingués de l'armée française étaient maintenus dans des positions subordonnées, et plus d'un chef de corps n'était que le favori d'un pouvoir despotique.

Il serait injuste de rejeter tout le blâme de cette situation sur l'Empereur, car plusieurs de ces taches se retrouvent sous le gouvernement du premier Napoléon, et quelques-unes semblent pour ainsi dire inséparables de l'organisation démocratique de l'armée française ; mais en aucun temps, elles ne se montrèrent si apparentes et ne furent suivies de semblables calamités, et il semble incontestable que le succès prolongé, les tendances énervantes du système impérial et le manque d'expérience militaire pendant un certain nombre d'années, avaient grandement démoralisé l'armée française. L'Empereur n'eut ni le mérite de constater ces défauts, ni le génie

transcendant qui pouvait malgré tout ramener encore la victoire sous ses drapeaux.

L'armée allemande d'un autre côté, s'est montrée supérieure à l'armée française à tous les points de vue. Elle constitue incontestablement le plus formidable pouvoir qui ait apparu en Europe depuis que le premier Napoléon ravagea et subjugua les trois quarts du continent. Elle réalise au plus haut degré la subordination qui semble appartenir spécialement à une organisation aristocratique, la discipline qui est le produit lent d'une éducation suivie et de la pratique de la guerre, et l'intelligence qui tient au type d'éducation élevé qui prévaut généralement dans ses rangs.

Ainsi qu'on le sait, ce qu'elle a surtout de caractéristique, c'est que comparativement faible sur le pied de paix, elle peut prendre rapidement des proportions gigantesques lorsqu'elle est « mobilisée » et mise en campagne, résultat dû à l'étroite connexion maintenue entre ses parties constitutives et à l'habileté avec laquelle elle est fournie d'officiers ; de sorte que sa première ligne, ses réserves et sa landwehr, forment vérita-

blement une vaste masse homogène portée à la plus haute puissance de guerre. C'est à cet égard qu'elle diffère surtout du système militaire français, qui garde malgré la tentative faite de l'accommoder au système allemand, une large différence entre les forces permanentes et les levées qui viennent ensuite : les premières seules se composant de véritables soldats, et les autres n'ayant avec celles-ci aucune affinité.

En réalité, l'armée allemande, quoiqu'elle ne constitue pas à certains égards une armée permanente, offre l'étonnant spectacle d'une nation enrégimentée, avec tous les avantages d'une armée régulière, et il est impossible de ne pas voir qu'une pareille organisation présuppose un ensemble de très-grandes qualités de la part à la fois du gouvernement et du pays.

Le pouvoir et les ressources de cette armée se sont manifestés d'une manière terrible dans cette campagne. Comme nombre, elle a paru inépuisable, et ces masses immenses se sont montrées les parties distinctes d'un ensemble tout-puissant, préparées sous tous les rapports à la guerre. Dans tous les départements de ce

vaste service, nous trouvons d'amples témoignages d'efficacité, et comme instrument militaire, l'armée allemande est certainement sans rivale en Europe.

Il n'y a qu'une voix sur la solidité et la vigueur de son infanterie, dont l'habileté dans le maniement du fusil à aiguille, et les pouvoirs infatigables de marche ont surpris tous ceux qui en ont été les témoins; sur les mérites aussi de sa cavalerie, plus d'une fois signalée par son héroïsme dans le combat, et remarquable encore pour son dévouement à tous les autres devoirs de cette arme importante; Napoléon III enfin, dont on peut bien invoquer ici l'autorité, assignait son écrasante défaite de Sedan à la grande supériorité de l'artillerie allemande. L'intelligence de l'état-major, l'excellence du commissariat, ont aussi été constatées à différentes reprises, et quoiqu'il reste à mettre maintenant le système tout entier à la dure épreuve d'une campagne d'hiver à laquelle on a souvent répété qu'il ne résisterait pas, il semble peu probable qu'il se montre au-dessous des difficultés auxquelles il est exposé.

Mais la différence entre les armées en présence a été bien moins remarquable encore que l'inégalité de la stratégie des généraux rivaux. Nous avons insisté déjà sur l'hésitation imprudente suivie tout à coup d'une précipitation fatale, qui a caractérisé la conduite des Français, tandis que la vigueur, la hardiesse, la netteté du but et les combinaisons bien entendues et bien exécutées, ont distingué toutes les opérations de leurs ennemis.

Les retards qui firent perdre l'occasion d'attaquer l'Allemagne, lorsqu'elle n'était pas encore prête, et d'envahir les provinces du Rhin, la dissémination des forces françaises sur la Saar, bien en avant de leur seconde ligne, quand l'approche de l'ennemi aurait dû être connue, la séparation de Mac-Mahon et de de Failly, le 4, le 5 et le 6 août, l'ajournement de la retraite de Metz sur Châlons, amenant la destruction de deux armées, ce sont là des erreurs capitales et désastreuses, en même temps que l'extravagante marche sur Sedan se tient sans parallèle, au milieu des plus malheureuses fautes militaires. Le maréchal Bazaine lui-même, le seul

général français qui ait montré quelque habileté dans cette guerre, ne peut être absous de manque de décision pour n'avoir pas quitté Metz plus résolûment le 15 août ; il le pouvait encore, et il aurait dû comprendre que le sort de son armée dépendait du succès de cette tentative ; sa situation était assurément très-difficile, mais il était, nous le croyons, au-dessous des exigences qu'elle comportait.

D'un autre côté, la manière dont les armées allemandes furent massées derrière Sedan, prêtes à briser et à détruire la première ligne française, la rapidité avec laquelle avantage fut pris des retards de Metz pour jeter en avant une force capable de couper la retraite aux Français, quoiqu'on pût à peine espérer le succès de ce mouvement, l'habileté avec laquelle une armée fut détachée pour soutenir le Prince Royal de Prusse, aussitôt après la bataille du 18 août, et fut placée de manière à faire échec à toutes les combinaisons de l'ennemi, et finalement la série des grandes opérations par lesquelles Mac-Mahon fut enveloppé et détruit, tout cela nous offre de beaux spécimens de la plus haute stra-

tégie, et dans les grandes manœuvres de guerre, de Moltke a surpassé le premier Napoléon.

Quant à la tactique des deux armées, il est difficile d'en parler avec ce que nous savons seulement jusqu'à présent. Mais, à l'exception de Wœrth, les Français semblent être restés toujours sur la défensive, ce qui peut se justifier, mais ce qui est contraire à toutes leurs traditions, tandis que les Allemands ont invariablement pris l'offensive avec une hardiesse étonnante. Les généraux allemands semblent avoir une prédilection toute particulière pour l'attaque des ailes au lieu du centre de l'ennemi, et quoique le grand mouvement tournant du 18 août, en tenant compte de la supériorité des forces et du caractère particulier du champ de bataille, ait complétement réussi, il n'était peut-être pas sans danger.

Il serait cependant injuste de dissimuler que les triomphes extraordinaires des Allemands furent en grande partie décidés par l'avantage du nombre. Cela n'enlève rien au mérite de ses chefs et ne saurait modifier l'appréciation de la stratégie des généraux français, qui, à l'ouver-

ture de la campagne, avaient de leur côté une grande supériorité de force dont ils ne surent pas tirer parti, et qui, lorsque la fortune tourna contre eux, auraient dû faire le contraire précisément de ce qu'ils firent, et éviter ces alternatives d'hésitation et de précipitation.

Mais dans le choc des armées, excepté à Forbach et devant Metz, les 14 et 15 août, la disproportion des forces, du côté des Français, était telle, qu'il y avait à peine un espoir de succès. A Wœrth, ils étaient un contre trois; le 18 août, un contre deux. A Sedan, ils avaient cent dix mille hommes composés en grande partie de mauvaises troupes, démoralisées, contre cent soixante-dix mille hommes avec des réserves immenses, et cependant dans quelques circonstances encore, ils combattirent d'une manière splendide; au point de vue de la tactique, c'est à peine si la bataille du 18 peut être regardée comme une victoire allemande, quelque décisifs qu'aient été ses résultats stratégiques.

Il faut garder ce souvenir présent à l'esprit quand il s'agit de juger cette campagne. Il y a là un adoucissement pour les sentiments d'une

grande nation, écrasée par des désastres terribles et répétés, et menacée de toutes les extrémités de l'infortune; il y a là en même temps de quoi modérer les vanteries de ces enthousiastes peu réfléchis, qui s'imaginent qu'un Allemand doit nécessairement battre un Français. Si le général de Moltke vient de montrer qu'il peut tirer le meilleur parti possible d'une force décidément supérieure, il n'a pas encore eu l'occasion de prouver qu'il possède les ressources de ces fameux capitaines qui ont su triompher d'armées supérieures en nombre, et qui à force de génie, de persévérance et d'habileté, ont su ramener la fortune contraire. Nous sommes bien loin de dire que le grand stratégiste et ceux dont il a dirigé les mouvements, ne sont pas doués de ces hautes qualités; mais en 1870 comme en 1866, il faut reconnaître qu'ils n'ont pas rencontré l'occasion de les déployer.

Nous terminons ces remarques à l'heure la plus sombre que la France ait encore connue dans son histoire si agitée.

Les armées allemandes entourent sa capitale et emprisonnent la seule armée qui lui reste,

et de nouvelles levées, comme il fallait s'y attendre, se sont montrées incapables de résister en rase campagne; obstinée à refuser de subir le décret du destin, la France s'efforce encore de prolonger la lutte, et avec ses armées perdues, ses dissensions intestines, des signes d'anarchie au dedans et d'indifférence au dehors, elle lutte pour rétablir ses cohortes brisées, et derrière ses murs et ses remparts, elle défie encore l'envahisseur.

Il n'est que trop évident que si les négociateurs ne l'arrêtent pas, la guerre va continuer et que l'Europe assistera à des scènes d'effroyable désolation. Dans une pareille épreuve, quand les combattants sont résolus à une lutte à outrance, et quand l'agonie d'un grand peuple s'empare pour ainsi dire de toutes les forces de son âme, il est bien téméraire d'offrir ses conseils et de s'adresser à des auditeurs égarés par la haine et la passion. Cependant, il nous semble que nous négligerions un devoir si nous ne disions pas quelques mots pour faire entendre la voix de la raison au milieu de ce terrible conflit.

La France, — et qui peut condamner un pareil égarement? — garde la mémoire de son glorieux passé, et croit que, parce qu'elle a vaincu, il y a quatre-vingts ans, l'Europe entière coalisée, elle peut encore défaire à l'heure présente les forces de l'Allemagne. Admettons qu'elle possède aujourd'hui quelques avantages qu'elle ne possédait pas alors, que la puissance de Paris fortifié est immense, qu'elle n'est pas déchirée par la guerre civile, que la Vendée exaspérée et le jacobinisme en démence n'ont pas encore divisé les forces nationales, n'y a-t-il pas des considérations d'un autre côté qui rendent les deux époques entièrement différentes et nous empêchent de croire qu'elle puisse opposer aujourd'hui une heureuse résistance? Quelle comparaison est-il possible d'établir entre l'armée de l'Allemagne, enivrée de ses succès, irrésistible sur le champ de bataille, dirigée par une volonté unique, et les levées séniles de Cobourg et de Brunswick, se contrariant dans leurs mouvements et dirigées par des généraux indécis et en lutte?

Si les Français, d'un autre côté, sont aussi braves qu'autrefois, y a-t-il en 1870 une impul-

sion pareille à celle qui, en 1792, mit les armes aux mains des paysans affranchis, menacés de la réaction de la tyrannie féodale, et liés, dans leur existence même, à la cause de la Révolution? Où est aujourd'hui ce million et demi de combattants qui franchissaient, pleins d'exaltation, la frontière? Où trouve-t-on un Carnot pour organiser la victoire? Où est le groupe de ces jeunes et vigoureux généraux qui rendirent illustres en quelques mois, à travers l'Europe, les noms de Hoche, de Desaix, de Kléber, de Pichegru? Et grands comme furent les efforts de ces jours, la force militaire de la France n'était pas même aussi désespérée alors qu'aujourd'hui ; il ne faut pas oublier qu'en 1793 elle avait cent cinquante mille soldats bien disciplinés pour appuyer ses jeunes recrues. Elle cherche vainement aujourd'hui de pareils éléments pour soutenir ses masses indisciplinées.

Nous croyons donc que la continuation de la guerre ne peut aboutir qu'à l'abaissement de la France; elle a souvent déjoué tous les calculs et étonné le monde; elle sera assurément grande et glorieuse encore. Mais la fortune s'est déci-

dément prononcée contre elle, et nous ne pensons pas qu'elle puisse lui offrir aujourd'hui un retour inattendu.

Cependant n'y a-t-il pas des réflexions de nature à arrêter le conquérant qui, à l'heure du triomphe, rêve le démembrement de la France et veut lui arracher des provinces nécessaires à sa sûreté, et qu'elle a faites siennes par son influence civilisatrice? N'y a-t-il rien dans l'histoire de la Prusse pour lui enseigner la modération, et l'avertir que l'ambition et la force même triomphantes ne valent pas la sagesse? Il y a eu un temps où elle aussi, s'appuyant sur les traditions d'un vieux renom militaire, s'est vue écraser et dépouiller; mais depuis l'heure de cette spoliation, elle a grandi et développé ses forces jusqu'à ce qu'elle ait réussi à abattre à terre son ancien conquérant. Si Sedan doit conduire à la mutilation de la France, comme Iéna conduisit à la mutilation de la Prusse, la loi de Némésis n'est-elle pas éternelle et ne peut-il pas venir une heure où le vaincu cherchera et trouvera une occasion certaine et complète de représailles? L'Allemagne a-t-elle si entièrement achevé l'œu-

vre de son unité, qu'elle puisse ne tenir aucun compte d'une pareille éventualité, et la France, — qu'aucune calamité n'a jamais affaiblie pour bien longtemps, qui, dans son patriotisme, sa nationalité vigoureuse, son génie et ses dons sympathiques, a des éléments de résistance inépuisables, — est-elle si définitivement ruinée qu'elle ne puisse rencontrer la chance d'imposer à son tour à l'Allemagne une large rétribution? Ne serait-il pas plus sûr de conquérir l'estime d'un grand peuple par une paix honorable que de défier sa haine, en lui imposant des conditions qui ne peuvent qu'aboutir à une discorde inextinguible?

Et cependant nous voudrions plutôt encore faire appel à la calme raison et aux sentiments généreux du vainqueur qu'aux perspectives incertaines d'un danger lointain. Est-ce sérieusement qu'on peut soutenir que l'Allemagne, qui possède les provinces du Rhin et leur chaîne de forteresses, et qui, dans cette campagne, a donné de si éclatants témoignages de sa force militaire, a besoin de la cession de l'Alsace et de la Lorraine, comme d'un boulevard nécessaire contre un en-

nemi humilié? Croit-elle sérieusement que l'annexion de provinces profondément hostiles et moralement rattachées à la France, puisse être une source de sécurité nationale? Doit-elle se laisser entraîner par la théorie des nationalités qui, poussée à ses conséquences extrêmes, mettrait en pièces son empire d'aujourd'hui, réduirait au néant la loi publique et les traités, et provoquerait la jalousie de toute l'Europe? N'est-il rien dû aux sentiments et aux vœux des habitants de ce territoire qu'elle veut s'approprier, qui, maintenant, comme toujours, se montrent les sujets dévoués de sa rivale vaincue?

L'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, considérée à tous les points de vue, ne peut être comparée qu'à cet outrage que la morale païenne elle-même maudissait, — la perpétuité des trophées de la conquête!

IV

PARIS

IV

Retour en arrière : 17, 18, 19 et 20 septembre : Investissement de Paris. — 23 septembre : reddition de Toul. — 28 septembre : reddition de Strasbourg. — 28 octobre : reddition de Metz. — 9 novembre : Marchenoir, Coulmiers, Baccon, évacuation d'Orléans par les Allemands. — 28 novembre : Beaune-la-Rolande. — 1er décembre : Arthenay, Patay, Joigny. — 4 décembre : Défaite de l'armée de la Loire et reprise d'Orléans. — 28, 29, 30 novembre, 1er décembre : sortie de la Marne. — 7 décembre : Beaugency. — 12 décembre : retraite de Chanzy sur le Mans. — 21 décembre : sortie du Bourget. — 23 décembre : Pont-Noyelles. — 29 décembre : abandon du plateau d'Avron. — 6 janvier 1871 : Vendôme. — 10, 11 et 12 janvier : le Mans. — 9 janvier : Villersexel. Retraite de Bourbaki. — 11 janvier : Bapaume. — 19 janvier : Saint-Quentin. — 19 janvier : Sortie de Montretout. — 28 janvier : Capitulation de Paris. — 15 février : Capitulation de Belfort.

Les graves événements dont nous avons été les témoins pendant les derniers six mois, exigent quelque chose de plus qu'une mention passa-

gère, avant qu'ils entrent définitivement dans le domaine de l'histoire. Dans une série d'articles publiés pendant l'automne, nous avons passé en revue les premières scènes de la guerre de 1870, à partir du commencement des hostilités au mois de juillet, et nous nous proposons maintenant de poursuivre notre récit jusqu'à la chute et à la capitulation de Paris.

Si la première phase de cette lutte gigantesque nous montre le soulèvement universel d'une nation tout entière armée et disciplinée, et ses triomphes rapides et saisissants sur les forces régulières de son illustre rivale, la dernière nous offre le spectacle frappant des vainqueurs organisés d'une manière formidable, distribués en armées régulières, énormes, écrasant graduellement une résistance hâtive, désordonnée, mal dirigée, et aboutissant en définitive à un succès extraordinaire, quoique non sans périls, et au prix d'efforts entièrement inattendus.

Cette partie du grand drame comprend le merveilleux siége de Paris, les efforts répétés des nouvelles levées de la France pour délivrer la capitale assiégée, et leur défaite par les ar-

mées allemandes. Elle abonde non-seulement en scènes d'un intérêt fascinant et pathétique, mais elle suggère des réflexions du plus haut intérêt. Les événements des cinq derniers mois sont d'une valeur sans égale pour ceux qui veulent étudier sérieusement l'art de la guerre. Ils attestent comment, même dans des conditions exceptionnellement favorables, une entreprise telle que celle de l'investissement de Paris, était grosse de dangers pour les forces allemandes, comment la résistance inattendue de la capitale et la force considérable de ses fortifications a pu permettre à une nation qui semblait écrasée, de se relever formidable et de rendre un moment l'issue de la lutte incertaine ; comment la plus haute habileté militaire, des forces véritablement colossales ont eu besoin de leur plus extrême énergie pour surmonter des obstacles dédaignés au début, et pour fixer définitivement un succès qui semblait tout d'abord assuré, comment enfin la victoire est devenue le prix de la supériorité et de la persévérance, triomphant du dévouement patriotique.

Ils montrent encore jusqu'à quel point les généraux les plus expérimentés peuvent se mé-

prendre sur les ressources de l'ennemi, comment la faiblesse et l'incapacité peuvent laisser perdre les occasions favorables, ou comment une ténacité folle peut les compromettre ; comment le génie de la stratégie peut multiplier la puissance des armées et l'ascendant moral né du succès aboutit aux plus extraordinaires résultats; et combien effroyablement inégale est la lutte entre une force bien organisée, conduite par des chefs habiles, et des masses mal exercées, démoralisées par la défaite, et la plupart du temps faiblement ou mal commandées.

Nous nous étions arrêtés dans notre récit de la guerre à la capitulation de Sedan. Après cette terrible défaite, la France semblait incapable d'une plus longue résistance; et quoique l'épreuve ait montré qu'elle possédait encore des éléments considérables de puissance militaire, ils étaient dans un tel état de désorganisation qu'on la croyait hors d'état de résister à l'ennemi. Des préparatifs avaient été faits, il est vrai, après les désastres de Wœrth et de Forbach pour mettre la capitale en état de supporter un siége. De grandes quantités d'approvisionnements avaient

été rassemblées; de nombreuses troupes avaient été réunies pour former une garnison, et avec plusieurs régiments encore intacts, les soldats rappelés d'Algérie et de Rome, la garde mobile et les bataillons de dépôt, il y avait là le noyau d'une force qui, comme nombre, était vraiment formidable.

Mais la dernière armée de la France qui tînt encore la campagne, elle-même faible et indisciplinée, s'était rendue après Sedan; l'armée du Rhin était enfermée dans Metz, entourée par les troupes du Prince Frédéric-Charles et enchaînée à la grande forteresse Lorraine. Par suite de revers terribles, toutes les forces régulières de la France semblaient avoir disparu soudain de la scène comme englouties par un tremblement de terre subit.

Quant à Paris, on supposait généralement qu'il ne ferait pas une sérieuse défense. On ne pouvait s'imaginer qu'une si grande cité pût s'assurer des vivres pour une certaine durée. Les fortifications avaient été construites avant les progrès de l'artillerie moderne; on les supposait mal garnies et mal armées; en tout cas, c'était

l'opinion commune que le tempérament propre de la grande masse des citoyens, impressionnables, frivoles, adonnés aux plaisirs, exposés à des entraînements subits et passionnés, rendait assurée une prompte capitulation.

Dans ces circonstances, les chefs allemands résolurent de marcher immédiatement sur Paris et de finir la guerre d'un seul coup. Ils étaient intimement convaincus que les murs de la ville tomberaient à leur approche comme ceux de Jéricho à la vue de Josué. Trois jours après la victoire de Sedan, les deux grandes armées qui avaient gagné la bataille se dirigeaient sur la capitale de la France, quoique à peine une seule des forteresses du pays envahi eût été encore réduite, quoique Bazaine continuât d'occuper Metz avec des forces immenses qui pouvaient menacer leurs derrières, et quoiqu'elles ne se fussent pas même assuré une seule des grandes routes ou des voies ferrées nécessaires pour garder leurs communications avec l'Allemagne; tous ces dangers furent dédaignés, et dans l'état actuel de la France, il est vrai qu'ils étaient en grande partie illusoires. Les Allemands se hâ-

tèrent, convaincus que Paris serait bientôt en leur pouvoir. En quinze jours, la quatrième armée, celle qui était sous les ordres du Prince Royal de Saxe, s'avançant par Vouziers, Reims et Claye, avait atteint la vallée de la Basse-Marne, pendant que la troisième, conduite par le Prince Royal de Prusse, se mettant en marche par Reims et Coulommiers, avait gagné la Seine et le sud-est de la capitale.

Pendant les premiers jours qni avaient suivi Sedan, de grands efforts avaient été faits dans Paris pour mettre la ville en état de défense. L'Empire était tombé le 4 septembre, et les rênes du pouvoir étaient passées tout à coup dans les mains d'un Comité provisoire chargé de repousser l'envahisseur. Le général Trochu, officier de haute réputation, qui avait été fait précédemment gouverneur de Paris, devint le chef de cette administration improvisée, et il se mit avec énergie à l'œuvre de l'organisation de la résistance à travers le pays. Quoiqu'on sache maintenant que ses projets de défense avaient un caractère général et d'ensemble, sa première tâche était de mettre Paris à l'abri d'une attaque soudaine

et de le rendre capable d'une longue résistance.

Les difficultés à cet égard étaient, sans exagération, immenses. Malgré que la ville fût déjà bien approvisionnée, il était nécessaire d'ajouter largement à ses ressources, et bien qu'un grand nombre de volontaires et de soldats de troisième ordre fussent renfermés dans les murs, il n'y avait là que d'assez mauvais matériaux pour la formation d'une solide garnison et des armées nécessaires à une défense sérieuse. En outre, les fortifications demandaient des réparations ; des travaux nouveaux étaient nécessaires sur différents points pour remplir certaines lacunes, et permettre de lutter avec les canons à longue portée ; quoique Paris fût un grand arsenal, et que plusieurs centaines de grosses pièces y eussent été envoyées de Brest et Cherbourg, les armes ordinaires, l'artillerie de campagne et bien d'autres aménagements essentiels pour un long siége, n'y existaient qu'en petite quantité.

Ces obstacles auraient pu être regardés comme insurmontables ; cependant Trochu, soutenu par l'intelligence et le patriotisme de la masse des citoyens, s'appliqua à les amoindrir ou à les

écarter. Des approvisionnements furent amassés sur une échelle prodigieuse, amenés des marchés lointains et des localités environnantes; des efforts furent faits pour épuiser les alentours de manière à réduire les ressources de l'ennemi, mais ainsi qu'on peut le supposer, ils furent nécessairement restreints.

En même temps on faisait une force organisée des corps de troupe et des levées fraîches rassemblés le mois précédent. Les remparts et les forts étaient garnis, armés et renforcés aux points vulnérables ; les bois qui gênaient le tir étaient sacrifiés ; des travaux étaient commencés à l'ouest et au sud, pour étendre et relier entre elles les défenses, et pour les abriter contre la grosse artillerie rayée; des barricades étaient jetées en travers des rues; les ponts étaient rompus sur la Marne et la Seine, de manière à retarder l'ennemi ; toutes les ressources de la capitale étaient mises en réquisition pour la fonte des canons, pour l'amélioration de l'artillerie de campagne, pour la fabrication des fusils et la préparation de toutes les munitions de guerre. Dans un temps in-

croyablement court, la brillante cité s'était dépouillée de son luxe et de son éclat, et formant maintenant un vaste camp retranché, elle était prête à recevoir l'envahisseur.

Cependant comme il fallait s'y attendre, le temps manquait pour compléter plusieurs des préparatifs de la défense, et lorsque les Allemands s'approchèrent de la ville, les nouveaux travaux extérieurs n'étaient pas achevés; quelques canons à peine de fort calibre avaient été montés sur les remparts, et les fortifications seules, dit-on, préservèrent la ville d'un assaut immédiat.

Il semble que c'est ici le lieu de décrire brièvement ces défenses célèbres qui, secondées par la force naturelle de leur position et quelques travaux accessoires, mirent Paris en état de résister près de quatre mois et qui malgré les progrès récents de l'artillerie, se sont montrées, au point de vue militaire, véritablement invincibles.

L'étude d'une carte montrera que Paris, par sa seule situation, constitue véritablement un grand centre de défense, extrêmement difficile

à assiéger ou à investir ; et les ingénieurs habiles auxquels on doit les fortifications ont tiré le meilleur parti possible de ses avantages naturels.

Les cours profonds de la Marne et de la Seine, coulant en circuits, qui serpentent après leur jonction à Charenton, protégent la ville à l'est et à l'ouest; leurs eaux traversent la ville splendide qui s'étend de Bercy au Point-du-Jour et forment une suite de détours qui opposent comme une succession de larges fossés à la marche de l'ennemi dans cette direction.

Derrière les lignes ainsi créées, une suite irrégulière d'éminences s'élève de la plaine Saint-Denis au sud-est jusqu'à Saint-Cloud, et au delà à l'ouest, et défend la ville dans toute cette étendue : et quoiqu'une grande partie de ces bastions naturels, les hauteurs de Montmartre et de la Villette, par exemple, fassent maintenant partie de Paris même, il en est un très-grand nombre encore en dehors de l'enceinte, occupés seulement par des villages suburbains et servant de défense extérieure à la capitale.

Ainsi l'envahisseur approchant de Paris à

l'est, doit d'abord traverser la Marne et la Seine, laissant ces cours d'eau derrière lui, et partager ses forces en deux masses, et s'il veut attaquer la place, il faut qu'il enlève ces situations commandant les collines dont nous venons de parler.

En présence d'une force puissante, conduite par un chef énergique, une semblable opération serait extrêmement hasardeuse, car une attaque des hauteurs exposerait l'ennemi qui doit nécessairement être divisé et en mouvement sur un large cercle, à être rejeté sur la Marne et la Seine, et les circuits singuliers de l'ouest que nous avons décrits, accroissent grandement le danger d'une pareille tentative. D'un autre côté, pour réduire Paris par un investissement ou un siége régulier, ou par une combinaison des deux procédés à la fois, il faut que l'assaillant répande son armée sur une vaste circonférence, en corps séparés par suite des obstacles, des rivières, et jusqu'à ce que les hauteurs de l'est et du sud soient prises, la ville est à peu près sauve.

Avec cette aptitude naturelle de Paris pour

la résistance, ses fortifications, nous l'avons dit, ont été arrêtées sur un plan excellent : les eaux de la Marne et de la Seine sont comme un large fossé rempli, enveloppant la ville de trois côtés, et derrière s'élève un rempart solide, formé d'une muraille continue avec des bastions en saillie, qui constituent la ligne intérieure de défense. Mais on n'entendait pas laisser la capitale exposée aux horreurs d'un assaut, et l'objet de ceux qui l'ont fortifiée était de la mettre à peu près complétement à l'abri d'un investissement et de lui permettre de défier le siége ou le bombardement.

A cet effet, une ligne extérieure de défenses éloignées était nécessaire, et quoique la ville ait en définitive succombé, l'expérience a montré toute la valeur de la protection qui lui était assurée ainsi, et comment, nonobstant les grands changements récents dans la force de l'artillerie, elle eût été en réalité inexpugnable dans les conditions où la possibilité d'un siége avait été prévue.

Ceux qui arrêtèrent le plan des fortifications de Paris, pensaient non sans raison, que dans

aucun cas la France ne pourrait se trouver destituée d'une armée capable de tenir la campagne, et en conséquence, quoique le tracé par eux adopté fût compatible avec une défense simplement passive, ils partirent de l'idée qu'une force imposante serait toujours prête à combattre l'ennemi qui pourrait tenter d'entourer ou d'attaquer la ville. C'est ainsi qu'ils couvrirent Paris, à des distances variant d'un quart de lieue à une lieue, par tout un système de forts détachés très-puissants, placés de manière à dominer certaines positions et quoique très-puissants en eux-mêmes, destinés principalement à servir de point d'appui à une armée contre les mouvements en avant de l'ennemi.

Le plus grand nombre de ces forts sont placés à l'est et au sud de la ville, le long des éminences dont nous avons déjà parlé, ayant évidemment pour objet d'empêcher l'envahisseur de traverser la Marne et la Seine, ou s'il y parvenait, de le frapper vigoureusement et d'empêcher toute tentative d'investissement. Au nord, deux forts commandent la plaine exposée de Saint-Denis, et quoique, à l'ouest et au sud-ouest, il existe une

lacune sérieuse dans la défense et que la grande forteresse du Mont-Valérien soit seule debout pour protéger tout cet espace, les détours de la Seine rendent tout ce côté difficile à approcher et à attaquer. En somme, les forts avancés de Paris, très-espacés en certains points, formaient cependant une barrière défensive très-puissante même pour une garnison enfermée dans les murs, mais ils avaient surtout été établis, nous l'avons dit, dans l'hypothèse d'une armée manœuvrant activement au dehors contre l'assaillant, et, ainsi que nous le montrerons, ils se trouvaient plus exposés de quelques côtés, qu'ils ne l'eussent été, sans doute, s'ils avaient été plus récemment construits.

Telles étaient, en résumé, les fortifications de Paris dans la seconde semaine de septembre, et comme nous l'avons vu, elles évitèrent sans doute à la grande cité une attaque soudaine, tout en étant comparativement mal armées et manquant d'une force extérieure suffisante pour développer leur importance véritable. Par suite toutefois de l'état incomplet dans lequel elles se trouvaient, l'armée d'invasion put tout d'a-

bord s'emparer de positions qui lui permirent d'investir la capitale, et grâce à la portée des canons, résultat des améliorations modernes, les forts devinrent jusqu'à un certain point vulnérables.

Vers le 14 ou le 15 septembre, les armées allemandes s'étaient approchées des cours d'eau qui protégent Paris à l'est : le Prince Royal de Saxe à Meaux, sur la Marne, le Prince Royal de Prusse à Melun, sur la Seine, avec le but évident de converger de là sur leur proie. Le général Trochu, qui savait bien l'importance vitale d'empêcher l'ennemi d'envelopper la ville et qui comprenait que quelques-uns des forts étaient très-exposés avec la nouvelle artillerie, s'était efforcé autant qu'il dépendait de lui d'arrêter ou de retarder l'investissement, et en même temps de renforcer sa ligne extérieure de défense dans ses points faibles.

A cet effet, il avait placé des troupes en dehors des forts de l'est et du sud, avec l'ordre d'attaquer les Allemands en flanc, dans leur mouvement de concentration autour de la capitale, et, s'il était possible, de les repousser. Il

avait en outre construit et en partie armé des ouvrages sur les hauteurs qui, de Clamart à Châtillon, placent les forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge, au sud de Paris, à la portée de l'artillerie nouvelle. Les ressources de Trochu cependant étaient bien au-dessous de ces combinaisons, et les envahisseurs ne rencontrèrent que peu de résistance en s'emparant des approches de Paris.

Le 18, un faible détachement de l'armée régulière française, sous le général Vinoy, attaqua l'avant-garde du Prince Royal de Saxe à son débouché de la vallée de la Marne, mais fut incapable d'une résistance sérieuse, et le lendemain, la quatrième armée allemande enveloppait le nord et l'est de la capitale, d'Argenteuil à Sèvres et à Gagny. Du côté opposé, les Français firent un effort plus vigoureux et plus prolongé, mais sans plus de succès. Le 17, le Prince Royal de Prusse avait traversé la Seine à Villeneuve et sur d'autres points, et son armée s'étendait en plusieurs masses par Bièvre, Palaiseau, Châtenay et Sceaux, pour investir l'ouest et le sud.

Dans cette opération, quelques divisions présentèrent inévitablement leur flanc à l'attaque, et le 19, un corps nombreux de troupes françaises sous le général Ducrot, tomba sur les Allemands qui combattirent plusieurs heures avec grand désavantage. Mais les Français étaient démoralisés par des défaites répétées, et après un engagement sanglant, mais inutile, ils abandonnèrent leurs positions avancées et refusèrent obstinément de renouveler la lutte. Les Allemands victorieux s'étendirent de tous les côtés sans résistance. Ils s'emparèrent des hauteurs de Clamart et de Châtillon, détruisant les travaux qui y avaient été commencés, et le 20, ils prolongeaient leurs lignes de l'ouest de Versailles à la Marne et à la Seine, complétant ainsi à peu près tout le cercle d'investissement.

Si une véritable armée de cent cinquante mille hommes, bien plus, si l'armée même écrasée à Sedan, eût été alors en dehors de Paris, on peut dire avec assurance que, soutenue par les forts, elle eût tenu les Allemands en échec et les eût empêchés d'entourer la ville. Mais cette grande condition de la défense manquait. Trochu n'avait

pas de soldats sur lesquels il pût compter pour faire face à l'ennemi en rase campagne, et il en résulta que les assaillants réussirent à envelopper Paris de tous les côtés, que la garnison se trouva réduite à la nécessité d'une lutte passive, et ne put désormais combattre qu'avec tous les désavantages d'une situation qui allait nécessairement s'aggraver encore chaque jour.

Les généraux allemands se mirent en mesure alors de compléter et d'assurer l'investissement, et ils apportèrent dans leur travail la rapidité et l'énergie remarquables dans toutes leurs opérations, quoique à ce moment encore l'idée d'un siége prolongé n'entrât certainement pas dans leurs prévisions. Leur premier soin fut de s'emparer de toute issue et d'isoler complétement la ville du monde extérieur. Dans ce but, ils furent obligés d'occuper toutes les communications et de disposer leurs troupes de manière à établir un véritable blocus, et de façon en même temps à pouvoir répondre aux nécessités d'une concentration rapide.

C'était une tâche difficile, car la garnison de Paris était nombreuse; l'espace commandé par le

feu des forts dépassait un circuit de dix lieues, et quoique les forces allemandes s'élevassent probablement au chiffre de deux cent cinquante mille hommes dans les plus excellentes conditions militaires, il était évidemment difficile d'envelopper une aussi large circonférence, sans parler des obstacles qui se présentaient. Le résultat fut cependant heureusement atteint, et quoique plus d'une fois la secousse fût violente, la pression des envahisseurs sur Paris ne fut pas même un instant suspendue.

L'armée du Prince Royal de Saxe, gardée soigneusement à l'abri du feu des forts, fut dispersée à travers les circuits de la Seine et de la Marne, au-dessous de Charenton, sur un vaste demi-cercle, du nord-ouest au sud-est, depuis le chemin de fer de Rouen jusqu'au village d'Ormesson. Là, elle rencontrait l'armée du Prince Royal de Prusse, qui, évitant aussi les forts du sud, s'étendait de Bonneuil à Chatou, par Choisy-le-Roi, Sceaux et Versailles, traversant la Seine au-dessus de sa jonction avec la Marne, et la rejoignant à sa sortie de Paris; cette masse, du sud-est au nord-ouest, décrivait un arc immense. De la sorte, en

moins de trois jours, l'investissement de Paris était complet, et la reddition de la ville, abandonnée qu'elle était à ses propres ressources, semblait imminente. Ce résultat était cependant bien éloigné encore, et ce n'était qu'après une résistance prolongée, que le drapeau allemand devait flotter sur les remparts.

L'investissement complété, le premier soin des Allemands fut de s'assurer énergiquement les positions qu'ils occupaient autour de la ville. On n'attendait pas d'attaques de la garnison; mais il ne fallait négliger aucune précaution, et, en tout cas, la pioche devait ajouter prodigieusement à la force des assiégeants. On commença dès lors à tracer autour de la capitale menacée, une double série de lignes destinées à repousser l'ennemi du dedans et du dehors, et à fermer toutes les approches; la ligne extérieure s'étendait en un large cercle de plus de seize lieues, et la ligne intérieure sur une longueur de plus de douze lieues. Chaque jour ces retranchements gagnaient en importance, et le général Trochu dut bientôt rester convaincu qu'il allait se trouver réduit à un rôle simplement défensif, à mesure

que se resserreraient plus étroitement autour de Paris les anneaux de la chaîne qui l'enveloppait.

Cependant comme les semaines succédaient aux semaines, et que rien n'indiquait que Paris se préparât à céder, les envahisseurs se décidèrent à se renforcer, à se préparer à un siége régulier, à accumuler les approvisionnements de toute nature destinés à nourrir et à soutenir l'armée d'investissement.

La reddition de *Toul* et de *Strasbourg*, le 23 et le 28 septembre, leur avait donné ce qui leur manquait jusqu'alors, une grande route et un chemin de fer aboutissant à la frontière d'Allemagne, et quoique Metz tînt encore, avait singulièrement amélioré leur position militaire. De leur base d'opérations, s'étendant de Saarbruck à Kehl, ils se mirent en mesure de s'assurer toutes les routes aboutissant à la capitale, pour consolider leurs opérations et transformer une poussée rapide en une invasion régulière. Dans ce but, il était nécessaire de soumettre et de prendre quelques-unes des forteresses qui protégent la frontière française au nord-est. Thion-

ville, Montmédy, Verdun et Soissons furent, en conséquence, assiégées ou bloquées, et tout en pressant vigoureusement Metz, des renforts furent appelés pour affermir une situation qu'on commençait à trouver plus difficile qu'on ne l'avait imaginé d'abord.

En même temps, des ordres hâtaient l'arrivée des trains de siége en vue d'ouvrir le feu sur Paris, et pendant que des détachements gardaient les principales lignes de communication, des colonnes volantes allaient chercher des approvisionnements et toutes les ressources nécessaires, se répandant tout à l'alentour de la capitale. Ces pourvoyeurs armés étreignirent peu à peu une large zone de territoire. Ils occupèrent non-seulement l'Ile-de-France, mais menacèrent la Normandie et l'Orléanais, et, tout en ravageant ces districts fertiles, ils formaient une sorte d'armée d'observation, faible sans doute et éparpillée, mais en état de faire obstacle à toute tentative de briser la ligne d'investissement de la capitale. Ces opérations absorbèrent les ressources allemandes plus sérieusement qu'on ne l'avait cru possible. Mais on regardait encore

comme une chimère que Paris pût tenir plusieurs semaines, et aucune crainte ne semble avoir traversé l'esprit des plus habiles généraux allemands. Après la chute de Strasbourg, les troupes victorieuses avaient même été dirigées vers un nouveau théâtre d'opérations; au lieu de coopérer au siége de Paris, elles avaient été dirigées vers la basse Alsace pour réduire les forteresses de cette province.

Tels avaient été les préparatifs des envahisseurs depuis le commencement du siége de Paris jusqu'aux derniers jours d'octobre : gigantesque comme l'était l'armée qui venait de submerger la France, elle était largement absorbée par la tâche qu'elle avait entreprise, et elle en sentait déjà lourdement le poids, quoique l'ennemi semblât presque écrasé. Il fallait le quart d'un million d'hommes pour envelopper Paris ; deux cent mille hommes étaient maintenus à Metz pour empêcher la sortie de Bazaine ; plus de cent mille hommes gardaient les communications en assiégeant les forteresses, et un écrivain, particulièrement bien informé, a affirmé qn'il aurait été impossible à ce moment aux Allemands de

rassembler seulement soixante mille hommes pour quelque opération nouvelle, en campagne.

Stratégiquement, en fait, la position des Allemands n'était pas déjà sans péril, et, par suite de la résistance inattendue de Paris, ceux qui s'étaient crus les maîtres de la France, à travers leurs succès ininterrompus, se trouvaient véritablement exposés à des hasards qui pouvaient amener un désastre. Le véritable état des choses et les contingents favorables de la situation étaient bien appréciés par le général habile sur lequel reposait dans cette crise le noble devoir de défendre la capitale. Rassuré, à l'inverse de ses adversaires allemands, sur les immenses ressources de Paris et la possibilité pour la ville de résister à la famine, le général Trochu avait formé un plan bien arrêté pour résister à l'invasion, plan qui, s'il n'était pas, selon nous, sans défaut, était néanmoins intelligent et hardi, et qui a été plus près du succès qu'on ne l'a cru.

Ce plan consistait à faire de Paris un grand centre et le point culminant de la résistance nationale, à retenir les Allemands autour des murailles pendant un espace de temps indéfini, et

à organiser des armées à travers le pays, qui se mettraient en mouvement pour la délivrance de la capitale, et qui, coopérant avec les masses armées du dedans, tomberaient lourdement sur les envahisseurs exposés tout à l'entour de la ville, et les chasserait, s'il était possible, du pays.

Quel devait être le résultat probable, si une force de secours, véritablement puissante, pouvait une fois donner la main à la garnison renfermée, après avoir obtenu la levée du grand siége? L'ennemi, en se retirant de son immense cercle d'investissement, ne serait-il pas exposé à une série d'attaques terribles, pris entre deux feux et facile à détruire en détail? Enfoncé comme il l'était maintenant dans l'intérieur d'un pays hostile et exaspéré, ne trouverait-il pas ses communications détruites, et quelle serait alors sa situation, l'hiver surtout une fois venu? Dans tous les cas, si la ligne d'investissement autour de Paris était une fois coupée, il devenait impossible de recommencer le siége, l'effet moral devait être prodigieux, et une occasion favorable se présenterait d'amener honorablement la guerre à fin.

Ainsi raisonnait Trochu; et quoiqu'il ait échoué, une étude attentive de la marche des événements prouve que ses espérances n'étaient pas sans fondement. Pour réaliser son plan, toutefois, il était nécessaire de mettre Paris à l'abri de l'assaut ou du bombardement, de former avec les recrues qui étaient dans Paris une force en état d'agir sérieusement, et de créer en province des armées assez fortes pour se frayer un chemin vers la capitale.

Depuis le moment où il devint le chef du gouvernement provisoire, toute l'énergie de Trochu semble s'être concentrée dans cette direction. Le travail des défenses à renforcer, commencé, comme nous l'avons vu, avant le siége, marcha rapidement sous son commandement. Chaque jour des canons de fort calibre, dons patriotiques la plupart du temps, étaient montés sur les forts et les remparts, bientôt hérissés d'une artillerie formidable; des masses de terre étaient entassées sur les toits des forts pour les protéger contre les bombes; les forts du sud, qui, comme nous l'avons vu, étaient particulièrement exposés au bombardement, furent reliés

par une série de batteries ; des travaux de terre et des redoutes furent jetés en avant et garnis de grosse artillerie, et trois ou quatre positions, à l'est et au sud, dont les Allemands avaient été délogés, furent saisies et préparées à recevoir du canon. Un feu continuel fut en même temps entretenu pour tourmenter et tenir en éveil les assiégeants, et quoiqu'il leur infligeât peu de pertes, il embarrassa sérieusement leurs opérations.

Le résultat fut qu'au bout de six semaines, la ligne d'investissement autour de la ville avait reculé sur plusieurs points, que la chance pour les Allemands d'un bombardement prochain était perdue, et que des appréhensions commençaient à se faire sentir que l'artillerie allemande fût trop faible pour sa tâche. En certaines places, spécialement à Villejuif, à l'ouverture des grandes routes du sud et à Avron, dominant la vallée de la Marne, des travaux étaient élevés qui pouvaient devenir formidables et aider les assiégés à assaillir la ligne d'investissement.

Cependant la formation des masses armées en corps militaires, à l'intérieur de la ville, avait

été continuée sans interruption ; elles comprenaient, dit-on, un demi-million d'hommes; mais, comme nous l'avons vu, elles étaient de telle nature que Trochu ne s'était pas aventuré à les conduire sérieusement au-devant de l'ennemi qui s'approchait, un corps de troupes régulières ayant seul paru en état de tenter une semblable tâche.

Donner quelque consistance à cette multitude, composée en partie de soldats battus, de gardes mobiles, d'infanterie de marine et de marins, et d'environ deux cent cinquante mille gardes nationaux, pour l'amalgamer en une force véritable, pour la fournir d'officiers et d'état-major, pour lui procurer des armes sérieuses et des canons, était une tâche d'une difficulté extraordinaire. Cependant si Trochu ne réussit pas à faire, de tous ces éléments, de véritables troupes, il les habitua à bien manœuvrer. Plus de la moitié de cette armée bigarrée fut employée à la garnison de Paris; le reste fut divisé en deux corps, destinés aux opérations extérieures, et quoiqu'ils fussent dans un assez pauvre état, quelques divisions donnèrent dans

trois ou quatre escarmouches la preuve d'une sérieuse amélioration dans la discipline.

En même temps des efforts vigoureux avaient été tentés pour rassembler en province tous les éléments de force militaire qui restaient encore à la France. On avait fait venir des troupes d'Afrique; les garnisons de Rome et d'autres places avaient évacué pour concourir à l'œuvre de la résistance ; les officiers retraités et les vieux soldats étaient rappelés sous les drapeaux; la marine fournissait des canonniers et des matelots bien disciplinés en grand nombre ; des recrues, dit-on, sortaient même des écoles militaires et des établissements analogues. De cette façon, des forces redoutables, en nombre tout au moins, étaient réunies; mais elles manquaient d'organisation et de cohésion ; et les débris des troupes régulières étaient, dans une proportion déplorable, infectés de l'indiscipline et de l'insubordination si manifestes dans l'armée française. Les officiers d'état-major manquaient. Il y avait absence d'artillerie de campagne en état de lutter avec l'artillerie allemande, et le commissariat ainsi que les autres départements es-

sentiels en guerre, étaient dans le plus déplorable état.

Au milieu de cette crise un homme remarquable, qui, quoi qu'on puisse penser de son jugement, était doué assurément d'une rare énergie, fit beaucoup pour organiser les levées françaises. M. Gambetta, ayant quitté Paris en ballon, saisit la direction du ministère de la guerre, et, sous son impulsion, les nouveaux armements de la France prirent une certaine importance. Deux mois après la bataille de Sedan, quatre armées étaient mises sur pied en France, dans une condition plus ou moins efficace, et il y a assurément là un témoignage significatif des grandes ressources, de l'esprit public et de l'énergie du peuple français.

Des masses de troupes irrégulières surgissaient de toutes parts ; les recrues étaient appelées par centaines de mille et dressées dans des camps spéciaux. Les armées de l'Est, du Nord et de l'Ouest, la première observant la basse Alsace et couvrant Besançon et Agen, la seconde, gardant la ligne de la Somme, et la troisième, en avant de la Sarthe, n'étaient en-

core qu'à l'état d'embryons et incapables de tenir la campagne; mais la quatrième armée, appelée l'armée de la Loire, était composée en grande partie de bonnes troupes, de régiments algériens et de vétérans, et était réellement une force sérieuse et organisée. S'élevant à quatre-vingt-dix mille ou cent mille hommes, avec plus de trois cents canons, commandée par un ancien général qui avait travaillé très-heureusement à la constituer, elle occupait maintenant la région au sud de la Loire entre Chambord et La Ferté, et il est constant qu'en nombre comme en force le quartier général allemand ne se doutait pas de ce qu'elle valait.

Tels étaient, à la fin d'octobre, l'état et la situation des belligérants. La reddition de *Metz*, le 28, jeta dans les mains de l'Allemagne victorieuse cent soixante-dix mille hommes, quatre maréchaux de France, six mille officiers, une des plus fortes places de l'Europe, et rendit immédiatement disponibles pour de nouveaux efforts et de nouveaux triomphes près de deux cent mille hommes de l'armée d'invasion.

L'importance générale de ce grand événe-

ment était saisissante au premier coup d'œil; mais ce n'est que quelques semaines plus tard qu'on vit jusqu'à quel point son intervention dans un pareil moment affectait la fortune de la guerre. De la force immense, ainsi devenue libre, une partie occupa la forteresse elle-même ; une autre, cinquante mille hommes environ, fut dirigée contre l'armée française du Nord; une troisième, comprenant un seul corps, vint renforcer les assiégeants devant Paris ; le reste, c'est-à-dire soixante-quinze mille hommes environ, sous le commandement du Prince Frédéric-Charles, fut dirigé vers le sud et l'est de la France, dans le but d'occuper la haute Loire et de coopérer avec l'armée qui, sous Werder, avait réduit presque toutes les forteresses de la basse Alsace, à l'exception du grand boulevard de Belfort, et qui menaçait maintenant le nord de la Franche-Comté.

L'armée allemande de Metz ne fut donc pas tout d'abord dirigée contre les Français massés derrière la Loire et, en réalité, un concours de circonstances avait amené les généraux allemands, moins prudents que d'habitude, à dé-

daigner les forces qui se trouvaient de ce côté : un corps de l'armée française de la Loire avait été battu très-aisément vers la mi-octobre par un détachement bavarois qui avait pris Orléans et qui tenait encore la ville ; et comme le reste de l'armée n'avait pas depuis donné signe de vie, sa force réelle était inconnue et supposée insignifiante. Comme nous l'avons vu cependant, il y avait là une véritable armée qui n'était point à mépriser, et à ce moment, l'occasion s'offrit à son chef de frapper un coup dont les résultats auraient pu être formidables. Composée de quatre-vingt-dix mille ou cent mille hommes, elle n'était séparée, au commencement de novembre, que par quelques lieues, d'un seul corps bavarois de vingt-cinq mille hommes tout au plus, disséminés et épars entre Orléans et Châteaudun; ce corps aussi, il faut le noter, était en réalité la seule force allemande entre Orléans et les lignes autour de Paris.

L'occasion favorable fut saisie par le général d'Aurelles de Paladines, commandant de l'armée de la Loire, et ce n'est que justice de dire que ses opérations furent combinées avec

une grande habileté. Il résolut de couper et, s'il était possible, de détruire la petite force ennemie qui était en face de lui, dans des conditions si encourageantes. Dans ce but, il résolut de traverser la Loire au-dessus et au-dessous d'Orléans, afin d'envelopper complétement l'ennemi dans un mouvement de conversion. S'il réussissait, et se débarrassait du seul obstacle qui fût sur sa route, il entendait sans doute marcher droit sur Paris et s'efforcer de dégager la capitale assiégée.

On sait comment le général d'Aurelles réussit à réaliser une partie au moins de son plan : le 9 novembre, deux corps français comprenant probablement cinquante mille hommes, traversèrent la Loire et attaquèrent Beaugency, pendant qu'un troisième de vingt-cinq mille hommes environ la passait plus haut près de Châteauneuf. Le général Von der Tann, à la tête d'un corps bavarois, s'en vint attaquer la grande colonne française de gauche, laissant seulement un petit détachement à Orléans. Mais il trouva bientôt qu'il avait affaire à un ennemi en force irrésistible ; il se retira aussitôt très-habilement,

disputant de son mieux le terrain difficile et inextricable sur les confins de la grande forêt d'Orléans, et après une série de rudes combats près de *Marchenoir*, *Coulmiers* et *Baccon*, dans lesquels la solidité des troupes françaises et l'excellence de leur artillerie excitèrent la surprise des Allemands, il se rabattit, combattant toujours, sur Arthenay, sauvé seulement par une marche forcée et de nuit, et échappant tout juste à un désastre complet.

Pressé par les Français s'avançant toujours, et qui, enflammés de ce premier succès, retrouvèrent la brillante valeur de leur race, il fut forcé d'évacuer cette place, et le 11, il était à Toury, sur la grande route de Paris à Orléans. Là, il fut rejoint par son détachement d'*Orléans*, qui avait aussi effectué sa retraite, et le lendemain, sa petite armée était complète et faisait bonne contenance, quoiqu'elle eût perdu deux canons et environ quatre mille hommes. Son salut fut dû à sa résolution et à l'admirable rapidité de ses mouvements.

Cependant il ne pouvait guère échapper à l'atteinte de l'ennemi, si la colonne de droite de

l'armée de la Loire qui devait arrêter sa marche, eût été dirigée comme l'avait entendu le général d'Aurelles. Quoi qu'il en soit, il avait été rudement éprouvé, et pendant un jour tout au moins, il s'était trouvé sans appui, avec vingt mille hommes à peine, le seul obstacle sur la route de Paris, en présence de soixante-dix mille Français qui avaient donné des preuves de discipline et de courage, et qui avaient obtenu un succès réel, sinon décisif.

Quoiqu'un détachement d'environ vingt mille hommes, sous le commandement du Grand-Duc de Mecklembourg, eût été dépêché à son secours, cependant, comme la moitié à peu près de cette force était obligée de faire face à Chartres et à Dreux pour surveiller un mouvement supposé de l'armée de l'Ouest, et comme les réserves de l'armée de la Loire étaient sous la main du corps principal, il est certain que, pendant près d'une semaine, après les engagements des 9 et 10 novembre, les Français dépassaient les Allemands, qui se trouvaient entre eux et la capitale, sur la grande route d'Orléans, dans la proportion d'environ trois contre un.

Il y a des moments à peu près dans toute campagne, où un seul coup hardi, bien dirigé et bien porté, peut arracher à la fortune des résultats extraordinaires ; si le général d'Aurelles eût à ce moment poussé rapidement en avant, soit par les routes qui conduisent droit de Toury à Paris, soit par la route plus détournée qui passe par Chartres, on ne peut guère supposer qu'il n'eût pas écrasé la petite force qu'il rencontrait sur sa route, ou qu'il ne l'eût au moins forcée à la retraite avec pertes. La route jusqu'aux lignes allemandes s'ouvrait donc alors devant lui.

On sait maintenant que lorsque les nouvelles des combats du 9 et du 10 arrivèrent, une très-grande inquiétude prévalut à Versailles, et le grand général, sur qui reposait la direction des opérations allemandes, frappé de l'extrême danger d'une attaque possible du dedans et du dehors avait fait ses préparatifs pour lever le siége, si, comme on le craignait, les colonnes de d'Aurelles s'étaient avancées sur la capitale de la France.

Mais le génie, la hardiesse, la résolution manquaient à la France à cette heure suprême ;

ayant échoué dans sa tâche d'entourer et de détruire l'ennemi, d'Aurelles s'abstint même de poursuivre son succès, et au lieu de marcher immédiatement sur Paris, il se rabattit sur Arthenay et Orléans pour y trouver des renforts et y former un camp retranché à l'abri de la forêt. Ce fut là, nous le pensons, une résolution très-malheureuse ; mais pour rendre justice à un vieux général, doué d'un pouvoir d'organisation peu commun, il est juste de dire qu'elle peut être attribuée à des raisons militaires d'une nature plausible. Il n'est pas établi que le général Trochu, qui communiquait fréquemment avec la province par ballons, pigeons et autres moyens, s'attendît à ce moment à être secouru, et qu'il fût prêt alors à attaquer de son côté aussitôt qu'apparaîtrait d'Aurelles ; dans ce cas, l'armée de la Loire aurait pu se trouver dans une position dangereuse.

En outre, d'Aurelles savait sans doute, après les batailles du 9 et du 10, que le grand-duc de Mecklembourg avait été détaché du camp allemand pour renforcer Von der Tann. La rumeur publique exagérait, sans doute, la force du

Grand-Duc, mais, dans cette situation, un général prudent pouvait bien hésiter avant de se résoudre à marcher sur Paris. Par-dessus tout, et ce qui décida probablement d'Aurelles, on savait que le Prince Frédéric-Charles marchait à ce moment de Metz sur la Loire ; ajoutons que l'armée de la Loire était encore imparfaitement organisée, que la pensée d'effroyables revers obsédait, comme un enchantement menaçant, les généraux français, et nous comprendrons qu'un grand capitaine seulement aurait pu se résoudre dans cette alternative au parti le plus audacieux.

Les généraux allemands avaient mal calculé la force de résistance de Paris et le pouvoir pour la France de reprendre la campagne après la destruction de ses armées régulières. Aussitôt donc qu'il fut certain que d'Aurelles n'était pas en marche sur Versailles, ils se préparèrent à un long siége et à protéger leurs lignes d'investissement contre des attaques qui semblaient pouvoir devenir sérieuses. Il était nécessaire d'abriter sous un bouclier impénétrable l'armée qui entourait Paris, et de substituer aux faibles

détachements qui avaient été employés jusque-là à ce service, de véritables armées qui, le long d'un cercle extérieur immense, pourraient déjouer toutes les tentatives de délivrance. Ils s'appliquèrent à cette tâche laborieuse avec leur habileté caractéristique et leur persévérance, et quoique, comme nous le verrons, ils aient eu plus tard quelques occasions encore de s'alarmer, la chance pour la France de relever à son profit la balance de la fortune, commença dès ce moment à décroître sensiblement.

Une nouvelle disposition des forces allemandes fut réalisée sans perdre un moment.

Pendant que le Grand-Duc de Mecklembourg et Von der Tann étaient maintenus sur l'arc entre Dreux et Toury, observant d'Aurelles et l'armée française de l'Ouest, le corps destiné à marcher sur le nord était placé sur une ligne intérieure, de Laon à Rouen : et le Prince Frédéric-Charles reçut l'ordre de suspendre son mouvement vers la haute Loire, d'envoyer un détachement pour coopérer aux travaux des assiégeants au sud, de se diriger à marches forcées sur la haute Yonne et d'occuper des posi-

tions qui lui permissent de communiquer avec Von der Tann et le Grand-Duc, et de menacer le flanc droit de l'armée de la Loire, si elle s'aventurait à se diriger vers le nord.

Les mouvements furent exécutés avec la précision et la célérité d'armées bien conduites. Une semaine après que d'Aurelles était retombé sur son camp près d'Orléans, Manteuffel avait formé un corps de protection contre toute incursion du nord, et la garde avancée du Prince Frédéric-Charles, atteignant Fontainebleau, Nemours et Pithiviers, et touchant l'extrême gauche de Von der Tann, avait presque complété le vaste demi-cercle qui devait opposer une barrière de fer aux armées françaises de la Loire et de l'Ouest. Les perspectives de la France qui, le 10 novembre, étaient véritablement pleines d'espérance, si ses forces eussent été dans les mains d'un grand général, se voilaient de sombres nuages vers le 19, et une occasion pareille de réparer ses désastres ne devait pas se représenter.

Il est inutile peut-être de rechercher maintenant quel aurait été le résultat probable de la

marche de d'Aurelles sur les lignes allemandes. Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui pensent que les Allemands, pris entre deux feux, auraient subi nécessairement une effroyable défaite. De Moltke se serait certainement retiré à temps, comme le fit Napoléon devant Mantoue, quand il apprit l'arrivée de Wurmser (1), et on peut être assuré que l'armée de la Loire eût été rapidement forcée de reculer. Cependant le siége aurait été levé ; les armées de Paris désormais en bon état, auraient pu sortir et rendre un nouvel investissement, pendant l'hiver, impossible ; il est difficile d'exagérer l'influence d'un semblable résultat sur une race vaillante et impressionnable comme la nation française ; on voit ce qu'il y eut d'effroyable pour la France dans la chute de Metz à la fin d'octobre. Si la forteresse eût tenu dix jours de plus, aucune force additionnelle n'aurait pu se mettre en mouvement sur Paris. Selon toute probabilité, le Grand-Duc de Mecklembourg n'aurait pas été

(1) C'est un fait significatif qu'un journal militaire allemand de cette époque contient une allusion directe au siége de Mantoue.

détaché du corps de siége, l'apparition du Prince Frédéric-Charles n'aurait pas inquiété le général de l'armée de la Loire, et dans ces conditions il ne peut être douteux que d'Aurelles aurait écrasé Von der Tann et marché avec toutes ses forces sur Paris.

Ceci nous conduit à la recherche pénible de savoir si le Maréchal Bazaine fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un soldat énergique pour garder son poste, et quoique l'évidence ne soit pas complète, les matériaux existent déjà suffisamment pour arrêter un jugement à cet égard. Après un examen attentif de l'apologie du Maréchal et des publications de ses adversaires, nous pensons que Metz a certainement succombé à la famine, et à ce point de vue nous croyons que Bazaine a droit à un verdict d'acquittement. Mais le concours des témoignages nous laisse craindre que les généraux de l'armée du Rhin n'aient pas ménagé les ressources de Metz avec la diligence qu'on pouvait attendre d'eux, et par-dessus tout n'aient pas donné les premiers, l'honorable exemple de la résignation et de la souffrance. Il faut bien reconnaître que, dans le

cas de Bazaine, comme dans celui de quelques autres des généraux de l'Empire, la patience et la prévoyance firent défaut; de ses combinaisons politiques nous ne disons rien, car elles n'ont pas été encore suffisamment expliquées. Mais si, comme on le prétend (1), il fait aujourd'hui appel au Prince Frédéric-Charles pour justifier sa conduite, qu'il se rappelle le mot de Napoléon : « Défiez-vous jusqu'à la fin de la campagne des applaudissements d'un ennemi intéressé. »

(1) Les opérations de l'armée du Rhin ont eu une telle influence sur la guerre, qu'elles ont été longuement et amèrement discutées. D'après les déclarations de témoins ou d'acteurs, nous pensons que certaines conclusions sont dès à présent incontestables. Le Maréchal Bazaine affirme catégoriquement qu'il n'a pas reçu le commandement avant le 13 août. S'il en est ainsi, il n'est pas responsable du premier retard qui, après les défaites du 6, retint la gauche et le centre des Français à Metz, et fut la véritable cause de tout ce qui suivit. Il admet, comme nous l'avons montré déjà, que ses mouvements du 14 et du 15 furent lents; mais il en rejette la faute sur le département de la guerre, et il attribue son mouvement de recul du 16, après la bataille indécise de Vionville, à l'état de désorganisation de son armée; nous ne contestons pas l'exactitude de ces explications, mais nous devons observer qu'elles appartiennent par leur caractère aux justifi-

Revenons de Metz aux opérations des belligérants dans l'immense zone dont Paris était le point principal et le centre.

Après les succès des 9 et 10 novembre, que sa timidité avait rendus infructueux, le général d'Aurelles, nous l'avons vu, s'était retiré à Orléans, où, à l'abri de la forêt, il construisit un camp dont il comptait faire la base des opérations de son armée. Il fortifia soigneusement cette position qui, malgré le grand désavantage d'être dangereusement rapprochée de la Loire, était bien choisie pour masquer ses mouvements

cations des généraux de second ordre; après l'échec de la sortie du 31 (mal conduite), il reconnaît qu'il ne fit pas d'efforts véritables pour briser les lignes d'investissement. Il crut préférable de rester à Metz, retenant les masses du Prince Frédéric-Charles, et ceux qui ont étudié la guerre moderne ne jugeront pas trop sévèrement cette résolution. Mais il n'explique pas comment après Gravelotte il ne s'efforça pas, avant d'être enfermé, de se frayer un chemin en écrasant les quelques divisions allemandes qui se trouvaient au nord-est et au sud de la forteresse, opération pleine de promesses. Les Allemands redoutaient assurément une pareille tentative, et si de Moltke eût été à la place de Bazaine, il l'aurait certainement menée à bien; quant à la conduite du Maréchal, réduit à un rôle purement défensif, nous en avons parlé plus haut.

et lui fournir un point de retraite favorable. C'est de là qu'il appela alors ses réserves sur la rive sud du fleuve en même temps que les renforts qu'on lui avait fait espérer. Grâce à l'énergie de M. Gambetta et au zèle de tous, ils arrivèrent en nombre prodigieux, et quinze jours après ses premières batailles, les trois corps de d'Aurelles étaient portés à six, et il avait en main près de deux cent mille hommes et environ quatre cent quatre-vingts à cinq cents canons.

Les trois nouveaux corps étaient, cependant, bien inférieurs en qualité à ceux dont il disposait d'abord. Ils étaient plus largement composés de recrues inexpérimentées et en grande partie de garçons tout jeunes. L'état-major, l'équipement, l'organisation générale laissaient beaucoup à désirer. D'Aurelles, après avoir passé quelques jours à discipliner et à améliorer ses forces nombreuses, les disposa d'une façon qui donne une preuve nouvelle qu'il possédait véritablement l'art de la guerre. Occupant Orléans et Châteauneuf avec son centre, protégé par la forêt et son camp, il étendit sa gauche jusqu'à Marchenoir et sa droite vers

la route qui conduit de Gien à Montargis ; ces arrangements lui donnaient une position centrale d'où il pouvait s'avancer sur l'ennemi et lui permettant de menacer toutes les routes qui mènent à Paris.

Cependant ses adversaires avaient fait leurs préparatifs, bien qu'il y ait lieu de supposer que, pendant quelques jours, ils ignorèrent sa force numérique, et bien que leurs mouvements d'abord révélassent quelque incertitude et même de l'indécision. La garde avancée du Prince Frédéric-Charles qui, nous l'avons vu, s'étendait de Fontainebleau à Nemours et Pithiviers, avait à peu près effectué sa jonction vers le 19 novembre, avec Von der Tann dont le centre tenait la route d'Angerville à Toury, et quoique quelques jours dussent s'écouler encore avant l'arrivée du corps tout entier, l'armée de la Loire rencontrait en front, de ce côté, un obstacle sérieux.

Mais il existait une brèche dans le demi-cercle allemand, et en considérant la situation de d'Aurelles, il y avait là une occasion propice. Le Grand-Duc de Mecklembourg qui,

nous l'avons dit, avait été en communication avec Von der Tann, dirigé vers l'ouest aussi loin que Dreux, avait été dépêché dans la direction du Mans pour poursuivre l'armée française de l'Ouest, dont les mouvements n'avaient jamais cessé de causer quelque appréhension à Versailles ; il l'avait suivie jusqu'à la Sarthe, et quoiqu'il eût été rappelé, il était toujours à distance de Von der Tann, et, vers le milieu de la dernière semaine de novembre, il était encore entre Nogent-le-Rotrou et Chartres. Ses mouvements aussi avaient été très-lents, et il avait fait, a-t-on dit, « l'office de tire-bouchon, » car il était singulièrement harassé par des bandes de francs-tireurs qui fourmillaient sur son arrière et ses flancs et infligèrent des pertes sérieuses à ses hommes.

Telles étaient vers le 25 et le 26 novembre, les positions occupées par les armées destinées à dégager Paris ou à protéger les travaux du siége. Un regard sur la carte montrera que les Français stratégiquement avaient un grand avantage, car de Marchenoir par Orléans à la route de Montargis, ils occupaient la corde de

l'arc de Nogent-le-Rotrou, Chartres, Toury, à la gauche du Prince Frédéric-Charles, encore quelque peu à l'est de Montargis.

Ils étaient maîtres des principales routes de Paris, et ils pouvaient se concentrer par des lignes plus courtes et plus rapidement que l'ennemi, qu'ils avaient en front ; réunis, ils étaient dans la proportion de près de deux contre un, par rapport aux Allemands ; car le Prince Frédéric-Charles n'avait pas plus de cinquante-cinq à soixante mille hommes, une fois privé du détachement qu'il avait envoyé aux lignes du siége. Von der Tann et le Grand-Duc de Mecklem bourg n'en avaient probablement pas plus de quarante-cinq mille, et quoique naturellement les troupes françaises dans l'ensemble ne fussent pas comparables à celles de l'ennemi, la moitié certainement se composait de très-bons soldats.

Ces arrangements font grand honneur à la science de d'Aurelles et au zèle et au patriotisme du peuple français, ils montrent, ou que les généraux allemands s'illusionnaient étrangement sur la force de l'armée de la Loire, ou qu'ils étaient serrés de près, et quoique, nous le pen-

sons, la position n'offrît pas une aussi bonne perspective de succès aux Français, que celle qui se présentait les 9 et 10 novembre, un grand général aurait bien trouvé moyen d'en tirer un excellent parti. En fait, d'Aurelles à ce moment était dans une position semblable à celle de Napoléon lorsqu'il envahit la Belgique en 1815, avec cette différence que sa force numérique n'était pas de la moitié mais du double de celle de l'ennemi.

Cependant le prudent gouverneur de Paris avait pensé que l'heure était venue de mettre à l'épreuve le plan qu'il avait formé pour la délivrance de la ville, et il avait arrêté ses opérations en conséquence.

Il avait maintenant complété son système de défense ; il avait rendu les forts aussi sûrs que possible ; il avait armé et garni ses nouvelles batteries, il avait reculé considérablement les lignes des assiégeants, et il espérait s'assurer dans les fortifications qu'il avait élevées sur les points avancés de Villejuif et d'Avron, des positions d'où il pourrait faire une trouée à travers le cercle d'investissement.

En même temps, il avait amené les armées renfermées dans l'enceinte au meilleur état possible; elles comptaient maintenant plus de deux cent mille hommes, dont cent cinquante mille environ semblent à son jugement avoir été véritablement de bons soldats. Le gros de cette masse devait s'efforcer de percer les lignes, pendant que l'armée de la Loire s'avançant sur Paris, devait lui tendre les mains du dehors; le plan de Trochu, nous l'avons dit, ayant toujours en perspective une opération combinée suivant les règles ordinaires de la stratégie.

La dernière semaine de novembre était l'époque fixée pour l'entreprise commune; mais beaucoup était nécessairement laissé au hasard, et Trochu naturellement ne semble pas s'être interposé relativement au mouvement de d'Aurelles, en admettant qu'il ait eu l'occasion de le faire. Ce général avait maintenant commencé les opérations qui devaient conduire l'armée de la Loire à Paris; il jeta en avant son aile droite par Ladon, Maizières, et peut-être Montargis, laissant en arrière son centre et sa gauche, et le 28 novembre, il attaqua avec deux corps

de soixante mille hommes peut-être, un corps allemand d'environ trente mille hommes, qui, dans le voisinage de *Beaune-la-Rolande*, couvrait les routes conduisant à Fontainebleau et à Melun. La bataille fut sanglante et bien combattue, la qualité inférieure d'un des corps français diminuant grandement sa valeur véritable, mais d'après le témoignage même du camp allemand, la position devenait très-critique, lorsque deux divisions dépêchées de Pithiviers, firent pencher la balance contre les assaillants ; les Français reculèrent avec une lourde perte, les jeunes troupes comme d'ordinaire frappées de panique et se débandant par centaines ; mais leurs adversaires se retirèrent aussi, laissant derrière eux un canon et beaucoup de prisonniers.

D'Aurelles qui, dans cette opération, avait commis une grande erreur stratégique, se rabattit sur son camp d'Orléans, et resta inactif pendant deux jours, délai que ses adversaires rendirent fatal.

Le Prince Frédéric-Charles qui, nous le voyons clairement, avait été alarmé par l'affaire

de Beaune-la-Rolande, mais qui avait appris, peut-être pour la première fois, la force réelle et les positions des Français, saisit d'un coup d'œil la position désavantageuse de l'armée allemande, et donna des ordres pressants pour la concentration de toutes ses forces sur un front plus étroit, prenant soin particulièrement de fermer l'intervalle existant entre Von der Tann et le Grand-Duc de Mecklembourg.

Les mouvements furent immédiatement exécutés, et le 29 et le 30 novembre, les colonnes allemandes se rapprochèrent les unes des autres, les troupes de Chartres exposant nécessairement leur flanc dans des conditions dont un grand général aurait su tirer parti. Le 1er décembre d'Aurelles commença de nouveau à s'avancer avec son aile gauche, et deux de ses corps obtinrent de légers avantages à *Arthenay*, *Patay* et *Joigny*, sur Von der Tann et le Grand-Duc de Mecklembourg dont la jonction n'était pas encore complète ; mais le général français avait perdu l'occasion dorée, et un contre-coup terrible allait l'atteindre. Le Prince Frédéric-Charles maintenant avait en main presque toute

l'armée allemande ; il résolut de porter un coup décisif à l'ennemi qui, maintenant à son tour, s'étendait devant lui. Dirigeant un de ses corps vers Beaumont, il retint et paralysa toute l'aile droite française, et, avec le reste de ses forces, il pesa vigoureusement sur la gauche et le centre français qui se trouvaient comparativement dispersés.

Une série d'engagements s'ensuivit, dans lesquels les Allemands probablement égalaient les Français dans les points véritables de contact, et dont les résultats par conséquent étaient assurés.

Le centre français fut brisé à Chevilly, et se retira en déroute sur le camp près d'Orléans; ce désastre obligeait la droite et la gauche à reculer en lignes excentriques, l'une au delà de la Loire par Fargeau, l'autre sur la rive du nord par Marchenoir et Beaugency. Une faible tentative eut lieu de défendre le camp, mais sa proximité de la rivière rendait la tâche périlleuse. Des ordres, comme on l'a dit, amenèrent le désordre, et le 4 décembre, le centre battu avait passé la Loire, abandonnant cette position et la ville d'*Orléans*.

L'armée de la Loire avait été taillée en pièces avec une perte de quinze mille hommes et de quatre-vingts canons, y compris ceux pris dans le camp. La tentative de délivrer Paris avait non-seulement échoué, mais avait abouti à un désastre complet.

« Le talent, a dit Napoléon, n'est rien chez un général sans la vigueur et la force du caractère, et peu d'hommes sont capables de commander une armée de cent cinquante mille hommes. » Ces remarques peuvent servir de commentaires à la conduite de d'Aurelles à ce moment. Il avait disposé ses troupes avec beaucoup d'habileté ; mais il s'était montré incapable de les mettre en mouvement ou d'utiliser sa grande supériorité numérique.

Dans sa marche sur Beaune-la-Rolande, il avait frappé l'ennemi du côté le plus fort, négligeant entièrement celui qui était faible, la partie découverte entre Chartres et Toury, et quoique supérieur dans la proportion de deux contre un, il avait frappé faiblement et partiellement. Il aurait pu attaquer aisément avec vingt mille hommes de plus, et il aurait pro-

bablement triomphé, tout mal combiné que fut son plan ; dans ce cas, il aurait été difficile de l'empêcher de marcher sur Paris, et quel pouvait être le résultat, si, au lieu d'attaquer le Prince Frédéric-Charles, il s'était jeté entre Von der Tann et le Grand-Duc de Mecklembourg avec une force à laquelle, le 28 et le 29, les Allemands n'auraient pas pu résister? En réalité, ses mouvements, le 28, furent indécis, embarrassés et faibles, et ils amenèrent non-seulement sa défaite, mais ils permirent à ses adversaires d'arrêter leur plan.

Son hésitation aussi, le 1er décembre, qui laissa le Prince Frédéric-Charles concentrer son armée, comparativement petite et éparpillée, à peu de distance des Français supérieurs en nombre et mieux groupés, les efforts chétifs qu'il fit alors, et finalement la négligence avec laquelle il laissa l'ennemi envelopper son centre, et l'écraser entre ses ailes disséminées, sont des témoignages d'incompétence pour un haut commandement. Il est certain qu'il perdit de belles chances et fut définitivement battu, simplement par suite d'une mauvaise direction.

Comparez à ces mouvements ceux de l'ennemi :

il est inutile d'insinuer que l'armée allemande n'était pas divisée d'une manière dangereuse d'abord, ou que le corps isolé du Prince Frédéric-Charles n'était pas sérieusement menacé le 28 novembre ; un grand général, dans cet état de choses, aurait conduit les Français à la victoire. Mais le péril une fois aperçu, avec quelle merveilleuse prévoyance le général prussien le détourna et en fit sortir le succès ! Avec quelle prudence il groupa ses forces, tirant parti de la négligence de l'ennemi, et les ayant une fois réunies, prépara le grand coup qui devait assurer son triomphe complet ! Avec quelle habileté il tint en échec une des ailes françaises, à l'aide d'une force probablement inférieure des deux tiers, pendant qu'il rassemblait les troupes qu'il regardait comme nécessaires pour accabler le centre de d'Aurelles !

Que le Prince Frédéric-Charles, en quatre jours, ait pu se concentrer sous les yeux de d'Aurelles, et avec une armée numériquement très-inférieure, se trouver irrésistible au point décisif, c'est là la marque d'un général éminent ; et plus on étudie ces opérations, plus on voit que les

Français furent battus plutôt par une stratégie supérieure qu'à raison de la mauvaise qualité de leurs troupes. Les événements, d'ailleurs, allaient bientôt montrer comment un fragment de l'armée de la Loire, sous un autre général, pouvait lutter avec honneur contre un ennemi victorieux.

Pendant que ces événements importants se passaient au nord et au sud d'Orléans, Paris avait fait un énergique effort pour briser les liens qui l'enlaçaient. Dans la nuit du 28 novembre, les forts, particulièrement ceux du sud, engagèrent une épouvantable canonnade, et une pluie continuelle de boulets et d'obus tomba sur les lignes des assiégeants, depuis Saint-Germain jusqu'au confluent de la Marne et de la Seine.

A l'abri de ce feu, calculé peut-être comme un signal pour l'armée amie de la Loire, supposée à cette époque peu éloignée, et ayant aussi pour objet de fatiguer l'ennemi, des masses de troupes descendirent les pentes qui se trouvent au delà des forts de Bicêtre et d'Ivry, et aidées des canonnières de la Seine, des batteries de Villejuif et d'une bonne artillerie de campagne, s'efforcèrent d'enlever les positions de l'Hay, Chevilly et

Choisy-le-Roi, voisines du cercle d'investissement sur la route d'Orléans ; cette opération avait dû être combinée avec un vigoureux effort du côté de l'est et du sud-est, mais l'élévation soudaine des eaux de la Marne l'avait rendue impossible au jour fixé, et les Français se retirèrent après une rencontre indécise.

La canonnade fut reprise la nuit suivante, et le matin du 30, une forte armée, commandée par les généraux Ducrot et Vinoy, se mit en marche sous la protection des forts de l'est et du sud-est, pour attaquer de ce côté les retranchements allemands.

L'attaque de Vinoy au sud-est, ne semble avoir été qu'une feinte, de même qu'une autre tentée du côté de Saint-Denis, au nord ; mais celle de Ducrot fut véritablement formidable. A la tête de soixante mille hommes environ, soutenus par des réserves considérables, il traversa la *Marne* sur des ponts de bateaux jetés en face de Vincennes, et pendant qu'il lançait une colonne sur Bonneuil, dans la péninsule, entre cette rivière et la Seine, il jetait le gros de ses troupes sur les quatre villages de Noisy-le-Grand, Brie,

Villiers et Champigny, avant-postes des lignes de l'investissement de l'est.

Les Français s'avancèrent en excellent ordre sous la protection des forts de Nogent et de Rosny, des redoutes intermédiaires et du nouvel ouvrage d'Avron, et après une lutte courte mais sanglante, ils enlevèrent Villiers, Champigny et Brie, les troupes allemandes sur ces points étant accablées par le nombre. Noisy-le-Grand fut aussi sérieusement menacé, et les assaillants eurent un avantage décidé sur toute l'étendue du champ de bataille pendant plusieurs heures, leurs forces étant véritablement supérieures, quoique par suite de la nature du terrain, il fût impossible de déployer complétement leurs colonnes et de faire sentir toute la force de leur feu.

Enfin, les Allemands furent renforcés, et Villiers fut repris, après un effort terrible ; mais Brie et Champigny restèrent aux Français, qui avaient ainsi conquis des positions qui pouvaient devenir très-précieuses pour les opérations ultérieures. Dans ces engagements, les Français avaient déployé une bravoure incontestable et beaucoup de solidité. Ce n'étaient plus là les sol-

dats qui s'étaient enfuis le 19 septembre, et quoique inférieurs à leurs adversaires allemands, exaltés par leurs succès continuels, ils avaient bien combattu et bien manœuvré.

La puissance et la portée de leur artillerie de campagne (des pièces de 12 rayées pendant le siége) avaient particulièrement surpris leurs adversaires, et il était devenu évident que le gouverneur de Paris avait su faire sortir de masses d'hommes tumultueuses, une armée bien disciplinée et capable de sérieux efforts.

Les Français, le 30 novembre, n'avaient pas atteint les lignes des assiégeants ; ils avaient seulement gagné des postes avancés où ils pouvaient se grouper pour une attaque en force. Cependant, comme leur position devenait ainsi menaçante, leur succès était réel quoique incomplet. Il est difficile de dire ce que le résultat aurait pu être si Ducrot, sacrifiant tout à l'idée dominante d'une sortie, avait appelé ses réserves pendant la nuit, et, s'avançant de Brie sur Champigny, s'était efforcé le lendemain, d'enlever les retranchements allemands. Il aurait pu certainement engager quatre hommes contre un, et il aurait

commencé avec quelques avantages. Ceux mêmes qui apprécient le mieux les obstacles qu'il aurait eu à surmonter, croient, en définitif, qu'il aurait pu réussir. Ainsi que nous l'avons vu cependant, le plan de Trochu ne supposait pas un effort indépendant pour forcer les lignes d'investissement, et, en conséquence, s'attendant sans doute à entendre les canons de l'armée de la Loire, marchant sur Paris, Ducrot s'arrêta dans ce moment décisif.

L'armée française, sous Ducrot, resta inactive le 1er décembre, réparant ses pertes et s'approvisionnant, et quoiqu'elle occupât encore ses positions au delà de la Marne, elle ne semble pas avoir été largement renforcée.

Cependant, l'ordre avait été donné de Versailles, de reprendre Brie et Champigny à tout prix, et de chasser les Français derrière la Marne. Dans ce but, tous les hommes disponibles avaient été rassemblés. Le matin du 2, les Allemands prirent l'offensive et s'emparèrent de Brie par surprise. Ils auraient pu prendre aussi Champigny, les Français n'étant certainement pas en force suffisante dans cette importante position.

Les assaillants se mirent en mesure d'attaquer l'ennemi et d'enlever les ponts de la Marne, lorsque tout à coup une transformation terrible bouleversa l'aspect du champ de bataille. Le jour précédent, les forts voisins et les batteries avaient reçu des canons de renfort, et alors que les Allemands s'avançaient et que les Français se retiraient intentionnellement sans doute, un feu terrifiant foudroya les colonnes d'attaque. En vain, exaltés par l'ivresse du succès, les Allemands poussèrent en avant avec des cris de défi ; en vain, les officiers s'élancèrent et encouragèrent leurs soldats à poursuivre l'ennemi. Des files entières furent littéralement fauchées, jusqu'à ce qu'enfin, après un effort héroïque, la retraite fut sonnée et les Allemands se retirèrent. Le vent changea de direction : les Français reprirent l'offensive par masses épaisses, et dans l'après-midi le drapeau tricolore flottait encore à Champigny et à Brie.

« Un homme prudent et savant en stratégie, » telle était l'opinion que se formait du général Trochu, il y a quelques années, un observateur judicieux. Le gouverneur de Paris avait été té-

moin des vicissitudes de cette journée mémorable, et il avait vu l'ennemi effroyablement éclairci dans ses rangs, reculer presque en déroute. Néanmoins, se rattachant toujours à son plan, il ne tenta pas de poursuivre son avantage, et attendant toujours l'armée de la Loire, il se contenta de conserver les avant-postes précieux qu'il avait conquis.

Que cette tactique fût d'accord avec les règles générales de l'art de la guerre, qui supposent que la garnison d'une forteresse, une fois investie, ne peut se sauver que par l'appui d'une armée de délivrance, c'est ce que les critiques compétents ne peuvent nier, et ceux qui ont réfléchi combien il aurait été difficile, dans les conditions existantes pour l'armée de Paris, de forcer les lignes allemandes sans coopération du dehors, et qui comprennent, même au cas d'une tentative heureuse, quels risques elle aurait courus, hésiteront à blâmer le soldat expérimenté qui n'osa pas aventurer une semblable entreprise.

Cependant il est possible que Trochu ait considéré la question d'un point de vue trop étroit, et il

avait peut-être cette fois l'occasion de briser le cercle autour de Paris, même sans appui extérieur.

D'après un témoin oculaire, toute la force allemande en face des Français, le 2 décembre, n'était que de vingt-cinq mille hommes. Elle avait été réduite au moins d'un cinquième, et quoiqu'elle se fût retirée en bon ordre, les pertes extraordinaires de ses officiers nous portent à penser que la haute valeur des troupes avait bien ressenti quelque découragement. D'un autre côté, les Français n'étaient pas inférieurs certainement à cinquante-cinq mille hommes. Ce chiffre aurait pu s'élever à cent mille hommes par des renforts immédiats de Paris. Ils étaient remplis de confiance, et les terribles services rendus par les forts, les avaient enflammés d'une espérance pleine d'exaltation. Si donc Trochu avait réuni toutes les troupes dont il pouvait se servir, pour un grand effort, le 3 décembre, il se serait peut-être frayé un passage. S'il l'eût fait, et s'il eût marché hardiment sur le grand dépôt allemand de Lagny, au centre des communications ennemies, il aurait pu amener la levée du siége et assurer à son armée une excellente base

d'opération. Une pareille tentative aurait certainement été périlleuse, mais il y avait, nous le pensons, de forts arguments en sa faveur.

La force au dedans de Paris n'était pas une garnison ordinaire ; une grande et sérieuse armée y avait été formée pour des opérations actives, et comme Trochu devait savoir que, dans les circonstances actuelles de la guerre, l'arrivée d'une armée de secours était un événement sur lequel il ne pouvait guère compter, il aurait dû se décider peut-être à se servir résolûment des moyens qui étaient dans ses mains, et à ce point de vue l'occasion était certainement favorable.

Au lieu, cependant, de tenter un pareil effort, le gouverneur de Paris s'arrêta, et aussitôt sans doute que la nouvelle de la défaite de l'armée de la Loire lui parvint, il se prépara à rappeler ses forces. La colonne qui s'était avancée à Bonneuil, s'était déjà rabattue en arrière précédemment. Le soir du 4 décembre, Brie et Champigny furent évacués, et l'armée de Ducrot repassant la Marne, prit position dans le bois de Vincennes d'où elle se retira bientôt après.

Les tentatives de délivrer Paris et de faire lever le siége avaient donc complétement échoué, et sans chercher à blâmer Trochu, nous remarquerons seulement qu'il ne retrouva jamais une si bonne occasion, et que le génie et l'audace, à ce moment, pouvaient peut-être conduire à la fortune.

En dehors de la capitale, le flot qui avait submergé l'armée de la Loire, coulait toujours et s'élargissait encore. Cependant, la France vit un rayon de lumière briller un moment sur les sombres eaux.

Après la prise d'Orléans, l'armée de la Loire avait, comme nous l'avons vu, été brisée ; la droite et le centre s'enfuyant au delà du fleuve, la gauche s'appuyant à la rive du Nord, à Beaugency.

Le Prince Frédéric-Charles avec cinquante mille hommes environ, se hâta de poursuivre le premier de ces débris qui se rallia sans grande perte à Bourges, un événement inattendu ayant empêché le Prince de s'avancer au delà de Vierzon. Von der Tann et le grand-duc de Mecklembourg, avec quarante mille hommes

environ, attaquèrent la gauche française isolée, mais ils rencontrèrent une résistance qui présente un des épisodes les plus intéressants de la guerre ; la gauche française était composée de deux corps de cinquante mille hommes peut-être, et elle était bien découragée par ses désastres récents, mais elle était commandée par un général qui a donné des preuves de ressources peu communes et d'une grande force de caractère. Attendant son ennemi dans la contrée difficile formée par les lisières de la forêt d'Orléans, entre *Beaugency* et Marchenoir, Chanzy dans une série d'engagements sanglants, repoussa tous les efforts des Allemands triomphants, et prit plus d'une fois l'offensive ; ce n'est que lorsqu'un corps détaché par le Prince Frédéric-Charles menaça son flanc droit, qu'il recula, et sa retraite alors fut très-habilement conduite.

La forte position du *Mans* offrait de grands avantages à ce point de vue, et, s'il l'atteignait, il pouvait effectuer sa jonction avec l'armée française de l'Ouest et obtenir de larges renforts. Chanzy dirigea donc sa marche de ce côté, tirant admirablement parti de plusieurs positions

défensives, spécialement de la forte ligne du Loir, se rabattant par occasion sur les Allemands qui le poursuivaient, et leur infligeant de très-grandes pertes; enfin, le 17 décembre, il atteignit le Mans ayant sauvé son armée et rejoint ses renforts; quoique ses troupes eussent terriblement souffert, il n'avait perdu que sept ou huit canons.

Ces opérations font honneur, à tous les points de vue, au général français, et prouvent ce qu'on pouvait attendre d'une partie au moins de l'armée de la Loire même dans des circonstances défavorables.

Le Prince Frédéric-Charles, sans doute, avait calculé que Von der Tann et le Grand-Duc de Mecklembourg étaient en force suffisante pour détruire Chanzy, mais le Français avait déjoué cette attente, et sa vigoureuse résistance à Beaugency et Marchenoir avait non-seulement affaibli l'ennemi, mais en attirant un détachement contre sa droite, avait peut-être sauvé le reste de l'armée de la Loire. La stratégie de Chanzy aussi, en se rabattant sur le Mans et en se retirant sur ses renforts, lorsque son aile était me-

nacée, montre autant d'habiletéque de résolution, et sa tactique indique un talent peu ordinaire.

Des témoins ont rapporté avec quelle prévoyance il se servit des obstacles naturels pour dérouter et arrêter la poursuite de l'ennemi. Il ne fut pas moins habile à entretenir le courage et l'esprit de ses troupes, — cette qualité indispensable dans un général. Des spectateurs qui se trouvaient au milieu même du camp allemand, en décrivant les incidents de cette retraite, ont rappelé que le chassepot se montra très-destructeur et que la mitrailleuse fit son office sanglant, — témoignage incontestable que Chanzy savait utiliser ses ressources ; et ils disent que l'armée allemande, dans sa poursuite, se montrait accablée de cette lutte incessante, — preuve de la résistance formidable qui lui fut opposée.

Ces faits font honneur à Chanzy et prouvent aussi que l'armée de la Loire n'avait besoin que d'un grand général pour être capable d'efforts considérables. Sa retraite avait été une terrible épreuve ; et cependant, quoique des centaines de soldats se fussent débandés, la grande majorité des troupes françaises avait montré du

courage et de la persévérance, et avait lutté, non sans honneur, contre une armée de vétérans aguerris.

La défaite de l'armée de la Loire et la retraite de Ducrot derrière la Marne caractérisent l'échec de la première tentative combinée sur une grande échelle, pour arriver à la levée du siége de Paris.

Les Allemands étaient triomphants sur tous les points, et cependant leurs chefs habiles et expérimentés ne partageaient pas l'exaltation des troupes. Personne ne savait mieux que le grand stratégiste qui dirigeait les mouvements de l'armée d'invasion, tout ce qu'il y a de périlleux à la guerre dans un faux calcul, combien la position des Allemands était devenue dangereuse et comment le succès de l'ennemi était possible encore s'il n'était déjoué par de puissants efforts. Tout victorieux que les Allemands eussent été, leurs pertes autour de Paris, et particulièrement dans la lutte prolongée avec l'armée de Chanzy, avaient été terribles, et comme Paris tenait encore résolûment et que l'hiver était extrêmement rigoureux, il était évident que de

nouveaux appels, et considérables, devaient être adressés à l'Allemagne. Il était devenu nécessaire de renforcer considérablement la barrière opposée aux armées de secours de la capitale, de combler les vides causés par la prolongation de la lutte et d'accroître l'efficacité des moyens employés pour réduire la ville assiégée.

Dans ce but, des renforts d'au moins deux cent mille hommes furent appelés en France. Les bataillons décimés du Prince Frédéric-Charles et du Grand-Duc de Mecklembourg furent complétés. Les armées de Manteuffel, au nord, et de Werder, à l'est, furent augmentées et la sphère de leurs opérations fut élargie. Les communications furent surveillées plus rigoureusement que jamais. Le siége de nouvelles forteresses fut entrepris, et tout fut mis en œuvre pour hâter l'attaque de Paris et diminuer les difficultés de l'investissement.

Le succès en ce dernier point présentait de grands obstacles. Le général Trochu, nous l'avons vu, avait détruit les ponts aux approches de Paris, et cette circonstance, avec celle de la distance et de l'état des routes partout défoncées,

avait fait une grosse affaire du transport d'une formidable artillerie de siége. Quoique les lourds canons et les munitions eussent circulé pendant plusieurs semaines, les batteries n'étaient pas encore complètes, et en même temps l'artillerie des forts et des remparts était devenue si puissante que le résultat d'une lutte à cet égard était considéré comme douteux.

Les Allemands néanmoins travaillaient patiemment, mettant aux dernières épreuves l'organisation militaire qu'ils avaient si complétement perfectionnée, leurs chefs sachant bien que même si les trains de siége ne pouvaient tout faire, ils fourniraient au moins un important appui supplémentaire.

Ces préparatifs, en vue d'efforts nouveaux, se prolongèrent pendant le mois de décembre.

Toutefois une tentative de délivrer Paris dans une autre direction avait été tentée et avait échoué. Une force considérable avait été rassemblée depuis le commencement du siége dans les provinces du Nord ; mais en novembre, l'armée française du Nord avait été défaite avec de grandes pertes, et les divisions de Manteuffel avaient occupé

Rouen, s'étaient avancées dans le cœur de la Picardie, et étaient entrées à Dieppe. Les Français cependant s'étaient renforcés et tenaient une forte position sur la Somme. Ils étaient sous les ordres d'un commandant habile qui les avait formés et disciplinés ; et en décembre, le général Faidherbe, le nouveau chef de l'armée du Nord, recevait l'ordre de marcher sur Paris, s'il le pouvait, et de joindre ses efforts à ceux de la garnison assiégée. Si on songe que l'armée française n'était guère supérieure à soixante mille hommes, composés en grande partie de soldats jeunes et novices, et que les Allemands qui leur barraient le passage comptaient bien cinquante mille vétérans, un pareil mouvement ne promettait guère. Le général Faidherbe, après avoir livré une bataille indécise à *Pont-Noyelles* sur un petit cours tributaire de la Somme, se retira dans le réseau des forteresses de la frontière belge.

Cependant Trochu, mal renseigné sur ces mouvements, alors que les communications de Paris et du dehors devenaient chaque jour plus difficiles et plus incertaines, et croyant

encore un succès possible, avait tenté un nouvel effort sur les lignes d'investissement. Le 21 décembre, appuyées encore par un feu violent des forts voisins, des masses de troupes débordèrent des avenues du nord et de l'est de la capitale, avec le but apparent de prendre pied sur la grande route du nord, et de saisir et d'occuper une position dans la vallée de la Marne et près du chemin de fer de Strasbourg. Les Français réussirent d'abord en partie ; et pendant que deux colonnes, sous Ducrot, attaquaient et tournaient le village du *Bourget*, point important sur la grande route de Lille, deux autres sous Vinoy, s'élançaient sur Neuilly-sur-Marne, Ville-Évrard et la Maison-Blanche, avant-postes faisant face à la nouvelle redoute d'Avron, et placés sur la ligne même des communications allemandes.

Ce succès cependant fut sans résultat. Les assaillants furent délogés de Ville-Évrard et de la Maison-Blanche dans une surprise de nuit, et ils regagnèrent bientôt leurs camps tout en continuant de menacer au nord-est, le cercle d'investissement du côté de Drancy et de Bondy.

On ne sait si dans cette opération Trochu visait véritablement à forcer les retranchements allemands, comptant sur l'aide de Faidherbe au dehors, où s'il voulait gagner quelque point en avant, d'où, protégé par des batteries nouvelles, il pourrait couper les communications allemandes, et surprendre les grands dépôts sur le chemin de fer de Strasbourg ; mais en tout cas, il semble bien s'être attendu à entendre les canons de l'armée de secours. Son attaque ressemblait plutôt à une forte reconnaissance qu'à un effort résolu de forcer les lignes, et portait tous les caractère d'un mouvement subordonné à une assistance extérieure. Cinquante mille hommes tout au plus y prirent part, tandis qu'il pouvait en masser aisément cent cinquante mille, et nous ne pouvons guère croire que l'intensité du froid, si cruel qu'il fût, ait été la seule cause de la retraite des troupes.

Nous retrouvons ici un nouveau témoignage de cette pratique étroite de certaines règles générales, et de ce défaut de génie original et hardi qu'on peut retrouver, nous le croyons, dans toute la conduite de Trochu, et il faut ajouter,

sans qu'il y ait là de sa faute, que la surprise de la Maison-Blanche et de Ville-Évrard n'atteste que trop la négligence des officiers français dans cette malheureuse campagne.

Ainsi qu'on peut le supposer, ce second échec découragea grandement l'armée de Paris ; les soldats commencèrent à perdre la confiance qu'ils avaient montrée dans les batailles du 30 et du 2, et une appréhension énervante, fatale au courage et à tout ce qui caractérise la force militaire, s'empara de l'esprit de ces hommes qui étaient, eux aussi, destinés à un second Metz et à un nouveau Sedan. L'esprit des assiégeants s'était relevé en proportion, et comme pendant ce temps-là la plus grande partie des pièces de siége avaient été placées en batterie, les généraux résolurent de commencer l'attaque sur les défenses extérieures de la grande cité. L'expérience faite de sa force de destruction et sa position avancée et menaçante indiquaient avant tout à leurs efforts le *fort d Avron*, et il fallait le réduire aussitôt que possible.

Le 27 décembre, l'attaque partit de batteries élevées avec grand secret, et au bout de quel-

ques heures il devint évident que la résistance ne pourrait durer longtemps. Par une négligence regrettable, l'ouvrage n'avait pas été mis à l'épreuve des bombes. Quoique garni de lourds canons, il n'avait été armé que sur une face, et il fut bientôt dominé et réduit au silence. Le matin du 29, le premier des ouvrages avancés de Paris fut trouvé par les Allemands, abandonné, théâtre sanglant de ruines et de massacre.

Ce succès rapide et facile causa une grande joie dans le camp allemand, et encouragea les assiégeants à de nouveaux efforts.

Une attaque sur les forts fut décidée, et une pluie de fer et de feu tomba bientôt sur Rosny, Noisy et Nogent, le long de la ligne nord-est des défenses. Elle atteignit aussi les forts du sud, et Issy, Vanvres, Montrouge et Bicêtre, furent écrasés des hauteurs environnantes par un feu qui s'étendait même sur Ivry et Charenton. C'étaient cependant deux choses très-différentes que de détruire une redoute inachevée et isolée, ou de réduire de formidables défenses, élevées avec soin, se soutenant les unes les autres, et renforcées de toutes les façons ; l'artillerie des forts

et des nouvelles défenses maintint le feu sans trop d'inégalité avec les batteries des assiégeants, qui, quoique placées dans une situation dominante, n'étaient pas très-puissantes et étaient très-éloignées.

Ainsi les premiers jours de la nouvelle année s'écoulèrent, la cité investie affrontant encore hardiment l'ennemi, quoique ressentant déjà l'approche d'un adversaire plus menaçant et plus redoutable ; des efforts immenses avaient été faits pour accroître la force des armées de province et pour tenter de nouveau de faire lever le siége.

Un nouveau corps avait été envoyé à Chanzy, et sa jonction avec l'armée de l'Ouest ainsi que le renfort de jeunes troupes lui avaient donné une force nominale peut-être de cent cinquante mille hommes et de trois à quatre cents canons. La droite et le centre de l'armée de la Loire avaient aussi reçu des accroissements considérables. Ces forces étaient alors à Bourges et à Nevers, sous la direction de Bourbaki, l'ancien commandant de la garde impériale. Elles avaient repris une certaine consistance, et s'élevaient peut-être à cent vingt mille hommes. L'armée de Faidherbe se

complétait aussi, et l'armée de l'Est, qui, avec un contingent irrégulier, sous les ordres de Garibaldi, avait été jusque alors employée à défendre la Franche-Comté contre Werder, et à menacer par occasion la seconde ligne des communications allemandes avec Paris, en attaquant Châtillon, Nuits et Auxerre, avait été augmentée et était toute prête.

Il n'y avait à ce moment guère moins de quatre cent cinquante mille Français sous les armes, avec sept à huit cents canons, indépendamment de la garnison et de l'armée de Paris. Merveilleux spectacle dans les circonstances ! Mais malheureusement, comme l'a dit Napoléon, il y a une grande différence entre des hommes et des soldats ; la plus grande partie de ces troupes se composait de fraîches recrues, et comme la lutte terrible des deux derniers mois avait détruit ce qu'il y avait de meilleur dans l'armée primitive de d'Aurelles, on peut affirmer que la force véritable des principales armées, alors en campagne, celles de Chanzy et de Bourbaki, n'égalaient pas, même réunies, la première armée de la Loire.

L'organisation des nouveaux corps était pitoyable, et il y avait une si effroyable disette d'officiers, que leur nombre était tout à fait disproportionné avec celui des hommes. Ainsi, pendant que les victorieuses armées de l'Allemagne s'étaient largement et formidablement renforcées, il n'y avait pas eu véritablement de développement correspondant dans les forces de la France.

Dans cet état de choses, un plan fut arrêté pour combiner les mouvements des armées françaises en vue de délivrer Paris, plan tout simplement désespéré dans l'état des choses.

La grande et importante forteresse de Belfort, la clef du centre et du sud de la France, avait été investie depuis le commencement de novembre par quelques divisions de l'armée de Werder, et Werder lui-même, on l'a vu, avait opéré en Franche-Comté. Ses forces, cependant, n'étaient pas considérables; elles montaient à quarante ou cinquante mille hommes peut-être, assiégeant ou occupant les villes du nord de cette province, et surveillant les lignes ferrées conduisant de Dijon et Vesoul à Paris ; elles étaient tenues en

échec, comme nous l'avons vu, par Garibaldi et l'armée française de l'Est, et avaient même souffert quelques légers revers.

Bourbaki cependant, avec le gros de son armée, était en force à Bourges et à Nevers, c'est-à-dire à l'ouest, à peu de distance, et une occasion semblait ainsi s'offrir de frapper un coup soudain et décisif, qui, s'il réussissait, pouvait changer tout à fait la position de la France dans l'est, et conduire peut-être à la délivrance de Paris.

Si Bourbaki, avec quatre-vingt-dix mille hommes sur ses cent vingt mille, rejoignait une partie de l'armée de l'Est, il pouvait peut-être, par une attaque rapide, isoler et écraser Werder et faire lever le siége de Belfort. S'il réussissait, il restait non-seulement maître des communications allemandes par Dijon et Vesoul ; mais quelques marches lui suffisaient pour aboutir à la grande ligne de chemin de fer qui, de Strasbourg à Paris, était l'unique voie de circulation de l'armée assiégeante, absolument essentielle à sa sécurité. Un pareil mouvement, vigoureusement exécuté, pouvait forcer les

envahisseurs à relâcher leur étreinte sur la capitale investie, et il ne compromettait aucunement l'ensemble des opérations des Français.

Il est vrai que les troupes de Bourbaki, en s'écartant, pouvaient exposer Chanzy à combattre seul le Prince Frédéric-Charles et le Grand-Duc de Mecklembourg, qui s'étendaient maintenant de Chartres à Orléans, avec des détachements dirigés vers le Mans; mais Chanzy, largement renforcé, pouvait sans doute garder sa position, et il n'était pas probable qu'il fût l'objet d'un pareil mouvement combiné.

Au contraire, il était raisonnable de supposer qu'informé de la marche de Bourbaki, le Prince Frédéric-Charles détacherait contre lui tout ou partie de ses troupes ou s'arrêterait, hésiterait et perdrait du temps à Orléans; et, dans ces hypothèses, Chanzy serait sauf, et pourrait peut-être, par un mouvement hardi en avant, battre en détail l'ennemi en face de lui et s'ouvrir ainsi la route de Paris. Si le Prince Frédéric-Charles suivait Bourbaki, les opérations de ce général n'en seraient sans doute pas troublées, car il devait avoir une avance prodigieuse sur le général

allemand, et un corps français pouvait être laissé à l'arrière pour observer et retarder les mouvements du Prince.

Tel était le plan combiné et le dernier effort des armées de province, en vue de Paris.

Le général Trochu n'en est pas responsable. Il était sorti du cerveau d'un officier d'état-major obscur, et il séduisit l'imagination de M. Gambetta. Nous doutons qu'il ait été même communiqué à Chanzy. Il est injuste de juger la stratégie par les résultats; mais si l'on tient compte de la force relative des belligérants, nous ne pouvons que regarder un pareil projet comme désespéré.

Sans doute, les communications des Allemands étaient le point vulnérable de leur armure, et l'opération projetée pourrait être excusée, si Bourbaki avait eu à sa disposition une armée bien organisée de cent cinquante mille hommes, et si d'un autre côté les forces de Chanzy eussent été à coup sûr suffisantes pour lutter heureusement avec le Prince Frédéric-Charles et le Grand-Duc de Mecklembourg, dans le cas où ils auraient agi en commun. Même alors, le plan prêterait à

de sérieuses objections et, en tout cas, il eût été plus prudent d'attaquer les communications des Allemands plus près de Paris, et non pas seulement à quelques marches de Belfort.

Mais dans l'état actuel des armées en présence, l'ensemble du projet était insensé.

L'armée de Bourbaki, même portée à cent cinquante mille hommes, était irrégulière et mal approvisionnée, et comme ses mouvements devaient avoir lieu dans une contrée inextricable et montagneuse, au cœur même d'un hiver rigoureux, elle n'était pas même assurée de battre Werder et de faire lever le siége de Belfort, et elle pouvait espérer bien moins encore rester maîtresse pour un temps quelconque, de la grande ligne des communications allemandes, qui n'était déjà plus sans protection, et qui pouvait être aisément renforcée.

Le succès en conséquence était loin d'être assuré, même avec les perspectives les plus favorables, et le succès lui-même, à moins qu'il ne fût foudroyant, laissait le reste des forces de la France exposé à la défaite et au désastre.

Bourbaki en quittant Bourges et Nevers, ren-

dait évidemment au Prince Frédéric-Charles la liberté de ses mouvements et lui permettait d'attaquer Chanzy, en se réunissant au Grand-Duc. Dans ce cas, comment le général français, avec une armée si faible et si mal organisée, pourrait-il lutter contre ces masses de vieilles troupes presque égales en nombre, et qui pouvaient être augmentées encore? Quant à l'idée que le Prince Frédéric-Charles suivrait Bourbaki et laisserait Chanzy en face du Grand-Duc seul, elle était inadmissible, et il était tout bonnement puéril d'imaginer que le Prince, un grand général, s'arrêterait ne sachant où frapper, et finirait par permettre à ses adversaires de lui échapper. Ainsi, pendant que les opérations de Bourbaki étaient bien chanceuses, elles exposaient Chanzy à une ruine complète, et l'échec de Bourbaki devait non-seulement détruire tout espoir de faire lever le siége de Paris, mais amener le désastre de sa propre armée.

Ce projet en réalité, considéré en lui-même, était tout bonnement une série de mouvements excentriques qu'il fallait exécuter, avec des forces inégales, contre un ennemi considérablement su-

périeur et occupant une position centrale formidable. Ceux qui l'ont admiré ont perdu de vue le fait capital et décisif de l'immense disproportion existant entre les deux armées en présence. Nous inclinons à penser qu'à ce moment, il était devenu impossible de dégager Paris ; les généraux allemands avaient eu la temps de rectifier leurs calculs inexacts, et la barrière formée par les armées de la seconde ligne qui, par suite du bombardement, pouvait maintenant être renforcée avec les troupes de la première, était devenue trop formidable pour être rompue.

Néanmoins, une seule chance restait peut-être, et si elle eût été saisie par les généraux français, ils auraient au moins évité une effroyable catastrophe.

Si Bourbaki, au lieu de se diriger sur l'est, eût vigoureusement attaqué le Prince Frédéric-Charles, il aurait certainement retenu une partie considérable des forces du Prince. Dans ce cas, quoique l'opération n'eût probablement pas réussi, Chanzy pouvait battre le Grand-Duc et quelques autres divisions en face de lui, et il aurait pu au moins s'efforcer d'atteindre Paris. En

tout cas, les armées françaises auraient gardé libres leurs lignes de retraite et auraient suivi les règles d'une prudente stratégie.

La marche opposée fut cependant adoptée, et vers la fin de décembre, Bourbaki laissant un corps sous Lecomte, à Bourges, pour observer les mouvements du Prince Frédéric-Charles, quitta son quartier général avec trois corps pour effectuer sa jonction avec l'armée de l'Est, dont une partie devait coopérer à ses mouvements. Ils furent lents et pénibles. Les troupes mal vêtues, mal nourries, mal commandées, se débandaient, et plusieurs jours s'écoulèrent avant que l'armée déjà désorganisée eût disparu derrière les montagnes qui s'élèvent entre les vallées de la Loire et de la Saône.

Ce qui suivit fut ce que devaient attendre tous ceux qui sont familiers avec la stratégie allemande.

Le Prince Frédéric-Charles, aussitôt qu'il fut assuré que l'ennemi, qui l'avait forcé, en restant à Bourges et Nevers, de se maintenir lui-même en force à Orléans, était en route, fit ses préparatifs de départ, sans perdre un instant, pour

tomber sur son adversaire le plus voisin et, s'il le pouvait, accabler Chanzy. Dans ce but, le Prince dirigea son mouvement général contre le Mans, avec toutes ses troupes, combinées avec celles du Grand-Duc, et comme il avait trois corps bien recrutés, avec plus de trois cents canons, et que le Grand-Duc avait environ soixante mille hommes, avec les détachements, s'il le fallait, des lignes du siége, il était certain que cette force splendide suffirait à écraser une armée française, composée surtout de troupes inexpérimentées et qui n'était peut-être même pas supérieure en nombre. Aux premiers jours de janvier, la grande ligne allemande, s'étendant de Chartres à Beaugency, était en pleine marche sur les positions de l'ennemi.

Le 6 janvier, Chanzy attaqua un corps isolé du Prince Frédéric-Charles, qui s'était avancé jusqu'à *Vendôme*, mais l'ennemi le pressant, il se rabattit en bon ordre sur le Mans, centre de toutes ses forces. Le Prince continua sa marche en deux colonnes ; l'une s'avançant contre le front de l'armée française par Saint-Calais et Pontoise ; l'autre cherchant à tourner son aile

droite par la Chartre et Écommoy, pendant qu'en même temps le Grand-Duc de Mecklembourg, sur une ligne parallèle, mais à une grande distance, et rattaché seulement à son collègue par un faible cordon de troupes, faisait une poussée sur Nogent et même Bellevue, pour enfermer la gauche de l'armée française, de manière à l'envelopper ainsi tout entière.

L'expérience apprend, dans de pareilles opérations, ce dont est capable un grand général, avec des troupes sur lesquelles il peut compter, et sans doute les Allemands ne se seraient pas aventurés à opérer de la sorte en face d'une bonne armée. Mais ils savaient bien que ce sont précisément ces mouvements-là qui déroutent de mauvais soldats et qui rendent la victoire presque certaine.

Chanzy se sentait incapable d'attaquer. Napoléon peut-être en semblable position l'eût tenté, et quoique sa retraite ait été très-bien conduite, ses jeunes troupes, constamment pressées par un ennemi toujours sur leurs flancs, épuisées par des marches forcées, mal équipées, souffrant du froid, commencèrent à perdre tout

espoir, toute confiance, à se démoraliser et à se débander par milliers. Une suite d'engagements indécis eurent lieu, dans lesquels la défaillance de l'armée française fut attestée par ces bandes de prisonniers non blessés qui se rendaient sans essayer même la résistance; Chanzy recula ainsi pied à pied, jusqu'à ce qu'il atteignit enfin les positions qu'il avait choisies d'avance pour une lutte vigoureuse.

Ces positions formaient une double suite de lignes, dont la seconde, sur la rive droite de l'Huisne, affluent important de la Sarthe, était formidable dans sa force naturelle. Là, protégé par les bois et les collines, couvert par une redoutable artillerie, Chanzy essaya d'arrêter et de battre ceux qui le poursuivaient. Les Allemands attaquèrent presque avec trop de confiance, car quelques-unes des divisions du Grand-Duc n'étaient pas arrivées au moment fixé, et un seul corps du Prince Frédéric-Charles était lancé sur cinquante mille Français retranchés et appuyés par de nombreux canons; mouvement brillant peut-être, mais qui ne peut s'expliquer que par le mépris des assaillants pour leur adversaire.

Le 10 et une partie du 11, Chanzy fit de son mieux; mais son flanc droit fut tourné par un des corps du Prince Frédéric-Charles, qui tomba à la chute du jour sur les troupes françaises. L'armée française s'éparpilla en masse confuse. *Le Mans* fut évacué le 12, et la capture de vingt mille prisonniers dit assez quelle fut l'étendue du désastre.

Dans ces opérations du commandant français, il y a, nous le croyons, peu de chose à reprendre. Le général d'Arcole et de Lodi aurait peut-être saisi une ou deux occasions où l'offensive eût pu réussir. Mais cela même est extrêmement douteux, et Chanzy déploya une grande habileté en choisissant ses positions du Mans. Les mouvements de ses adversaires furent terriblement efficaces, mais ils ne peuvent être cités comme des précédents militaires, et le Grand-Duc spécialement resta au-dessous de la circonspection accoutumée des généraux allemands. En fait, les Allemands sentaient qu'ils pouvaient faire à peu près ce qui leur convenait, et le résultat dans aucun cas n'était douteux.

Cependant, sur une autre partie du théâtre de

la guerre, la stratégie imprévoyante des Français amenait de nouveaux et de plus grands désastres.

Vers la fin de la première semaine de janvier, Bourbaki avait effectué sa jonction avec les divisions de l'armée de l'Est, qui avaient reçu l'ordre de coopérer avec lui, et avec une force nominale de cent trente-cinq mille hommes et de quatre cents canons, il commençait à traverser la contrée montagneuse de la Franche-Comté centrale, en marche sur Belfort. Ce qui suit doit être soigneusement étudié, car on y trouve l'effrayante révélation du concours de causes qui contribuèrent aux malheurs de la France.

L'officier d'état-major qui avait imaginé le plan dont nous avons parlé, avait reçu l'offre du commandement. Il l'avait refusé, parce qu'il ne voulait pas servir sous un gouvernement révolutionnaire. Le choix en conséquence de M. Gambetta tomba malheureusement sur Bourbaki, et ce général ne saisit même pas complétement le plan qu'il recevait l'ordre d'exécuter. L'officier d'état-major, appréciant bien la nécessité de mouvements rapides et de bonnes lignes de re-

traite, avait proposé que l'armée française s'avançât en quatre ou cinq colonnes au moins, et occupât particulièrement les passages le long de la frontière suisse ; à cet effet, il avait insisté pour que la marche sur Belfort eût lieu par un certain nombre de routes convergentes, et que les routes par Montbéliard et Pontarlier fussent gardées par plusieurs divisions.

Au lieu de cela, Bourbaki préféra se mettre en marche avec le gros de ses troupes, en une colonne, à travers les âpres défilés de la vallée entre l'Ognère et le Doubs, détachant seulement des ailes très-faibles. Le résultat fut naturellement de retarder sa marche et de le réduire pour ainsi dire à une seule ligne d'opérations. Son armée débile, pesante à mouvoir et harassée, atteignit *Villersexel* le 1er janvier, et là rencontra l'avant-garde de Werder, et ce n'est que le 14 qu'elle approcha de la Lizaine, tributaire du Doubs, en face de Belfort, ayant fait seulement une ou deux lieues par jour, dans un moment de crise où la rapidité était tout! Cette marche a été décrite comme navrante, les troupes affamées, sans souliers, gelées, les officiers d'état-major

ignorants, et donnant constamment des ordres contradictoires, l'artillerie et le train dans une confusion épouvantable!

Bourbaki déploya son armée le long d'une ligne étendue de Chennebries par Héricourt à Montbéliard; mais ses ailes restèrent insuffisantes, et ses principaux efforts furent faits avec son centre. Werder s'était soigneusement retranché dans des positions formidables, armé de grosse artillerie, et dans une série d'engagements qui durèrent trois jours, il déjoua toutes les attaques des Français avec moins de quarante mille hommes. Le 16 cependant, l'aile gauche française enleva Chennebries au delà de la droite de Werder, et on a dit qu'un mouvement de flanc hardi aurait permis aux assaillants d'atteindre Belfort; mais pendant ce temps, Bourbaki était devenu aussi démoralisé que sa misérable armée. Il voyait en imagination le Prince Charles sur ses derrières, et devant lui, une apparition terrible semblait descendre du Nord; il partit d'Héricourt le 18, ayant échoué dans le premier objet qu'il se proposait, et bien plus encore dans la combinaison qui avait pour objet de couper les communica-

tions allemandes : le malheureux commandant se retira par l'étroite vallée par laquelle il était venu, et ce n'est que le 22 que son armée, masse confuse, débandée et battue, trouva un abri momentané sous les canons de Besançon.

Cependant un coup écrasant, préparé avec une habileté consommée, avait été dirigé contre le général français. Von Moltke semble, dès la première heure, avoir deviné le rôle de Bourbaki. Il s'appliqua à déjouer son adversaire, et, si la fortune le favorisait, à le battre et à l'écraser. La période à laquelle était arrivé le siége de Paris, avait permis au grand stratégiste de diminuer la force de l'armée d'investissement, et tout un corps fut détaché de Paris pour observer, de Troyes et de Châtillon-sur-Seine, les opérations de l'armée de Bourbaki. Ce corps, soutenu par quelques divisions de Metz et de l'armée allemande du Nord, fut placé sous le commandement de Manteuffel, et aussitôt que Bourbaki fut définitivement engagé dans sa marche sur Belfort, il reçut l'ordre de pousser rapidement en avant et de tomber sur le flanc et l'arrière du général français.

Les Allemands, forts de moins de cinquante mille hommes, mais bien pourvus, en bon ordre et dans le meilleur état militaire, dédaignant tous les obstacles, serrèrent bientôt de près l'ennemi. Manteuffel atteignit Gray le 18 janvier, et ayant détaché quelques troupes pour tenir Garibaldi en échec à Dijon, il s'avança avec le gros de son armée, pour couper la retraite à Bourbaki, pendant que Werder affectait un mouvement de front contre les Français.

Les Allemands atteignirent Dôle le 24, et traversant le Doubs, ils se hâtèrent de s'emparer des défilés le long de la frontière suisse, pour enfermer leur victime. Bourbaki qui, pendant ces mouvements décisifs, s'était arrêté indécis à Besançon, perdit tout à fait la possession de lui-même, donna l'ordre imprudent d'une retraite vers le sud, lorsque sa seule chance peut-être était de rester où il était, dans l'espoir que l'ennemi serait forcé de se retirer faute de vivres, ou de tenter de se frayer un chemin jusqu'à Garibaldi à Dijon. Le malheureux homme, lorsqu'il vit que les Allemands le poursuivaient, se frappa follement lui-même, et son armée éperdue se précipita de Besançon,

presque littéralement sans général. Les horreurs de cette fuite furent pareilles à celles de Moscou. Le froid, la faim, l'épouvante, brisèrent bientôt toute cette masse en hordes de fuyards, et enfin lorsqu'on vit que les Allemands occupaient tout le pays entre le Doubs et Pontarlier, les restes de ce qui avait été autrefois une armée de cent trente-cinq mille hommes, débordèrent de l'autre côté de la frontière suisse, où ils furent obligés de déposer les armes.

La catastrophe de l'armée de Bourbaki fut le Sedan de la guerre dans sa seconde phase. Au point de vue purement militaire, le coup était aussi terrible que la chute de Paris, car il privait la France des seules forces qui lui restassent pour la défense de l'Est et du centre ; quoique le résultat final ne fût pas la conséquence nécessaire de la fausse manœuvre que nous avons décrite, il doit en grande mesure lui être attribué. Incontestablement les causes véritables étaient la désorganisation des troupes de Bourbaki, l'entière incapacité de ce général, et la grande habileté avec laquelle Manteuffel fut dirigé contre son adversaire. Von Moltke n'eût-il pas fait

autre chose, dans toute la campagne, cette seule opération suffirait à le signaler comme un grand génie militaire. La précision, l'intelligence, la rapidité décisive avec lesquelles les Allemands tombèrent sur l'ennemi, ne furent pas moins admirables. Là en réalité, nous voyons dans sa manifestation la plus éclatante, la différence entre une armée véritable, bien équipée, bien commandée, et une force inexpérimentée, faible, mal organisée en toutes choses, et conduite à la ruine par un chef impuissant.

Cependant, pendant cette courte campagne, le flot de l'invasion avait, dans une autre direction encore, submergé la France. Une à une les forteresses sur la frontière du Nord-Est tombaient devant l'ennemi victorieux : les antiques défenses du temps de Vauban étaient impuissantes à soutenir un instant le bombardement des pièces de campagne d'aujourd'hui ; indépendamment des places fortes sur la Meuse et sur l'Aisne réduites pour maintenir les communications allemandes, Péronne, Rocroi et Givet s'étaient rendues. Pour arrêter le flot de l'invasion, ou pour coopérer peut-être à la délivrance

de Paris, l'armée française du Nord avait soutenu deux batailles qui, quoique différentes dans leurs résultats, ne requièrent pas de mentions particulières.

Au début de janvier, Faidherbe livra une bataille indécise à une partie de l'armée du Nord, à *Bapaume.* Peu de jours après, Van Goeben, qui, pendant l'absence de Manteuffel commandait les Allemands dans le Nord, frappa l'ennemi d'un coup terrible. Renforcé par un détachement considérable du cercle d'investissement de Paris, il attaqua Faidherbe à *Saint-Quentin*, et le mit complétement en déroute, ses jeunes troupes s'enfuyant ou se rendant par milliers. Ces opérations n'eurent néanmoins que peu d'effet sur l'issue finale de cette lutte gigantesque.

Cependant tout espoir de faire lever le siége de la capitale avait disparu.

Le désastre de Chanzy au Mans, la ruine de Bourbaki, mettaient un terme aux efforts des armées de province, et arrachaient l'épée de la main de la France.

Paris pourtant montrait encore un front intrépide, et isolé au milieu de l'invasion progressant

toujours, il ne pensait qu'à la résistance à outrance. Le feu sur les forts avait continué quelques semaines, mais sans dommages sérieux, et bientôt les obus des assiégeants éclataient dans les rues de la ville. Le bombardement toutefois ne fut que partiel et atteignit seulement la rive gauche de la Seine. Nous inclinons à penser qu'il fut tenté surtout pour permettre aux Allemands de détacher plus aisément une partie de leurs forces de la ligne de siége. Ainsi qu'on pouvait le supposer, une semblable démonstration resta sans effet sur une population qui avait montré tant de courage et d'abnégation. On affirme qu'elle ne fit que surexciter plus ardemment encore les citoyens, et, certes, Paris n'a pas fait exception à cette loi qu'atteste l'histoire, qu'un bombardement, malgré son horreur apparente, n'a que peu d'effet même sur les non combattants.

Cependant l'ennemi cruel devant lequel tout héroïsme doit céder, s'était lentement et silencieusement approché, et la capitale subissait l'étreinte de la famine.

Le 19 janvier, un dernier effort fut tenté pour

briser les lignes assiégeantes, et cette fois Trochu, sans doute, n'attendait pas l'approche d'une armée de secours. L'attaque cependant, pour une cause encore inexpliquée, fut faite avec cent mille hommes seulement, tandis qu'il était possible d'en mener au feu bien davantage. Elle fut conduite sans habileté et sans vigueur, l'aile droite de l'armée française étant arrivée plusieurs heures en retard, et la gauche et le centre étant insuffisamment soutenus.

Il est probable toutefois qu'aucune tactique n'aurait matériellement affecté le résultat : car quoique les assaillants eussent fait une bonne partie du chemin par Garches et *Montretout* sur Versailles, leurs colonnes furent reçues par un feu terrible quand ils vinrent à portée des retranchements allemands. En fait, des efforts pareils, toujours très-hasardeux, étaient à ce moment tout à fait tardifs. Les lignes allemandes étaient d'une force irrésistible, et les Français, découragés par des échecs répétés, ne combattaient pas avec un espoir véritable et avec confiance.

Cependant de nobles exemples de courage in-

dividuel furent donnés dans cette désastreuse journée, et le sacrifice de près de dix mille victimes montre assez que les troupes françaises au moins ne manquaient pas de dévouement patriotique.

C'était maintenant le cent vingtième jour du siége, et depuis plusieurs semaines la ville souffrait véritablement ; la chair de cheval avait été longtemps la seule nourriture animale ; le chiffre de la mortalité avait quadruplé. La fabrication bien réduite de ce qu'on appelait du pain, se faisait presque sans farine, et ravagée, écrasée, torturée par le froid, la grande cité en était arrivée à l'épuisement de la faim. Le 28 janvier 1871, longtemps encore après la défaite des armées de province, *Paris* succombait à la famine, et l'agonie du gigantesque conflit qui avait désolé la France pendant de longs mois, cessa avec les dernières convulsions de la capitale. Au moment de la capitulation, pas un fort n'était tombé, les remparts étaient presque intacts, et le siége aurait pu se prolonger plusieurs mois encore si la nourriture eût été suffisante.

La chute de *Belfort*, après une défense achar-

née, fut le dernier incident de cette partie de la campagne, quoique le drapeau tricolore flottât encore au sommet du rocher de Bitche, monument de résistance indomptable.

Quelques réflexions semblent nécessaires en finissant. Si Masséna eût emporté les lignes de Torres Vedras, la fortune de l'Angleterre dans la Péninsule pouvait être changée, et sans l'embrasement inattendu de Moscou, l'entreprise de 1812 restait la plus éblouissante de toutes les entreprises miliaires. Cependant Napoléon a établi de la manière la plus claire qu'en s'avançant trop hâtivement sur les lignes, sans couvrir ses derrières à Coïmbre, et en laissant l'ennemi à Oporto, Masséna violait les règles les plus incontestables de l'art militaire, et Wellington a démontré que la marche de Smolensk ne peut être justifiée, même en admettant que la grande armée dût hiverner à Moscou. De même le succès ne peut laisser celui qui étudie l'art de la guerre, aveugle aux périls des Allemands pendant le siége de Paris, ni dissimuler le résultat de leurs faux calculs, relativement à la force de résistance de la France et de sa capitale.

Dans la supposition d'une prompte reddition de la ville, la marche sur Paris pourrait être justifiée, quoique même alors, dans ce mouvement au cœur de la France, sans s'être assuré une seule ligne de chemin de fer, et pendant que Bazaine tenait encore dans Metz, il y eût assurément plus d'audace que de prudence. Mais lorsque Paris résistait obstinément, et était en réalité devenu une forteresse colossale, défendue par une énorme garnison, et lorsqu'en même temps la France développait une force et une énergie inattendues, la position devenait tout à coup véritablement dangereuse. Les Allemands se trouvèrent pendant des semaines entières exposés à des attaques formidables, et quoiqu'elles aient échoué, les chances qu'elles présentaient furent nombreuses, et leur résultat pouvait être désastreux.

Il semble évident que les généraux allemands marchèrent sur Paris, convaincus que la ville tomberait aussitôt. Lorsque, contrairement à toute attente, ils rencontrèrent sa résistance, ils eurent à supporter les conséquences de calculs fondés sur une fausse hypothèse, et se trouvèrent

par suite véritablement menacés, jusqu'à ce que le temps et des renforts leur eussent permis de redresser leur erreur primitive. Cela dit, il faut ajouter que, même dès le début, les opérations allemandes méritent la haute approbation du critique militaire, et une fois Von Moltke assuré de sa position, son génie et sa puissance resplendirent dans tout leur éclat.

L'investissement même de la grande cité était une tâche extraordinaire. Rien de mieux que le tracé et la fortification des lignes, et malgré l'évidence d'un certain manque de force, au dernier moment, dans le siége proprement dit, la marche suivie permit aux Allemands de détacher des forces considérables contre les armées de secours. En même temps, les assiégeants s'appliquèrent avec une grande prévoyance, dès le commencement, à assurer leurs communications; à augmenter leurs approvisionnements, alors qu'ils ne s'attendaient véritablement pas à un long siége, — précautions qui leur rendirent de grands services; et la manière dont ils parvinrent à soutenir leur immense armée autour de Paris pendant plus de quatre mois, au cœur de

l'hiver, est une merveille d'administration militaire. A cet égard, il suffit de rappeler que les auteurs des fortifications de Paris tenaient pour constant qu'aucun ennemi ne pourrait assurer sa subsistance autour des murs au delà de soixante jours ; les Allemands y restèrent deux fois davantage, et quoique naturellement la création des chemins de fer leur ait donné à cet égard de grandes ressources, elle ne suffit pas à justifier cet énorme écart.

Nous avons déjà parlé de l'habileté merveilleuse avec laquelle le Prince Frédéric-Charles repoussa l'attaque, qui aurait pu être formidable, de d'Aurelles, dans les derniers jours de novembre, et changea tout à coup un péril sérieux en une suite de triomphes, et lorsque de Moltke eut une fois concentré ses forces et se sentit sûr de lui-même, quelle énergie, quel éclat, quelle merveilleuse puissance dans ses grandes et dernières opérations! Avec quelle exactitude mathématique il détermina et dirigea ce double cercle dont il enveloppait la ville assiégée, tantôt lançant des armées de protection contre leurs assaillants et les dispersant, tantôt détachant de

la ligne d'investissement des troupes de renfort pour la ligne extérieure, et, en tout temps, gouvernant la marche compliquée de la guerre avec la main souveraine d'un maître tout-puissant!

Quant à la manœuvre qui amena l'anéantissement de Bourbaki, aucun commentaire n'est nécessaire. Elle restera dans l'histoire militaire comme les marches célèbres d'Ulm et de Marengo, comme les mouvements de Von Moltke lui-même sur Metz et Sedan; et, en présence de ces grands efforts, il n'est pas dû de moindres éloges aux armées allemandes, à l'éducation et à la discipline qui en font le plus parfait de tous les instruments militaires, à l'organisation qui les rend aptes à accomplir tout ce que leurs chefs attendent d'elles, à leur intelligence, à leur courage martial; c'est cette combinaison du génie dans le commandement et de la force militaire sur une échelle colossale qui a rendu l'Allemagne irrésistible dans cette campagne.

Passons des conquérants aux plans et aux efforts des généraux français.

Considéré comme plan de défense de la France, nous sommes disposés à croire que le plan du

général Trochu était défectueux dans sa conception primitive. L'idée de faire de la capitale de la France le véritable centre de la défense nationale, de la remplir d'une garnison prodigieuse, d'y former en définitive une armée capable de prendre part activement à la défense, et de créer des armées de province, simplement pour aboutir à la levée du siége, reposait, il nous semble, dans l'état particulier de la France après Sedan, sur de bien grandes illusions et dans tous les cas, nous le croyons, sacrifiait l'objet principal à l'objet secondaire.

Il fallait bien comprendre d'abord qu'il était très-douteux que la multitude renfermée dans Paris pût jamais devenir une force aguerrie, capable d'attaquer avec succès les Allemands, ou que les armées de province qui, dans les circonstances, seraient nécessairement inférieures, pussent parvenir à atteindre la capitale. Dans ce cas, n'était-il pas probable que Paris finirait par succomber, encombré de masses d'hommes inutiles à une défense simplement passive, que la ville en tombant amènerait des pertes considérables, et par-dessus tout que les armées de pro-

vince pourraient souffrir cruellement dans leurs tentatives pour aborder la capitale investie. La capitulation alors ne devait-elle pas trouver la France complétement épuisée ? Ce plan ne mettait-il pas en jeu le sort même de la France sur une chance bien incertaine, et ne la sacrifiait-il pas à l'espoir de délivrer Paris ?

Ces considérations nous portent à penser que Trochu aurait dû songer à la France d'abord et à Paris ensuite, et dans la position actuelle des choses, il eût mieux fait, selon nous, de traiter Paris comme une simple forteresse, d'y placer assez d'hommes seulement pour assurer sa résistance prolongée, et d'en rendre les défenses aussi fortes que possible. S'il eût consacré tous ses efforts alors à faire de ses conscrits des armées véritables, — rassemblées sur certains points stratégiques et protégées contre l'atteinte de l'ennemi, — Paris aurait incontestablement ainsi répondu à ce qui était dans l'opinion de Napoléon sa véritable et sa légitime mission. Paris aurait donné à la France le temps de renouveler ses forces. Paris aurait pu tomber, mais avec une garnison seulement, et même après sa

chute, un demi-million d'hommes aguerris, appuyés de réserves importantes pouvait faire face encore aux armées allemandes et prolonger la lutte.

C'est bien là ce que Napoléon entendait quand il maintenait qu'après des désastres extraordinaires la France pouvait encore se défendre derrière la Loire, avec Paris fortifié comme ouvrage avancé, et les pressentiments du grand maître de l'art de la guerre ont été bien justifiés dans cette campagne, car malgré leurs succès inouïs, les Allemands, tant que Paris a tenu, n'ont pu que traverser la Loire.

Excepté toutefois à un point de vue général, Trochu n'est pas responsable des opérations extérieures. Le temps est à peine venu d'arrêter son jugement sur sa conduite dans la défense même de la ville. Cependant certaines appréciations sont déjà incontestables. Tout en subordonnant le salut de la France à la défense de Paris, Trochu défendit seulement Paris comme une forteresse, et, ainsi que nous l'avons vu, il fit dépendre tous les efforts de l'armée qu'il avait créée à l'intérieur, de ceux des armées de la pro-

vince, et il ne s'efforça pas sérieusement de s'ouvrir un chemin jusqu'à ce qu'il fût trop tard, le 19 janvier.

Qu'en agissant ainsi, il ait suivi véritablement les règles générales de l'art militaire, c'est ce que les critiques compétents ne peuvent nier. Il est facile pour ceux qui, ainsi que le dit Jomini, ne voient dans la stratégie qu'une affaire de figures sur une carte, d'insister et de dire que Trochu, avec *un demi-million d'hommes*, avec l'avantage de *ses lignes intérieures*, aurait dû masser *une force immense sur un point décisif*, et de conclure, parce qu'il ne le fit pas, à l'*insuffisance des soldats français*. Avec ce raisonnement, on oublie, en premier lieu, que probablement la moitié des troupes de Trochu était nécessaire pour défendre les forts et les remparts, et, en second lieu, on laisse complétement de côté les éléments essentiels du problème.

Une grande capitale, et spécialement Paris, a un grand nombre de routes latérales, se reliant aux principales avenues qui y conduisent. En outre, ses faubourgs et ses abords pré-

sentent une série régulière de position défendables. Une armée de siége a donc non-seulement le moyen d'investir la place, mais aussi celui de communiquer tout le long de la circonférence qu'elle occupe, et elle peut fortifier ses lignes de manière à les rendre au plus haut point formidables.

D'un autre côté, une armée assiégée, qui cherche à se frayer un chemin au dehors, n'a le choix qu'entre peu de routes comparativement. Elle éprouve de grandes difficultés à utiliser ses forces et à se déployer largement. Lorsque ses colonnes approchent des retranchements de l'assiégeant, elles sont assurées de rencontrer une telle masse d'obstacles et d'être reçues avec un feu tellement destructeur, que parfois le nombre même des hommes devient un embarras plutôt qu'un avantage, et le succès tout au moins est extrêmement douteux.

Il s'ensuit que pour l'armée de Paris, c'était une grosse besogne que de rompre la ligne d'investissement, et quoique ce ne fût pas une tâche absolument impossible, elle était dans tous les cas très-hasardeuse.

En outre, si une armée veut vivre, il faut qu'elle traîne après elle ses moyens de subsistance, toute sorte d'approvisionnements et de bagages, et on voit déjà tout ce qu'il y aurait eu de critique dans la position de l'armée de Paris, eût-elle même enlevé les retranchements allemands, à moins que son succès n'eût été si décisif, qu'il eût pu se réaliser avec le matériel immense nécessaire à cent mille hommes, ou à moins qu'elle n'eût trouvé à coup sûr et conservé une nouvelle base d'opérations en dehors de la ville.

D'un autre côté, l'arrivée d'une armée de secours aurait soudain changé tout ; les Allemands exposés à se trouver pris entre deux feux, auraient été obligés de lever le siége momentanément. Ils auraient été forcés d'abandonner leurs lignes formidables, et sans grand péril, les deux armées se seraient rejointes, ou l'armée de Paris tout au moins serait sortie.

Ces considérations doivent empêcher de blâmer trop sévèrement Trochu pour avoir subordonné ses opérations à celles d'une armée de délivrance.

Néanmoins, comme nous l'avons déjà dit, en songeant aux forces immenses qu'il avait sous la main dans Paris, à l'étendue considérable des lignes allemandes et à l'incertitude dans l'état des affaires, de l'apparition d'une armée de secours, il aurait dû peut-être faire d'une sortie spontanée et sans appui extérieur, le principal objet de la défense. En ce qui touche sa conduite comme général en chef, il semble certain que la grande tentative finale, le 19 janvier, fut mal entendue. L'armée resta de longues heures exposée au froid d'une cruelle nuit d'hiver, sans nourriture. L'aile droite tout entière fit défaut à l'heure dite, et la gauche et le centre manquèrent d'ensemble.

Quoique nous ne pensions pas qu'en aucun cas, le résultat final eût été bien différent, Trochu a été accusé sévèrement de n'avoir pas fait davantage pour reculer et affaiblir les lignes des assiégeants, pour élever des contre-approches plus nombreuses, et on a dit que c'est ainsi seulement qu'il aurait pu amener la levée du siége. Nous croyons qu'il est certainement à blâmer pour la défense imparfaite du Mont-Valé-

rien; mais avant d'accepter l'autre accusation, il serait nécessaire de connaître ce qu'étaient ses ressources en canons, en poudre, etc. En résumé, on doit être bien près de la vérité, en disant que si la défense de Trochu est très-honorable pour lui, elle n'atteste pas une fertilité d'invention, un génie et une énergie de premier ordre.

Il est certain en outre qu'il a droit à de véritables éloges pour avoir tiré une armée d'une masse désordonnée, et, par-dessus tout, pour l'ascendant qu'il sut conquérir sur la ville, quoiqu'il ait été d'ailleurs noblement secondé par l'ardeur, le patriotisme, l'industrie et le dévouement.

Quant à la conduite des autres généraux français, nous nous sommes expliqués déjà.

Chanzy nous semble le chef le plus distingué qu'ait rencontré la France dans cette triste guerre. Faidherbe aussi a montré un talent incontestable dans ses manœuvres à travers les forteresses du Nord, quoiqu'il ait plus d'une fois trahi une hésitation amenée par des malheurs répétés. Nous avons signalé le mélange de sa-

voir théorique et de faiblesse dans l'exécution, remarquables dans les opérations de d'Aurelles, et quant au malheureux Bourbaki, en faisant toute concession quant à la qualité de ses troupes, il a conduit simplement son armée à la ruine.

Le manque d'un esprit dirigeant et suprême n'est que trop évident dans les mouvements français, et Von Moltke n'a pas rencontré d'adversaire digne de lui dans l'armée française. Pour rendre justice cependant aux généraux français, il est nécessaire de ne pas oublier à quel point d'infériorité misérable comme instruments de guerre, leurs armées novices étaient réduites par rapport aux armées allemandes. Ce n'est pas trop de dire que durant la dernière période de la campagne, une force française pour avoir quelque chance de succès, devait avoir une supériorité numérique d'au moins deux contre un. Cependant la première armée de la Loire n'était en aucune façon à mépriser, et comme nous l'avons montré, il y a eu des moments où un vrai général, à notre avis, aurait pu avec elle accomplir de grandes choses.

Combien de fois n'a-t-on pas vu triompher, en 1810 et 1814, des troupes très-inférieures, sous l'inspiration du premier Napoléon ? Et il n'y a aucune raison de supposer que les inventions modernes aient aggravé la différence entre une jeune et une vieille armée; au contraire, dans les opérations diverses, il semble même qu'elle se soit plutôt atténuée (1).

En terminant ces remarques, il faut dire quelques mots sur un sujet pénible.

Tous les témoins sont d'accord sur la conduite excellente des troupes allemandes au début de la campagne ; elles ne furent pas moins remarquables par leur tenue dans les contrées envahies, que par leur courage et leur discipline. Le tableau s'est depuis assombri. On s'est plaint que les généraux allemands se soient conduits comme Tilly et Wallenstein. D'effroyables histoires ont circulé de francs-tireurs massacrés, de villages incendiés par voie de représailles, d'exécutions barbares, d'enlèvement de citoyens honorables

(1) Voir les correspondances sur la retraite de Chanzy, d'Orléans au Mans ; les armes nouvelles, plus maniables, favorisent grandement la défense.

à titre d'otages, de dévastations systématiques, comme s'il s'agissait des hordes sauvages d'Attila ; on s'est hautement indigné aussi du bombardement infligé à Paris, du feu et des obus ravageant ses rues historiques et menaçant ses bâtiments publics.

Suivant cette remarque d'un vieux Grec, que la nature humaine est presque toujours identique à elle-même dans des circonstances semblables, nous pouvons nous rendre un compte raisonnable de toutes ces accusations, sans imputer aux armées allemandes aucun crime particulier, ou même une férocité exceptionnelle. En premier lieu, et l'histoire universelle l'atteste malheureusement, la guerre prolongée rend les hommes de plus en plus insensibles et indifférents à la vue des souffrances. Le soldat qui sait qu'il peut mourir demain, devient sans pitié pour les malheurs des autres, et il n'est pas douteux qu'une transformation pareille s'est produite dans le caractère des envahisseurs de la France, à mesure que la lutte se prolongeait et gagnait en intensité.

En second lieu, le système des réquisitions

pratiqué par les chefs allemands, — système, il faut le dire à regret, nécessaire peut-être dans une campagne si gigantesque,—a toujours amené les conséquences signalées plus haut. Les contributions forcées engendrent la résistance parmi les non-combattants. Elles conduisent à une guerre de guérillas. Les généraux de l'armée envahissante se trouvent ainsi conduits à des sévérités de toute espèce, malheureusement très-souvent au hasard et sans distinction, car aucun officier ne laissera jamais écharper ses hommes et mettre peut-être son armée en péril par des bandes de paysans armés.

La véritable morale à tirer de tout ceci, ce n'est pas qu'une armée est meilleure ou pire qu'une autre ; mais c'est que la guerre dans de certaines proportions et dans les conditions que nous avons signalées, devient nécessairement un épouvantable fléau. Quant au bombardement de Paris, il a été une faute, au point de vue même du siége, et il peut être condamné comme un acte de cruauté inutile ; mais si, ainsi que cela semble certain, il a permis aux Allemands de détacher une partie de leurs troupes de la ligne d'investis-

sement, il deviendrait justifiable dans le sens le plus strict et le plus rigoureux.

« La France, » écrivions-nous au lendemain de Sedan, quand le pays se levait tout entier dans un élan de résistance nationale, a souvent trompé et étonné le monde, mais la fortune a décidément prononcé contre elle, et nous pensons qu'elle ne changera pas son arrêt. » Nous avions raison : qu'un peuple dont toutes les forces régulières ont été soudain englouties ait pu, presque sans gouvernement reconnu, prolonger la lutte pendant des mois entiers contre une puissance militaire gigantesque, maniant d'énormes armées dans l'ordre le plus parfait et avec une habileté consommée ; qu'il ait réussi à mettre sous les armes de huit cent mille à neuf cent mille hommes dans un pareil espace de temps, c'est ce qui semble à peine croyable; que ses efforts soutenus pour la défense de Paris, aient pu laisser longtemps l'issue incertaine ; qu'il ne lui ait manqué peut-être qu'un grand général, — ce rare spécimen du génie humain, — pour changer la balance de la fortune, c'est là un merveilleux spectacle ; et quand le fracas des armes sera

tombé, l'histoire dira que dans cette lutte de vie et de mort, la France est restée fidèle à elle même et à ses héroïques annales.

Elle n'est pas déchue, comme on le dit, de la valeur et du patriotisme de 1793. Ceux qui ont étudié cette époque, non pas dans les rapsodies d'écrivains aux couleurs brillantes, mais dans les documents mêmes des écrivains contemporains, savent que les levées de Custine et de Dumouriez ne soutinrent pas mieux le feu que leurs successeurs de 1870-1871, jusqu'à ce que des succès décidés eussent été obtenus sur la coalition impuissante : sans insister même sur ce point qu'au début, ces recrues de la révolution étaient renforcées d'un bien plus grand nombre de bons soldats que les recrues d'aujourd'hui (1).

(1) A cet égard, l'opinion de Napoléon est décisive et intéressante : « Ce ne sont pas les volontaires et les recrues qui ont sauvé la République. Ce sont les 180,000 vieux soldats de la monarchie et les vétérans retraités, que la Révolution lança sur les frontières. Une partie des recrues déserta, une aùtre succomba, une petite partie seulement resta, puis à la longue fournit de bons soldats : il se passera longtemps avant que vous me trouviez allant en guerre avec une armée de recrues. »

Si la France a succombé dans cette dernière lutte, la cause en est seulement à l'inégalité évidentc des conditions dans lesquelles elle s'est engagée, et les Français peuvent se rendre hautement ce témoignage, qu'ils n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DICTIONNAIRE USUEL DE TOUS LES VERBES FRANÇAIS,

Tant réguliers qu'irréguliers ; par MM. Bescherelle frères. 3e édition. 2 forts vol. in-8 à 2 colonnes. . . . . 12 fr.

La conjugaison des verbes est sans contredit ce qu'il y a de plus difficile dans notre langue, puisqu'on y compte plus de trois cents verbes irréguliers. A l'aide de ce dictionnaire, tous les doutes sont levés, toutes les difficultés vaincues

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE D'HISTOIRE, DE BIOGRAPHIE, DE MYTHOLOGIE ET DE GÉOGRAPHIE

Comprenant : 1° *Histoire :* l'histoire des peuples, la chronologie des dynasties, l'archéologie, l'étude des institutions politiques, religieuses et judiciaires et des divers systèmes philosophiques ; 2° *Biographie :* la biographie des hommes célèbres, avec notices bibliographiques sur leurs ouvrages ; 3° *Mythologie :* la biographie des dieux et personnages fabuleux, l'exposition des rites, fêtes et mystères ; 4° *Géographie :* la géographie physique, politique, industrielle et commerciale, d'après les documents les plus récents, la géographie ancienne et moderne comparée. 1 fort volume grand in-8. . . . . 20 fr.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES SCIENCES THÉORIQUES ET APPLIQUÉES

Comprenant les mathématiques, la physique et la chimie, la mécanique et la technologie, l'histoire naturelle et la médecine, l'économie rurale et l'art vétérinaire, par MM. Privat-Deschanel et Ad. Focillon, professeurs des sciences physiques et naturelles ; 4 parties, 2 vol. gr. in-8. . . . . 32 fr

GRAMMAIRE DE LA LANGUE ANGLAISE

Contenant : 1° Un traité de la prononciation avec un *syllabaire* et de nombreux exercices de lecture ; 2° Un cours de thèmes complet sur les règles et les difficultés de la langue, et sur tous les verbes irréguliers ; 3° Idiotismes ; 4° Dialogues familiers, par MM. Clifton et Mervoyer, docteur ès-lettres. 1 vol. gr. in-18, cart. . . . . 2 fr.

GRAMMAIRE ESPAGNOLE-FRANÇAISE DE SOBRINO

Très-complète et très-détaillée, contenant toutes les notions nécessaires pour apprendre à parler et à écrire correctement l'espagnol. Nouvelle édition, refondue avec le plus grand soin, par A. Galban. 1 vol. in-8. . . . 4 fr.

GRAMATICA DE LA LENGUA FRANCESA

Para los Españoles, por Chantreau, corrigée avec le plus grand soin par A. Galban, 1 vol. in-8 . . . . 4 fr.

GRAMMAIRE ITALIENNE

En 25 leçons, d'après Vergani, corrigée et complétée par C. Ferrari, ancien professeur à l'École normale et à l'Université de Turin. 1 vol. . . . 2 fr.

NUOVA GRAMMATICA FRANCESE-ITALIANA

Di Lodovico Goudar. Con nuove regole e spiegazioni intorno alla moderna pronunzia, alla natura dei dittonghi francesi ed ai participii, ricavate dalle opere de' migliori grammatici. Nuova edizione correcta ed arrichita da Giuseppe Caccia. Vol. grand in-18. . . . . 2 fr

PETIT DICTIONNAIRE NATIONAL

Contenant la définition très-claire et très-exacte de tous les mots de la langue usuelle ; l'explication la plus simple des termes scientifiques et techniques ; la prononciation figurée dans tous les cas douteux ou difficiles, etc., etc. ; par M. Bescherelle aîné, auteur du *Grand Dictionnaire national*, etc. 1 fort vol. in-32 jésus, de plus de 600 pages. . . . . 2 fr.

PETIT DICTIONNAIRE D'HISTOIRE, DE GÉOGRAPHIE ET DE MYTHOLOGIE

Par J. P. Quitard, faisant suite au *Petit Dictionnaire national* de M. Bescherelle aîné. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr. 50

Les deux ouvrages réunis en 1 fort vol., rel. toile. . . . . 4 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DES RIMES

Précédé d'un Traité complet de versification, par P. M. QUITARD, 1 volume gr. in-32. . . . . 2 fr.

PETITS DICTIONNAIRES EN DEUX LANGUES

Grand in-32, format de poche, dit Cazin

Avec la prononciation figurée, très-complets et exécutés avec le plus grand soin, contenant chacun la matière d'un fort volume in-8, à l'usage des voyageurs, des lycées, des colléges, de la jeunesse des deux sexes, et de toutes les personnes qui étudient les langues étrangères.

Dictionnaire grec-français, rédigé sur un plan nouveau, contenant tous les termes employés par les auteurs classiques, présentant un aperçu de la dérivation des mots dans la langue grecque et suivi d'un Lexique des noms propres, par A. CHASSANG, maître de Conférences de langue et littérature grecques à l'Ecole normale supérieure. 1 vol. de plus de 1000 p. 6 fr.

Nouveau Dictionnaire latin-français, contenant tous les termes employés par les auteurs classiques; l'explication d'un certain nombre de mots appartenant à la langue du droit; les noms propres d'hommes et de lieux, etc., par E. DE SUCKAU. 1 fort vol. 4 fr. 50

Nouveau Dictionnaire anglais-français et français-anglais, contenant tout le vocabulaire de la langue usuelle, et donnant la *prononciation* figurée de tous les mots anglais, et celle des mots français dans les cas douteux, par M. CLIFTON. 1 vol. 4 fr. 50

Nouveau Dictionnaire allemand-français et français-allemand du langage littéraire, scientifique et usuel, contenant, à leur ordre alphabétique, tous les mots usités et nouveaux de ces deux idiomes; les noms propres, etc.; la grammaire et les idiotismes, et suivi d'un Tableau des verbes irréguliers, par K. ROTTECK (de Berlin). 1 fort vol. . . . . . 4 fr. 50

Nouveau Dictionnaire de poche français-espagnol et espagnol-français, avec *la prononciation* dans les deux langues, rédigé d'après les matériaux réunis par D. VICENTE SALVA et les meilleurs dictionnaires parus jusqu'à ce jour. 1 fort vol. . . . . . . 5 fr.

Dictionnaire italien-français et français-italien, contenant tous les mots de la langue usuelle et donnant la prononciation figurée des mots italiens et des mots français, dans les cas douteux et difficiles, par C. FERRARI. 1 fort volume. . . . . . . 4 fr. 50

Nouveau Dictionnaire français-portugais et portugais-français, contenant tout le vocabulaire de la langue usuelle, et donnant la *prononciation* figurée de tous les mots portugais et celle des mots français, par SOUSA PINTO, 1 vol. . . . . 6 fr.

Diccionario español-inglés é inglés-español portátil con la pronunciacion en ambas lenguas. Formado con presencia de los mejores diccionarios ingleses y españoles por Don Corona Bustamente, y el mas completo de los publicados hasta el dia. 1 tomo. 6 fr.

Diccionario español-italiano é italiano-español con la pronunciacion en ambas lenguas. Compuesto por D. J. CACCIA con areglo á los mejores diccionarios, y el mas completo de los publicados hasta ahora. 1 tomo. 5 fr.

Reliure percaline, tr. jaspée, de chacun de ces quatre dictionnaires. . . 60 c.

Les dictionnaires en petit format publiés jusqu'à ce jour sont plutôt des vocabulaires, souvent très-incomplets, qui ne contiennent aucune des indications nécessaires pour aider un commençant à traduire correctement d'une langue dans une autre.

Dans ces dictionnaires, que nous recommandons à l'attention du public ami des lettres:

1° Tous les mots, sans exception, sont à leur ordre alphabétique; pas de liste particulière de noms propres, de mots géographiques, etc.

2° Les diverses acceptions de chaque mot sont indiquées par des numéros. Le premier numéro donne le sens le plus conforme à l'étymologie; les numéros suivants présentent successivement les sens dérivés, détournés ou figurés. Enfin différents signes typographiques et de ponctuation viennent encore guider l'étranger dans le choix des mots.

3° **La prononciation a été figurée avec le plus grand soin et à l'aide des moyens les plus simples.**

On voit que nous n'avons rien négligé pour rendre cette publication aussi utile et pratique que possible. Si l'on considère encore que nous donnons également la solution des difficultés grammaticales, relatives, par exemple, à la conjugaison des verbes, des prépositions, etc., on sera forcé de convenir que jamais on n'a présenté autant de matières sous un aussi petit volume.

GRAND DICTIONNAIRE

ESPAGNOL-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ESPAGNOL

Avec la prononciation dans les deux langues, plus exact et plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, rédigé d'après les matériaux réunis par D. Vicente Salva, et les meilleurs dictionnaires anciens et modernes, par F. de P., Noriéga et Guim. 1 fort vol. gr. in-8 jésus, d'environ 1,600 pag., à 3 col. . . . . . . 18 fr.

GUIDES POLYGLOTTES

Manuels de la conversation et du style épistolaire, à l'usage des voyageurs et des écoles. Grand in-32, format dit Cazin, papier satiné, élégamment cartonnés. Prix du vol.. . . . . 2 fr.

Français-anglais, par M. Clifton, 1 vol.

Français-italien, par M. Vitali, 1 vol.

Français-allemand, par M. Ebeling, 1 vol.

Français-espagnol, par M. Corona Bustamente, 1 vol.

Espanol-francés, por Corona Bustamente. 1 vol.

English-french, by Clifton, 1 vol.

Hollandsch-fransch, van A. Dufriche, 1 vol.

Espanol-inglés, por Corona Bustamente y Clifton, 1 vol.

English and italian. 1 vo

Espanol-aleman, por Corona Bustamente Ebeling, 1 vol.

Deutsch-englisch, von Carolino Duarte, 1 vol.

Espanol-italiano, por M. Corona Bustamente y Vitali, 1 vol.

Italiano-tedesco, da Giovanni Vitali et Dr Ebeling, 1 vol.

Portuguez-francez, por M. Carolino Duarte y Clifton, 1 vol.

Portuguez-inglez, por Duarte y Clifton, 1 vol.

GUIDE EN SIX LANGUES. Français-anglais-allemand-italien-espagnol-portugais. 1 fort in-16 de 550 pages. . . . . 5 fr.

GUIDE EN QUATRE LANGUES, français-anglais-allemand-italien, 1 vol. 4 fr.

Nous appelons d'une manière toute spéciale l'attention sur nos *Guides polyglottes*. Le soin intelligent et scrupuleux qui en a dirigé l'exécution leur assure, parmi les livres de ce genre, une incontestable supériorité. Le texte original a été fait et préparé, avec beaucoup d'adresse et d'habileté, par un maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Les besoins de la conversation usuelle y sont très-heureusement prévus. Les dialogues, au lieu de se traîner dans l'ornière des banalités ennuyeuses, ont un à-propos, une vivacité, un sel, qui amusent et réveillent le lecteur. Les traducteurs se sont acquittés de leur tâche avec exactitude et fidélité.

Guide français-anglais, manuel de la conversation et du style épistolaire, avec la *prononciation figurée de tous les mots anglais*, à l'usage des voyageurs, par Clifton. 1 vol. in-16. 4 fr.

Polyglot guides, manual of conversation with models of letters for the use of travellers and students. English and French with the figured pronunciation of the French, by Clifton. 1 volume in-16. . . . . 4 fr.

CODES ET LOIS USUELLES

Classés par ordre alphabétique, 4e édition sans supplément, contenant la législation jusqu'à 1870 collationnée sur les textes officiels, contenant en note sous chaque article des codes ses différentes modifications, la corrélation des articles entre eux, la concordance avec le droit romain, l'ancienne législation française et les lois nouvelles, précédée de la constitution de l'Empire français et accompagnée d'une table chronologique et d'une table générale des matières, par M. A. Roger, avocat à la Cour impériale de Paris, et M. A. Sorel, avocat à la Cour impériale de Paris. 1 beau v. gr. in-8 raisin de 1,200 pages. Prix, br. . . . . 15 fr.

LE MÊME OUVRAGE

Édition portative, format gr. in-32 jésus, en deux parties :

Ire Partie. Les *Codes*. . . . 4 fr. | IIe Partie. Les *Lois usuelles*. 4 fr.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Par Malte-Brun. Description de toutes les parties du monde sur un nouveau plan, d'après les grandes divisions du globe; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique. 6e édition revue, corrigée et augmentée, mise dans un nouvel ordre et enrichie de toutes les nouvelles découvertes, par J.-J.-N. Huot. 6 beaux vol. gr. in-8, ornés de 41 grav. sur acier. 60 fr.

Avec un superbe Atlas entièrement établi à neuf. 1 vol. in-folio, composé de 72 magnifiques cartes coloriées, dont 14 doubles. . . . . 80 fr.

On peut acheter l'Atlas séparément. . . . . 20 fr.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE.

52 vol. grand in-8 de 500 pages à 2 col., contenant la matière de plus de 300 vol. . . . . 208 fr.

SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE

Rédigé par tous les écrivains et savants dont les noms figurent dans cet ouvrage et publié sous la direction du même rédacteur en chef. 16 vol. in-8 de 500 pages, pareilles à celles des 52 vol. publiés de 1833 à 1839. 80 fr.

Le *Supplément*, aujourd'hui terminé, se compose de *seize volumes* formant les tomes 53 à 68 de cette Encyclopédie si populaire.

Le *Supplément* a réparé toutes les erreurs, toutes les omissions qui avaient échappé dans le travail si rapide de la rédaction des 52 premiers volumes. Tous les *renvois* que le lecteur chercherait vainement dans l'ouvrage principal se trouvent traités dans le *Supplément*.

COURS COMPLET D'AGRICULTURE

Ou Nouveau Dictionnaire d'agriculture théorique et pratique, d'économie rurale et de médecine vétérinaire, sur le plan de l'ancien Dictionnaire de l'abbé Rosnier, par MM. le baron de Morogues, membre de l'Institut; Mirbel, Héricart de Thury, président de la Société impériale d'agriculture; Payen, professeur de chimie agricole; Mathieu de Dombasle, etc, etc 4e édition, revue et corrigée. 20 vol. br. en 19 gr. in-8 à 2 col., avec environ 4,000 sujets grav. . . . . 112 fr.

DICTIONNAIRE D'HIPPIATRIQUE ET D'ÉQUITATION.

Ouvrage où se trouvent réunies toutes les connaissances équestres et hippiques, par F. Cardini, lieutenant-colonel en retraite. 2 vol. grand in-8. ornés de 70 figures; 2e édition, considérablement augmentée. . . 20 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE COMPLET DES COMMUNES DE LA FRANCE

De l'Algérie et des autres colonies françaises, contenant la Nomenclature de toutes les communes, leur division administrative, leur population d'après le dernier recensement; les bureaux de poste; leur distance de Paris; les stations de chemins de fer; les bureaux télégraphiques; l'industrie; le commerce; les productions du sol; les châteaux et tous les renseignements relatifs à l'organisation administrative, ecclésiastique, judiciaire, universitaire, financière, militaire et maritime de la France, avant et depuis 1789, par A. Gindre de Mancy. 1 fort vol gr. in-8 d'environ 1,000 p. à deux colonnes, avec une carte des chemins de fer, par Charle, géographe. 12 fr.

DICTIONNAIRE PORTATIF DES COMMUNES DE LA FRANCE, DE L'ALGÉRIE ET DES AUTRES COLONIES FRANÇAISES

Précédé de tableaux synoptiques, et accompagné d'une carte de la France, par M. Gindre de Mancy 1 fort vol. in-32 de 750 pages . . . . 5 fr.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Format in-8 cavalier

24 volumes sont en vente à 7 fr. 50

Cette collection, imprimée avec luxe par M. Claye, sur magnifique papier des Vosges fabriqué spécialement pour cette édition, est ornée de vignettes gravées sur acier, d'après les dessins de STAAL.

On tire de chaque volume de la collection 150 *exemplaires numérotés* sur papier de Hollande, avec figures sur chine avant la lettre, au prix de 15 fr. le vol.

(Molière est épuisé; ne se vend qu'avec la collection).

Œuvres complètes de Molière, nouvelle édition très-soigneusement revue sur les textes orignaux, avec un nouveau travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, examen de chaque pièce, commentaire, biographie, etc., etc., par M. LOUIS MOLAND. 7 vol.

Chefs-d'œuvre littéraires de Buffon, avec une introduction par M. FLOURENS, membre de l'Académie française, etc. 2 vol.

Histoire de Gil Blas de Santillane, Par LE SAGE, avec les principales remarques des divers annotateurs, précédée d'une notice par SAINTE-BEUVE, les jugements et témoignages sur le Sage et sur *Gil Blas*. 2 vol. illustrés de 6 belles gravures sur acier d'après les dessins de STAAL.

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle avec des réflexions par M. l'abbé DE LAMENNAIS. 1 vol.

Œuvres de Jean-Baptiste Rousseau, avec un nouveau travail de ANTOINE DE LATOUR. 1 vol.

Essais de Michel de Montaigne, nouvelle édition, avec les notes de tous les commentateurs, choisies et complétées par M. J. V. LE CLERC, ornée d'un magnifique portrait de MONTAIGNE, précédée d'une nouvelle étude sur Montaigne, par M. PRÉVOST-PARADOL, de l'Académie française. 4 vol.

Œuvres complètes de Boileau Despréaux, avec un nouveau travail et un commentaire, par M. GÉRUZEZ. 4 v.

Œuvres choisies de Marot, accompagnées de notes philologiques et littéraires et précédées d'une étude sur l'auteur, par M. D'HÉRICAULT. 1 vol.

Œuvres complètes de Racine, avec un travail nouveau, par M. SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie franç. 1er, 2e v.

Œuvres complètes de la Fontaine, avec un nouveau travail de critique et d'érudition, par M. LOUIS MOLAND.

Nous avons promis, dans le prospectus de *Molière*, de chercher à remettre en honneur les belles éditions de nos auteurs classiques. Les volumes qui ont paru permettent de juger si nous avons tenu parole.

Notre collection contiendra la fleur de la littérature française. Elle se composera d'une soixantaine de volumes environ, et sera digne de tenir une place d'honneur dans les meilleures bibliothèques.

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

Contenant les meilleurs romans du XVIIe et du XVIIIe siècle, et quelques-uns des principaux du XIXe. Le volume, grand in-8 cavalier, 3 grav. sur acier d'après STAAL. . . . . 7 fr. 50

Œuvres de madame de la Fayette. 1 vol.

Œuvres de mesdames de Fontaines et Tencin. 1 vol.

Gil Blas, par LE SAGE. 2 vol.

Diable boiteux, suivi de *Estévanille Gonzalès*, par LE SAGE. 1 vol.

Histoire de Guzman d'Alfarache, par LE SAGE. 1 vol

Vie de Marianne, suivie du *Paysan parvenu*, par MARIVAUX. 2 vol.

Œuvres de madame Riccoboni. 1 v.

Lettres du marquis de Roselle, par madame ELIE DE BEAUMONT; **Mademoiselle de Clermont**, par madame DE GENLIS, et la **Dot de Suzette**, par FIÉVÉE. 1 vol.

Chefs-d'œuvre de madame de Souza. 1 vol.

Corinne, par madame de STAEL. 1 vol.

HISTOIRE DE FRANCE PAR ANQUETIL

Avec continuation jusqu'en 1852, par BAUDE, l'un des principaux auteurs du *Million de faits* et de *Patria*. 8 demi-vol. gr. in-8, illustrés de 120 gravures, renfermant la collection complète des portraits des rois. . . . 50 fr.

HISTOIRE DE FRANCE D'ANQUETIL

Continuée depuis la Révolution de 1789, par LÉONARD GALLOIS. Edition ornée de 50 gravures en taille-douce. 5 vol. gr. in-8 jésus à 2 colonnes, contenant la matière de 40 vol. in-8 ordinaire, 62 fr. 50; net. . . . . . 30 fr.

HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

Jusqu'à l'avénement de Louis-Philippe (de janvier 1813 à octobre 1830); par ACHILLE DE VAULABELLE Sixième édit. 8 v. in-8, à. . . . . 5 fr.

1815 — LIGNY — WATERLOO

Par A. DE VAULABELLE, ancien ministre de l'instruction publique. 1 volume grand in-8 jésus, illustré de 40 belles gravures sur bois d'après les dessins de M. WORMS. . . . . 1 fr 50

CAMPAGNE DE RUSSIE (1812)

Par ALFRED ASSOLLANT Illustré de 40 gravures, par J. WORMS, d'après les documents anthentiques. 1 vol gr. in-8 jésus. . . . . 1 fr. 60

LORD MACAULAY

Histoire d'Angleterre sous le règne de Jacques II traduit de l'anglais par le comte JULES DE PEYRONNET Deuxième édition, revue et corrigée. 3 vol. in-8. Chaque volume . . . . 5 fr.

Histoire du règne de Guillaume III pour faire suite à l'Histoire du règne de Jacques II, traduit de l'anglais par AMÉDÉE PICHOT. Deuxième édition revue et corrigée 4 vol in-8. Prix de chaque volume. . . . . . 5 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND

Nouvelle édition, précédée d'une étude littéraire sur Chateaubriand, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 12 très-forts volumes in-8, sur papier cavalier vélin, ornés d'un beau ortrait de Chateaubriand et de 42 gravures exécutées spécialement pour cette édition, et avec le plus grand soin, par MM. F. DELANNOY, G. THIBAULT, OUTHWAITE, MASSARD, etc., d'après les dessins originaux de STAAL, de RACINET, etc. Le vol. à 6 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT AVEC UN TITRE SPÉCIAL

Le Génie du christianisme. 1 vol. orné de 5 grav. sur acier.

Les Martyrs. 1 vol. orné de 5 grav. sur acier.

L'Itinéraire de Paris à Jérusalem. 1 vol. orné de 6 gravures.

Atala, René, le Dernier Abencérage, les Natchez, Poésies. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

Voyage en Amérique, en Italie et en Suisse. 1 vol. orné de 4 gravures.

Le Paradis perdu. 1 vol. orné de 4 grav sur acier.

Histoire de France. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

Études historiques. 1 vol. orné de 3 grav. sur acier.

Le prix de chaque volume, avec 3, 4 ou 5 gravures, est de 6 fr.
Sans gravures. . . . . 5 fr.

CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Sous l'Empire, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 2 volumes in-8. . . . . 12 fr.

NOUVEAU TRAITÉ DE BLASON

Ou science des armoiries, d'après le P. MÉNÉTRIER, D'HOZIER, SÉGOING, SCOHIER, PALLIOT, H. DE BARA, FAVIN, par VICTOR BOUTON, peintre héraldique et paléographe. 1 vol. in-8 de 500 pag. 460 blasons, 800 noms de familles. 10 fr

ABRÉGÉ MÉTHODIQUE DE LA SCIENCE DES ARMOIRIES

Suivi d'un glossaire des attributs héraldiques, d'un traité élémentaire des ordres modernes de chevalerie, et de notions sur l'origine des noms de familles et des classes nobles, etc., par M. MAIGNE. 1 vol. gr. in-18 jésus, orné d'environ 300 vignettes dans le texte, grav. par M. DUFRÉNOY. 6 fr.

NOBILIAIRE DE NORMANDIE

Publié par une Société de généalogistes, avec le concours des principales familles nobles de la Province, sous la direction de E. DE MAGNY. 2 vol. très-grand in-8. . . . . 40 fr.

LE HÉRAUT D'ARMES

Revue illustrée de la noblesse, par le comte ALFRED DE BIZEMONT et VICTOR BOUTON. 1re année (novembre 1861, à janvier 1863), 30 fr.; net. . . 5 fr.

L'ITALIE CONFÉDÉRÉE

Histoire politique, militaire et pittoresque de la campagne de 1859, par AMÉDÉE DE CÉSENA. 4 beaux vol. gr. in-8. . . . . 24 fr.

Illustrée de très-belles gravures sur acier, parmi lesquelles un magnifique portrait de l'EMPEREUR et de l'IMPÉRATRICE, de vingt types militaires coloriés, d'une excellente carte du nord de l'Italie, par VUILLEMIN; des plans de bataille de Magenta et de Solferino, des plans coloriés de Venise, de Mantoue et de Vérone.

CAMPAGNE DE PIÉMONT ET DE LOMBARDIE

Par AMÉDÉE DE CÉSENA. 1 vol. gr. in-8 jésus, 20 fr.; net. . . . . . 10 fr.

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE

Par M. DE BARANTE, membre de l'Académie française; 7e édition. 12 vol. in-8, caractères neufs, imprimés sur papier vélin satiné des Vosges, ornés de 104 gravures et d'un grand nombre de cartes. Prix du volume. . . 5 fr.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Par le comte de SÉGUR, de l'Académie française; contenant l'histoire de tous les peuples de l'antiquité, l'histoire romaine et l'histoire du Bas-Empire. 9e édition, ornée de 30 gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française. 3 vol. gr. in-8. . . . . 37 fr. 50

On peut acheter séparément chaque volume, qui forme un tout complet.

LAMARTINE

Histoire de la Révolution de 1848. Nouvelle édition, complétement revue par l'auteur. 2 vol. in-8, papier cavalier vélin. . . . . 12 fr.

Raphaël. Pages de la vingtième année. 1 v. in-8 cavalier vélin. . . . 5 fr.

Histoire de Russie. Paris. Perrotin, 1856. 2 vol. in-8, 10 fr.; net. . 6 fr.

ŒUVRES D'AUGUSTIN THIERRY

5 vol. in-8 cavalier, papier vélin glacé, le volume. . . . . 6 fr.

Histoire de la Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Lettres sur l'Histoire de France. — Dix ans d'Études historiques. 1 vol.

Récits des Temps mérovingiens. 1 vol.

Essai sur l'Histoire du Tiers-État. 1 vol.

GALERIES HISTORIQUES DE VERSAILLES

(Édition unique). Ce grand et important ouvrage a été entrepris aux frais de la liste civile du roi Louis-Philippe, et rédigé d'après ses instructions. Il renferme la description de 1,200 tableaux, des notices historiques sur plus de 676 écussons armoriés de la salle des Croisades. 10 volumes in-8 imprimés en caractères neufs sur beau papier; accompagnés d'un atlas de 100 grav. in-folio. 100 fr.

ALBUM seul (formant un tout complet) de 100 gravures avec notice chronologique. . . . . 50 fr.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE

Par Émile Marco de Saint-Hilaire. Illustrés de nombreuses gravures par les premiers artistes. 3 forts volumes, grand in-8 jésus . . . . 40 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

(OUVRAGE TERMINÉ)

Avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier ; édition nouvelle, revue sur l'édition in-4 de l'Imprimerie impériale; annotée par M. Flourens, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Les *Œuvres complètes de Buffon* forment 12 vol. gr. in-8 jésus, illustrés de 163 planches, 800 sujets coloriés, gravés sur acier, d'après les dessins originaux de M. Victor Adam ; imprimés en caractères neufs, sur papier pâte vélin, par la typographie J. Claye. . . . . 120 fr.

M. le ministre de l'instruction publique a souscrit pour les bibliothèques à cette magnifique publication (aujourd'hui complétement achevée), reconnue par les hommes les plus compétents comme une édition modèle des œuvres du grand naturaliste. Le nom et le travail de M. Flourens la recommandent d'une façon toute particulière et lui donnent un cachet spécial.

ŒUVRES DE P. ET TH. CORNEILLE

Précédées de la Vie de P. Corneille, par Fontenelle, et des Discours sur la poésie dramatique. Nouvelle édition, ornée de gravures sur acier. 1 beau vol. gr. in-8, même format que le Racine et le Molière.. . . . 12 fr. 50

ŒUVRES DE J. RACINE

Avec un essai sur la vie et les ouvrages de J. Racine, par Louis Racine; ornées de 13 vignettes, d'après Gérard, Girodet, Desenne, etc. 1 beau vol. gr. in-8 jésus. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU

Avec une notice par M. Sainte-Beuve, et les notes de tous les commentateurs; illustrées de gravures sur acier. Nouv. édit. 1 vol. gr. in-8.. . 12 fr. 50

MOLIÈRE

1 beau vol gr. in-8, pareil au *Corneille*, au *Racine* et au *Boileau*, orné de charmantes gravures sur acier, par F. Delannoy, d'après les dessins de Staal, et accompagné de notes explicatives. . . . . 12 fr. 50

MOLIÈRE

Œuvres complètes, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de Molière, par M. Sainte-Beuve, illustrées de 800 dessins, par Tony Johannot. Nouvelle édit. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE CASIMIR DELAVIGNE

Comprenant le *Théâtre*, les *Messéniennes* et les *Chants sur l'Italie*. Nouvelle édition. 1 beau vol. gr. in-8 jésus, illustré de 12 belles vignettes de A. Johannot.. . . . . 12 fr. 50

FABLES DE LA FONTAINE

Illustrations de Grandville. 1 splendide vol. grand in-8 jésus. sur papier glacé, satiné, avec encadrement des pages et un sujet pour chaque fable. Édition unique par les soins qui y ont été apportés. . . . . . . 18 fr.

LES FLEURS ANIMÉES

Par J. J. Grandville. Ouvrage de luxe. Texte par Alph. Karr, Taxile Delord. Nouvelle édition avec planches très-soigneusement retouchées pour la gravure et le coloris, par M. Maubert, peintre d'histoire naturelle. 2 vol. gr. in-8 jésus. . . . . 25 fr.

**

LES MÉTAMORPHOSES DU JOUR

Par GRANDVILLE. 70 gravures coloriées, accompagnées d'un texte par MM. ALBÉRIC SECOND, TAXILE DELORD, LOUIS HUARD, C. MONSELET, JULIEN LEMER, et précédées d'une Notice sur GRANDVILLE, par CHARLES BLANC. Nouvelle édition augmentée de culs-de-lampe, têtes de pages, pour le texte par M. JULES JANIN. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, d'environ 550 pages. . 18 fr.

LES PETITES MISÈRES DE LA VIE HUMAINE

Illustrées par GRANDVILLE de nombreuses vignettes dans le texte, et de 50 grands bois tirés à part. Texte par OLD-NICK. Un magnifique volume gr. in-8 jésus, papier vélin des Vosges, enrichi d'un beau portrait de Grandville, gravé sur acier.. . . . . 15 fr.

CENT PROVERBES

Par GRANDVILLE. Nouvelle édition, revue et augmentée, pour le texte, par M. QUITARD, auteur du Dictionnaire des proverbes, etc., — illustrée de 50 gravures à part, coloriées pour la première fois avec le plus grand soin, et de nombreuses vignettes dans le texte. Un magnifique volume grand in-8 jésus . . . . 15 fr.

GRANDVILLE

ALBUM de 120 sujets tirés des Fables de la Fontaine. 1 v. gr. in-8. . 6 fr.

Cette charmante collection de gravures, contenant une partie des illustrations du célèbre artiste, peut convenir à tous ceux qui n'ont pas la magnifique édition du *La Fontaine* de *Grandville*.

ENCYCLOPÉDIE THÉORIQUE ET PRATIQUE DES CONNAISSANCES UTILES

Composée de traités sur les connaissances les plus indispensables, ouvrage entièrement neuf, avec environ 1,500 gravures intercalées dans le texte, par MM. ALCAN, L. BAUDE, BELLANGER, BERTHELET, DELAFOND, DEYEUX, DUBREUIL, FOUCAULT, H. FOURNIER, GÉNIN, GIGUET, GIRARDIN, LÉON LALANNE, ELIZÉE LEFÈVRE, HENRI MARTIN, MARTINS, MATHIEU, MOLL, MOREAU DE JONNÈS, LUDOVIC LALANNE PÉCLET, PERSOZ, LOUIS REYBAUD, L. DE WAILLY, WOLOWSKI, etc. 2 vol. grand in-8.. . . . . 25 fr.

ROBERTSON

Œuvres complètes, avec notice, par BUCHON. 2 vol. grand in-8 jésus. Nouvelle édition. Paris, 1867, 20 fr.; net. . . . . 15 fr.

MACHIAVEL

Œuvres complètes, avec notice, par BUCHON. 2 vol. grand in-8 jésus. Nouvelle édition. Paris, 1867. 20 fr.; net. . . . . 15 fr.

RUBENS ET L'ÉCOLE D'ANVERS

Par MICHIELS. 1 beau vol. in-8, suivi du Catalogue des tableaux de Rubens. 6 fr.; net. . . . . 4 fr.

UN MILLION DE FAITS

Aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres, par MM. J. AICARD, DESPORTES, LÉON LALANNE, LUDOVIC LALANNE, GERVAIS, A. LE PILEUR, CH. MARTINS, CH. VERGÉ et JUNG. 1 fort vol. portatif, petit in-8 de 1,720 col., orné de gravures sur bois. 12 fr.; net. . . . . 9 fr.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE, contenant 29,000 noms, suivie d'une table chronologique et alphabétique, où se trouvent répartis en cinquante-quatre classes différentes les noms mentionnés dans l'ouvrage, par L. LALANNE, L. RENIER, TH. BERNARD, CH. LAUMIER, E. JANIN, A. DELLOYE, etc. 1 vol. de 2,000 col., format du *Million de faits*, contenant la matière de 17 vol. 12 fr.; net. . . . . 7 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE BÉRANGER

9 vol. in-8, format cavalier, magnifiquement imprimés, papier vélin satiné, contenant :

Les Œuvres anciennes, illustrées de 53 gravures sur acier d'après Charlet, Johannot, Raffet, etc. 2 vol. . . . . 28 fr.

Les Œuvres posthumes. Dernières chansons (1834 à 1851), illustrées de 14 gravures sur acier, de A. de Lemud. 1 vol.. . . . . 12 fr.

Ma biographie, avec un appendice et des notes, illustrée de 9 gravures et d'une photographie. 1 vol. . . . . 12 fr.

Musique des chansons, airs notés anciens et modernes. Nouvelle édition revue par F. Bérat, illustrée de 80 gravures sur bois, d'après Grandville et Raffet. 1 vol.. . . . . 10 fr.

Même Ouvrage, sans gravures.. . . . . 6 fr.

Correspondance de Béranger. Édition ornée d'un magnifique portrait gravé sur acier. 4 forts volumes contenant 1,200 lettres et un catalogue analytique de 1,500 autres. . . . . 24 fr.

Outre le portrait inédit qui orne cette édition, les éditeurs offrent aux Souscripteurs qui prendront l'ouvrage entier un exemplaire du **GRAND PORTRAIT DE BÉRANGER**, gravé sur acier par Lévy, et haut de 36 cent. sur 28 cent. de large. Ce portrait se vend séparément.

CHANSONS DE BÉRANGER

(ANCIENNES ET POSTHUMES)

Nouvelle édition populaire, illustrée de 161 dessins inédits de MM. Andrieux, Bayard, Crépon, Darjou, Férat, Godefroy Durand, Pauquet, etc., vignettes par M. Giacomelli, gravées par Ansseau, Coste, Hildebrand, Koch, Lefèvre, Pannemaker, etc., avec un beau portrait de l'auteur tiré à part. 1 vol. grand in-8 jésus sur deux colonnes, imprimé par J. Best. . . . 8 fr. 50

LETTRES CHOISIES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Avec une magnifique galerie de portraits sur acier, représentant les personnages principaux qui figurent dans la correspondance. 1 très-beau vol. gr. in-8. . . . . 20 fr.

LES FEMMES D'APRÈS LES AUTEURS FRANÇAIS

Par E. Muller. Ouvrage illustré de portraits des femmes les plus illustres gravés au burin, d'après les dessins de Staal, par Massard, Delannoy, Regnault et Geoffroy. 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . . 20 fr.

Ce livre, imprimé avec luxe et orné de très-belles gravures sur acier, contient la fleur de tout ce que les prosateurs et les poëtes français ont écrit de plus original et de plus piquant sur un sujet qui excite éternellement la curiosité.

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis la fondation de la monarchie, par Mennechet, illustrée de 20 gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française, gravées par F. Delannoy, Massard, Outhwaite, etc, 1 vol. gr. in-8 jésus.. . . . 20 fr

L'ESPACE CÉLESTE ET LA NATURE TROPICALE

Description physique de la Terre et des divers corps que renferme l'espace céleste, d'après des observations personnelles faites dans les deux Hémisphères, par M. Emm. Liais, illustré de nombreuses gravures d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 magnifique volume gr. in-8 jésus. . . 20 fr.

LA FRANCE GUERRIÈRE

Récits historiques d'après les chroniques et les mémoires de chaque siècle, par Charles d'Héricault et Louis Moland. Ouvrage illustré de nombreuses et très-belles gravures sur acier, la plupart reproduisant les tableaux des grands maîtres. 1 vol. grand in-8 jésus. . . . . 20 fr.

GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES

Tirée des *Causeries du lundi*, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 beau vol. gr. in-8 jésus, orné de 12 magnifiques portraits dessinés par Staal, et gravés sur acier par Massard, Thibault, Gouttière, Geoffroy, Gervais, Outhwaite, etc. . . . . 20 fr.

NOUVELLE GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES

Tirée des *Causeries du lundi*, des *Portraits littéraires*, des *Portraits de femmes*, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 vol. gr. in-8 jésus, semblable au précédent, et illustré de portraits inédits. . . . . . 20 fr.

Ces volumes se complètent l'un par l'autre et se vendent séparément. Ils contiennent la fleur des *Causeries du Lundi*, des *Portraits littéraires* et des *Portraits de femmes*.

LES CONTES DE BOCCACE

(LE DÉCAMÉRON). Édition illustrée par MM. H. Baron, T. Johannot, H. Émy, Célestin Nanteuil, Grandville, Ch. Pinot, K Girardet, Holfeld, etc., de 32 grandes gravures tirées à part, et d'un grand nombre de dessins dans le texte. Un magnifique volume grand in-8 jésus. . . . . 15 fr.

PERLES ET PARURES

Première partie. Les Joyaux. Fantaisie. — *Deuxième partie.* Les Parures. Fantaisie. Dessins par Gavarni, texte par Méry, illustré de 30 gravures sur acier par Ch. Geoffroy; les 2 vol. brochés. . . . . 20 fr.

CORINNE

Par madame la baronne de Staël. Nouvelle édition, richement illustrée de 250 bois dans le texte, et de 8 grands bois, par Karl Girardet, Barrias, Staal. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus. . . . . 10 fr.

LES MILLE ET UNE NUITS

Contes arabes, traduits par Galland, illustrés par MM. Francis, Baron, Wattier etc., etc., revus et corrigés sur l'édition princeps de 1794, augmentés d'une dissertation par S. de Sacy. 1 vol. gr. in-8 de 1,100 pag. . . . . 15 fr.

ŒUVRES CHOISIES DE GAVARNI

Revues, corrigées et classées par l'auteur; notices par MM. de Balzac, Th. Gautier, Léon Gozlan, Jules Janin, Alph. Karr, etc. 2 vol. gr. in-8, renfermant chacun 80 grandes vignettes. Prix de chaque vol. . . . 10 fr.

Le Carnaval à Paris. — Paris le matin. — Les Étudiants. 1 vol.
La Vie de jeune homme. — Les Débardeurs. . . . . 1 vol.

COLLECTION DE 30 BEAUX VOLUMES ILLUSTRÉS

Grand in-8 raisin, à 10 fr.

Prix de la reliure des trente volumes ci-dessous:

Demi-reliure, maroquin, plats toile, doré sur tranche, le vol. 4 fr.

Cette charmante collection se distingue par un grand nombre de gravures sur bois dans le texte et hors texte, exécutées par les premiers artistes. *Jamais livres* édités à ce prix n'ont offert autant de belles illustrations.

Fabiola ou l'église des Catacombes, par S. Ém. le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, traduit de l'anglais par Mlle Nettement; illustrations de Yan' Dargent. 1 vol.

Les Mille et une nuits des Familles. Contes arabes, traduits par Galland. Nombreuses illustrations de MM. Français, H. Baron, Ed. Wattier, Laville, etc., etc. 1 vol.

La Tirelire aux Histoires. Lectures choisies, par Mme L. Sw. Belloc, auteur de la bibliothèque de famille. Illustrations de Staal. 1 vol.

La Cassette des sept amis, par S. Henry Berthoud. 1 vol. in-8 raisin, illustré par Yan' Dargent de 125 vignettes dans le texte et hors texte.

Les Hôtes du logis, par S. HENRY BERTHOUD, illustrés de 150 vignettes dans le texte et hors texte, par YAN DARGENT. 1 vol.

Les Féeries de la science, par S. HENRY BERTHOUD, illustrées de 150 vignettes dans le texte et hors texte, par YAN' DARGENT. 1 vol.

L'Homme depuis 5,000 ans, par S. HENRY BERTHOUD, illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois, par YAN' DARGENT. 1 vol.

Le Monde des Insectes, par S. HENRY BERTHOUD, illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois, par YAN' DARGENT. 1 vol.

Contes du docteur Sam, par S. HENRY BERTHOUD, illustrés de gravures sur bois dans le texte et hors texte, par STAAL. 1 vol.

Contes de tous pays, par ÉMILE CHASLES, illustrés d'un grand nombre de vignettes dans le texte et hors texte par STAAL. 1 vol.

Nouveaux contes de tous pays, par ÉMILE CHASLES, illustrés d'un grand nombre de vignettes dans le texte et hors texte, par STAAL. 1 vol.

Le Magasin des Enfants, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves, par Mme LEPRINCE DE BEAUMONT, augmenté d'un Conte du même auteur. Édition revue et précédée d'une notice par Mme S. L. BELLOC. 1 beau vol. illustré.

Histoire de la Bûche. Récits sur la vie des plantes, par M. FABRE, docteur ès-sciences, illustrés de plus de 200 vignettes, par YAN' DARGENT, etc. 1 vol.

Le Buffon des Familles. Histoire et description des animaux, extraites des *Œuvres de Buffon* et *de Lacépède*, par AUGUSTE DUBOIS, professeur de l'Université. Illustré de plus de 45 vignettes dans le texte et tirées à part. 1 fort vol.

Contes des Fées, par PERRAULT, Mme D'AULNOY, Mme LEPRINCE DE BEAUMONT et HAMILTON, illustrés par STAAL et BERTALL, contenant tous les contes devenus classiques et reconnus les modèles du genre; 1 très-beau vol.

L'Ami des Enfants, de Berquin, nouvelle édition, illustrée de dessins par STAAL et GERARD SÉGUIN. 1 vol.

Œuvres de Berquin. Sandford et Merton. — Le petit Grandisson. — Le Retour de Croisière. — Les Sœurs de Lait. — Les Joueurs. — Le Page. — L'Honnête Fermier. Nouvelle édition illustrée par STAAL. 1 vol.

Robinson Suisse, par M. WYSS, avec la suite donnée par l'auteur, traduit de l'allemand par Mme Élise VOIART; précédé d'une Notice de Ch. NODIER. 1 vol. illustré de 200 vign.

Contes de Schmid, traduction de l'abbé MACKER, la seule approuvée par l'auteur. 2 beaux vol. avec de nombreuses vignettes, par G. STAAL.

Les Animaux historiques, par ORTAIRE FOURNIER, suivis des LETTRES SUR L'INTELLIGENCE ET LA PERFECTIBILITÉ DES ANIMAUX, par C.-G. LEROY, et de *particularités curieuses extraites de Buffon*. 1 vol. illustré par VICTOR ADAM.

Les Veillées du Château, ou Cours de morale à l'usage des enfants, par Mme DE GENLIS. Nouvelle édition, illustrée par STAAL. 1 volume.

Aventures de Robinson Crusoé, par D. DE FOE, ill. par GRANDVILLE. 1 vol.

Voyages illustrés de Gulliver. 400 dessins par GRANDVILLE. 1 beau vol.

Le Don Quichotte de la Jeunesse, par FLORIAN, illustré par STAAL. 1 vol.

Fables de Florian, 1 vol. illustré par GRANDVILLE de 80 grandes gravures, 25 vignettes dans le texte.

Découverte de l'Amérique, par J. H. CAMPE, précédée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par CH. SAINT-MAURICE. 1 vol. ill. de 120 bois.

Œuvres complètes du comte Xavier de Maistre : Expédition nocturne; le Lépreux de la Cité d'Aoste ; Voyage autour de ma chambre; les Prisonniers du Caucase; la Jeune Sibérienne. Nouv. édition avec une préface de M. SAINTE-BEUVE, illustrée avec le plus grand soin par STAAL. 1 vol.

La Chine ouverte, texte par OLD-NICK, illustrations par BORGET. 1 vol. illustré de 250 sujets, dont 50 tirés à part.

Lima, esquisses historiques, par MANUEL A. FUENTES. Un vol. grand in-8 jésus, illustré de 57 gravures hors texte, et environ 200 dans le texte.

Aventures de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint-Lavenette, par LOUIS DESNOYERS. Huitième édition, illustrée de gravures sur bois hors texte dessinées par M. FRÉDÉRIC DE COURCY. 1 volume grand in-8. . . . . 8 fr.

ŒUVRES DE TÖPFFER

Albums formant chacun un grand volume jésus oblong à. . . . . 7 fr. 50

Monsieur Jabot.	1 vol.	**Monsieur Pencil**.	1 vol.
Monsieur Vieux-Bois.	1 vol.	**Docteur Festus**.	1 vol
Monsieur Crépin.	1 vol.	**Albert**	1 vol

Histoire de Cryptogame. . . 1 vol.

On sait la vogue si méritée des albums de Töpfer. Ces œuvres spirituelles et charmantes ont le privilége d'être admises dans tous les salons, d'y figurer sans choquer personne, d'amuser tous les âges, et de pouvoir être offertes aux dames aux demoiselles, aux adolescents et même aux enfants.

PREMIERS VOYAGES EN ZIGZAG,

OU EXCURSIONS D'UN PENSIONNAT EN VACANCES DANS LES CANTONS SUISSES ET SUR LE REVERS ITALIEN DES ALPES,

Par R. Töpffer. Magnifiquement illustrés, d'après les dessins de l'auteur, de 53 grands dessins par Calame et d'un grand nombre de bois dans le texte; nouvelle édition. 1 vol. grand in-8 jésus, papier glacé satiné. 12 fr.

NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG

A LA GRANDE-CHARTREUSE, AU MONT BLANC, DANS LES VALLÉES DE HERENZ, DE ZERMATT, AU GRIMSEL ET DANS LES ÉTATS SARDES,

Par R Töpffer. Splendidement illustrés de 48 gravures sur bois tirées à part et de 320 sujets dans le texte, d'après les dessins originaux de Töpffer, par MM. Calame, Karl Girardet, Français, Daubigny, et gravés par nos meilleurs artistes. 1 volume grand in-8 jésus. . . . . 12 fr.

Ce second volume est le complément du premier.

LES NOUVELLES GENEVOISES,

Par Töpffer, illustrées, d'après les dessins de l'auteur, d'un grand nombre de bois dans le texte et de 40 hors texte, gravés par Best, Leloir, Hotelin et Régnier. 1 charmant vol. grand in-8 jésus. . . . . 12 fr.

PAUL ET VIRGINIE (ÉDITION V. LECOU),

Suivi de *la Chaumière indienne*, par Bernardin de Saint-Pierre, nouvelle édition richement illustrée de 120 bois dans le texte, et de 14 gravures sur chine tirées à part. 1 vol. grand in-8 jésus. . . . . 7 fr. 50

VOYAGES DANS L'INDE

Par le prince A. Soltykoff; illustré de magnifiques lithographies à deux teintes par Derudder, etc., d'après les dessins originaux de l'auteur. 1 beau vol. grand in-8 jésus, 20 fr.; net.. . . . . 15 fr.

VOYAGE EN PERSE

Par le prince Soltykoff; illustré, d'après les dessins de l'auteur, de magnifiques lithographies par Trayer, etc. 1 vol. grand in-8 jésus, 10 fr.; net. 7 50

HISTOIRE NATURELLE DES MAMMIFÈRES

Par Paul Gervais; illustrations par MM. Werner, Freemann, Oudart, Delahaye, de Bar; gravures par MM. Annedouche, Quarteley, etc. 1 magnifique vol. très-grand in-8 jésus, 25 fr.; net. . . . . 15 fr.

HISTOIRE DE PARIS,

Par Th. Lavallée. 207 vues par Champin. 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . 12 fr.

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS,

Par M. Théophile Lavallée. 1 magnifique volume grand in-8, accompagné de 18 belles gravures anglaises sur acier, représentant des scènes historiques, des vues, des portraits, etc. . . . . 15 fr.

LA NORMANDIE HISTORIQUE

Pittoresque et monumentale, par M. Jules Janin, illustrée par MM. H. Bellangé, Gigoux, Morel-Fatio, Tellier, Daubigny et J. Noel. Troisième édition, revue par l'auteur. 1 vol. in-8, 15 francs, net. . . . . . . 12 fr.

LA BRETAGNE HISTORIQUE

Pittoresque et monumentale, par Jules Janin, illustré par H. Bellangé, Giroux, Raffet, Gudin, Isabey, Morel-Fatio, Jules Noel et Daubigny. Deuxième édition, revue par l'auteur. 1 vol. in-8 jésus, 15 fr., net. . . . . . 12 fr.

La *Normandie* et la *Bretagne* forment chacune un splendide volume grand in-8 jésus vélin et contiennent : de 140 à 180 gravures sur bois, imprimées dans le texte, 20 belles vignettes; un beau portrait en pied de Corneille, pour la *Normandie*, et de Chateaubriand, pour la *Bretagne*, gravés sur acier, 12 types *normands* et *bretons* imprimés en couleurs, 4 planches d'armoiries tirées en couleurs, or et argent; 2 cartes de la *Normandie* et de la *Bretagne*, coloriées, gravées sur acier.

L'ESPAGNE PITTORESQUE, ARTISTIQUE ET MONUMENTALE

Mœurs, usages et costumes, par MM. Manuel de Cuendias et V. de Féréal. 1 vol. grand in-8, orné de 50 planches à part, dont 25 costumes coloriés et 25 vues et monuments à deux teintes; du portrait de la reine Isabelle, et de 100 vignettes dans le texte, par C. Nanteuil. . . . . 20 fr.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Edition nouvelle, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Louis Viardot, ornée de 800 dessins par Tony Johannot. 1 vol. gr. in-8 jésus, 20 fr.; net. . . . . 15 fr.

PHYSIOLOGIE DU GOUT

Par Brillat-Savarin; illustrée par Bertall. 1 beau vol. in-8, illustré d'un grand nombre de gravures sur bois intercalées dans le texte, et de 8 sujets gravés sur acier, par Ch. Geoffroy. . . . . 8 fr.

HISTOIRE PITTORESQUE DES RELIGIONS

Doctrines, Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples. par Clavel; ill. de 29 grav. sur acier. 2 vol. in-8, 20 fr.; net. . . . . . . 12 fr. 50

VOYAGE ILLUSTRÉ DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE

Par Adolphe Joanne. 1 vol. in-folio illustré de 700 grav. . . . . . . 15 fr.

VOYAGE ILLUSTRÉ DANS LES DEUX MONDES

D'après les relations authentiques les plus nouvelles, par MM. F. Mornand et J. Vilbort, contenant 775 gravures de MM. Anastasi, Blanchard, Freeman, E. Girardet, Gavarni, Vernet, etc. 1 vol. in-folio. . . . . 15 fr.

TABLEAU DE PARIS

Par Edmond Texier; illustré de 1,500 gravures, d'après les dessins de Blanchard, Cham, Français, Gavarni 2 vol. in-folio. . . . . 15 fr.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

Nouvelle édition *avec musique*, illustrée de 339 belles gravures sur acier, d'après MM E. de Beaumont, Daubigny, Dubouloz, E. Giraud, Meissonnier, Pascal, Staal, Steinheil, Trimolhet, gravées par les meilleurs artistes, et augmentée de la *Marseillaise*, notice par A. de Lamartine. 3 vol. gr. in-8, 54 fr.; net. . . . . 36 fr.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DES PROVINCES DE FRANCE (4e volume.)

Notices par Champfleury. Accompagnement de piano par J. B. Wekerlin. Illustrations par Bida, Courbet, Jacques, etc. 1 vol. in-8. . . . . 12 fr.

CHANSONS NATIONALES ET POPULAIRES DE LA FRANCE

Accompagnées de notes historiques et littéraires par DUMERSAN et NOEL SÉGUR avec des vignettes sur bois, dans le texte, et de nombreuses gravures sur acier, tirées à part. 2 vol. grand in-8, 20 fr.; net. . . . . 15 fr

LES CONTES DROLATIQUES

Colligez es abbayes de Touraine et mis en lumière par le sieur DE BALZAC pour l'esbattement des pantagruelistes et non aultres. Edition illustrée de 425 dessins par GUSTAVE DORÉ. 1 magnifique vol. in-8, papier vélin, glacé, satiné, 12 fr.; net.. . . . . 10 fr

ENCYCLOPEDIANA

Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines, etc., édition illustrée de 120 vignettes. 1 vol. in-8 de 840 pages.. . . . . . . 4 fr. 50

COLLECTION D'OUVRAGES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS

36 jolis volumes grand in-18 anglais à 3 fr.

Reliés en toile, dorés sur tranche, 4 fr. 50 c.

CHAQUE VOLUME FORME UN TOUT COMPLET SANS TOMAISON, ET SE VEND SÉPARÉMENT

Le Livre du premier âge illustré. 1 fort vol. in-18 orné de 250 gravures.

Lectures de l'enfance. 1 vol. orné de 200 gravures.

La Tirelire aux histoires, par Mme LOUISE SW. BELLOC. 2 vol. in-18.

Mélodies du printemps, par Mlle ADÉLAÏDE DE MONTGOLFIER. 2e édit., augmentée et accompagnée de musique. 1 vol. illustré.

Abrégé de l'Ami des enfants et des adolescents, par BERQUIN, ill. 1 vol.

Sandford et Merton, par BERQUIN. Nouvelle édition illustrée. 1 vol.

Le Petit Grandisson, etc., etc., par BERQUIN. 1 vol.

Théâtre choisi de Berquin. Illustré. 1 vol.

Contes des Fées, de PERRAULT, Mme D'AULNOY, etc., 1 vol. ill.

Contes de Schmid, illustrés de gravures dans le texte. 4 vol.

Les Veillées du Château, ou cours de morale à l'usage des enfants, par Mme DE GENLIS. Nouv. édition ill. 2 vol.

Petit Buffon des familles, illustré. 1 vol.

Paul et Virginie, suivi de **la Chaumière indienne**, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 1 vol. illustré.

Aventures de Télémaque, par FÉNELON, avec des notes géographiques et littéraires et les Aventures d'Aristonoüs. 8 gravures. 1 vol.

Fables de la Fontaine, avec des notes philologiques et littéraires, par M. FÉLIX LEMAISTRE. 1 vol.

Mes Prisons, suivi des Devoirs des hommes, par SILVIO PELLICO; traduction nouvelle par le comte H. DE MESSEY, revue par le vicomte ALBAN DE VILLENEUVE. 6 grav. 1 vol.

Le Langage des Fleurs. Édition de luxe, ornée de gravures entièrement nouvelles, coloriées avec le plus grand soin, avec un texte remarquable d'AIMÉ MARTIN, sous le nom de CHARLOTTE DE LA TOUR. 1 vol.

Contes et scènes de la vie de famille, dédiés aux enfants, par Mme DESBORDES-VALMORE. 2 vol.

Le Magasin des Enfants, par Mme LEPRINCE DE BEAUMONT. 2 vol. illustrés.

Choix de Nouvelles, tirées de Mme DE GENLIS et de BERQUIN, suivies de nouvelles instructives et amusantes par Mme ADAM-BOISGONTIER. 1 vol.

Aventures de Robinson Crusoé. Édition illustrée par GRANDVILLE. 1 vol.

Voyages de Gulliver, par SWIFT, traduits en français. Illustrations de GRANDVILLE. 1 vol.

Les poésies de l'enfance, par Madame DESBORDES-VALMORE. 1 vol.

Lettres choisies de madame de Sévigné, accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du temps et précédées d'observations littéraires par M. SAINTE-BEUVE. 1 vol.

